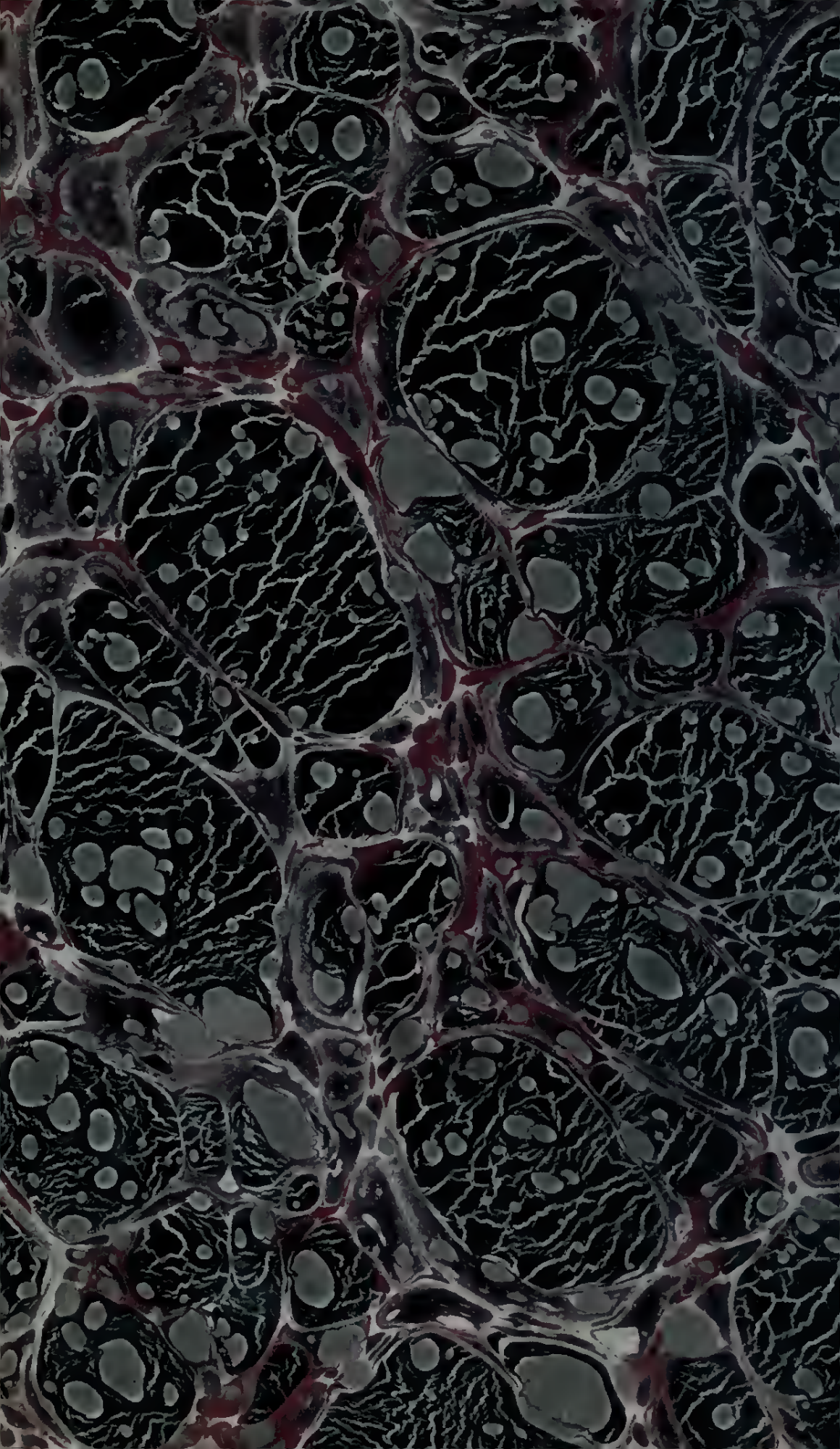
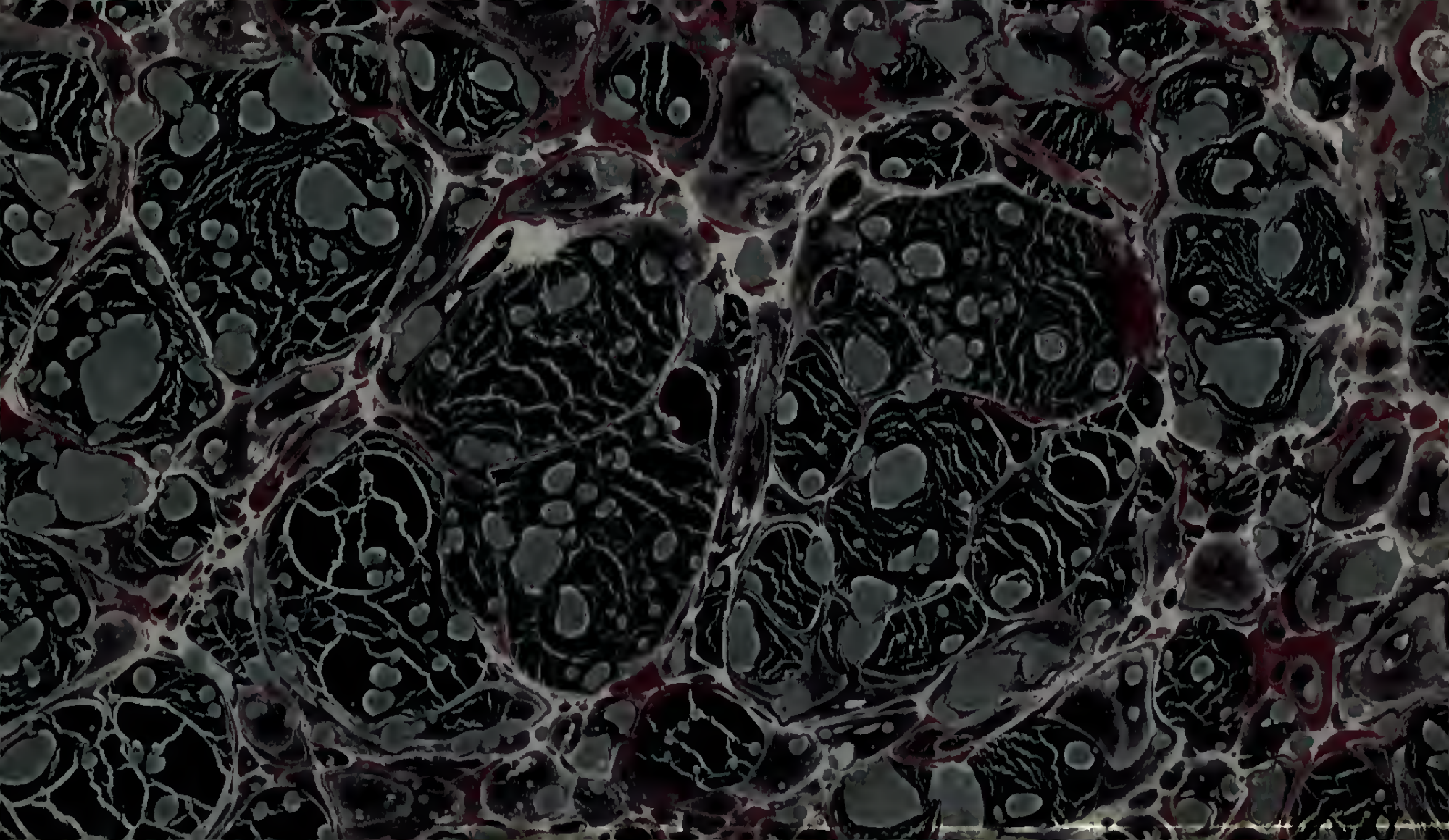
3 1761 05237777 7





181.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis,

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis,

SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

DEPUIS 1756 JUSQU'A NOS JOURS.

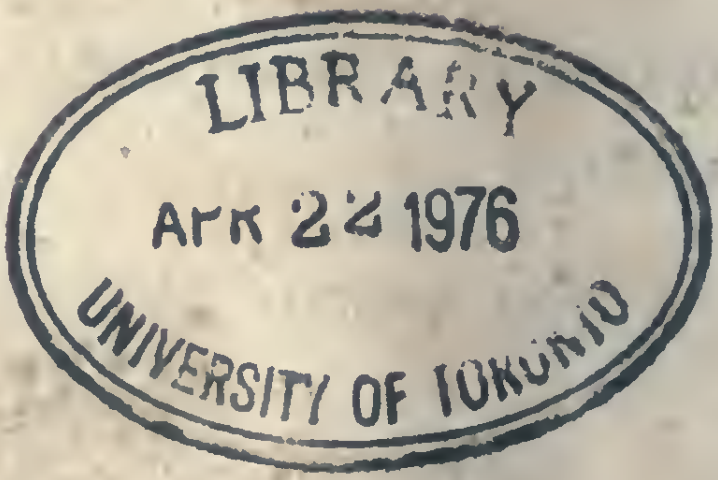
TOME SECOND.

BRUXELLES,

P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
GRANDE PLACE, N° 1188.

M. DCCC. XXV.

DC
146
G3A3
1825b
t.2



MÉMOIRES

DE MADAME LA COMTESSE

DE GENLIS.

MA première entrevue avec Rousseau ne fait pas honneur à mon esprit et à mon discernement, mais elle a quelque chose de si singulier et de si comique, que je m'amuserai moi-même en me la rappelant. Voici donc l'histoire de mes relations avec lui.

J.-J. Rousseau était à Paris depuis six mois, j'avais alors dix-huit ans. Quoique je n'eusse jamais lu une seule ligne de ses ouvrages, j'éprouvais un grand désir de voir un homme si célèbre, qui m'intéressait particulièrement comme auteur du *Devin du village*, ouvrage charmant qui plaira toujours à ceux qui aiment le naturel; car on y trouve une expression musicale parfaitement assortie aux paroles, et qu'on n'a guère vue depuis à ce degré de vérité que dans les opéra comiques de Monsigny, et dans les grands

opéra de Gluck [1]. Pour revenir à Rousseau, il était très-sauvage; il refusait toutes les visites, et n'en faisait point; d'ailleurs je ne me sentais pas le courage de faire la moindre démarche à cet égard : ainsi je témoignais l'envie de le connaître, sans imaginer qu'il fût possible d'en trouver les moyens. Un jour M. de Sauvigny, qui voyait quelquefois Rousseau, me dit en confidence, que M. de Genlis voulait me jouer un tour; qu'un soir il m'amènerait Préville déguisé en J.-J. Rousseau, et qu'il me le présenterait pour tel. Cette idée me fit beaucoup rire, et je promis bien de faire semblant d'être entièrement la dupe de cette plaisanterie, qu'on appelait dans ce temps une *mystification*, genre de gaîté fort à la mode alors. J'allais très-peu aux spectacles, je n'avais jamais vu jouer Préville que deux ou trois fois, et dans des loges très-éloignées du théâtre. Préville, en effet, possédait l'art de décomposer sa figure et de contrefaire. Il était à peu près de

[1] Le célèbre Rameau avait déjà donné l'exemple de cet accord si désirable, surtout, dans *Pygmalion*, l'air : *Fatal amour, cruel vainqueur*, etc., etc. La déclamation la plus parfaite ne pourrait exprimer mieux toutes les paroles de cette ariette; ainsi que celles, dans *Castor et Pollux*, de cet air admirable : *Tristes apprêts, pâles flambeaux.*

(*Note de l'auteur.*)

la taille de Rousseau (car tout le monde savait que J.-J. était petit), et réellement M. de Genlis avait eu le projet qu'on m'avait confié, mais cette folie lui passa presque aussitôt de la tête. M. de Sauvigny l'oublia de même, et seule j'en gardai le souvenir. Je fus trois semaines sans voir M. de Sauvigny, et au bout de ce temps il vint me dire, avec empressement, en présence de M. de Genlis, que Rousseau désirait extrêmement m'entendre jouer de la harpe, et que, si je voulais avoir cette complaisance, il me l'amènerait le lendemain. Me croyant bien certaine que je ne verrais que Préville, j'eus beaucoup de peine à répondre sérieusement; cependant je me contins assez bien, et j'assurai que je jouerais de la harpe de mon mieux pour J.-J. Rousseau. Le lendemain j'attendis avec impatience l'heure du rendez-vous, imaginant qu'un crispin travesti en philosophe serait une chose très-comique. J'étais d'une gaîté folle en l'attendant, et M. de Genlis, connaissant ma timidité naturelle, s'en étonnait beaucoup. D'ailleurs il ne concevait pas trop comment l'idée de recevoir un si grave personnage, pouvait faire cette sorte d'impression, et je lui parus tout-à-fait extravagante, lorsqu'il me vit rire au moment où l'on annonça Rous-

seau. J'avoue que rien au monde ne m'a paru si plaisant que sa figure, que je ne regardais que comme une mascarade. Son habit, ses bas couleur de marron, sa petite perruque ronde, tout ce costume et son maintien n'offraient à mes yeux que la scène de comédie la mieux jouée et la plus comique. Cependant, faisant sur moi-même un effort prodigieux, je pris une contenance assez convenable; et, après avoir balbutié deux ou trois mots de politesse, je m'assis. L'on causa, et heureusement pour moi, d'une manière assez gaie. Je gardai le silence, mais de temps en temps j'éclatai de rire, et c'était avec tant de naturel et de si bon cœur, que cette surprenante gaîté ne déplut pas à Rousseau. Il dit de jolies choses sur la jeunesse en général. Je pensais que Préville avait de l'esprit et qu'à sa place Rousseau n'aurait pas été si aimable, parce que mes rires l'auraient scandalisé. Rousseau m'adressa la parole; comme il ne m'embarrassait pas du tout, je lui répondis très-cavalièrement tout ce qui me passait par la tête. Il me trouva fort originale, et moi je trouvai qu'il jouait avec une perfection que je ne me lassais pas d'admirer. Jamais les caricatures ne m'ont fait rire; ce qui me charmait, c'était la

simplicité, le naturel de celui que je croyais un comédien; et, d'après cette idée, il me paraissait bien supérieur en chambre à ce que je l'avais vu sur le théâtre. Cependant il me semblait qu'il donnait à Rousseau beaucoup trop d'indulgence, de bonhomie et de gaîté. Je jouai de la harpe, je chantai quelques airs du *Devin du village*. Rousseau me regardait toujours en souriant, avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel; et en nous quittant il promit de revenir le lendemain dîner avec nous. Il m'avait tant divertie, que cette promesse m'enchanta, et j'en sautai de joie. Je le reconduisis jusqu'à la porte en lui disant toutes les douceurs et toutes les folies imaginables. Quand il fut sorti, je cessai tout-à-fait de me contraindre et je me mis à rire à gorge déployée; M. de Genlis, stupéfait, me considérait d'un air mécontent et sévère, qui redoublait ma gaîté. « Je vois bien, lui dis-je, que vous reconnaissez enfin que vous ne m'avez pas attrapée, vous êtes piqué; mais, au vrai, comment pouviez-vous croire, que je serais assez simple pour prendre Préville pour J.-J. Rousseau? — Préville! — Ah! oui, niez-le, vous me persuaderez. — La tête vous a-t-elle tourné? — J'avoue que Préville

a été charmant, d'un naturel parfait; il n'a rien chargé, on ne peut pas jouer mieux que cela; mais je parie, qu'à l'exception du costume, il n'a pas du tout imité Rousseau. Il a représenté un bon vieillard, très-aimable, et non Rousseau, qui certainement m'aurait trouvée fort extravagante, et se serait formalisé d'un semblable accueil. » A ces mots, M. de Genlis et M. de Sauvigny se mirent à rire si démesurément que je commençai à m'étonner : on s'expliqua, et ma confusion fut extrême, en apprenant que très-véritablement je venais de recevoir J.-J. Rousseau de cette jolie manière. Je déclarai que je ne consentirais jamais à le recevoir si on l'instruisait de ma bêtise, on me promit qu'il l'ignorerait toujours, et l'on tint parole. Ce qu'il y a de plus singulier en tout ceci, c'est que cette conduite, si niaise et si inconsidérée, me valut les bonnes grâces de Rousseau. Il dit à M. de Sauvigny, que j'étais la jeune personne la plus naturelle, la plus gaie et la plus dénuée de prétentions qu'il eût jamais rencontrée; et certainement, sans la méprise qui m'avait donné tant d'aisance et de bonne humeur, il n'aurait vu en moi qu'une excessive timidité. Ainsi je ne dus ce succès qu'à une erreur; il ne m'était pas

possible de m'en enorgueillir. Connaissant toute l'indulgence de Rousseau, je le revis sans embarras, et j'ai toujours été parfaitement à mon aise avec lui. Je n'ai jamais vu d'homme de lettres moins imposant et plus aimable. Il parlait de lui avec simplicité et de ses ennemis sans aucune aigreur. Il rendait une entière justice aux talens de M. de Voltaire. Il disait même qu'il était impossible que l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope* ne fût pas né avec une âme très-sensible; il ajoutait que l'orgueil et la flatterie l'avaient corrompu. Il nous parla de ses *Confessions*, qu'il avait lues à madame d'Egmont. Il me dit que j'étais trop jeune pour obtenir de lui la même preuve de confiance. A ce sujet il s'avisa de me demander si j'avais lu ses ouvrages, je lui répondis avec un peu d'embarras, que non. Il voulut savoir pourquoi; ce qui m'embarrassa encore davantage, d'autant plus qu'il me regardait fixement. Il avait des petits yeux enfoncés dans la tête, mais très-perçans, et qui semblaient pénétrer et lire au fond de l'âme de la personne qu'il interrogeait. Il me paraissait qu'il aurait découvert sur-le-champ un mensonge, ou un détour; ainsi je n'eus point de mérite à lui dire franchement que je n'avais

pas lu ses ouvrages, parce qu'on prétendait qu'il y avait beaucoup de choses contre la religion. « Vous savez, répondit-il, que je ne suis pas catholique; mais personne, ajouta t-il, n'a parlé de l'Évangile avec plus de *conviction* et de sensibilité. » Ce furent ses propres paroles[1]. Je me croyais quitte de ses questions; mais il me demanda encore en souriant pourquoi j'avais rougi en lui disant ce que j'ai rapporté ci-dessus. Je répondis bonnement que j'avais craint de lui déplaire. Il loua à l'excès cette réponse, parce qu'elle était naïve. En tout, il est certain que le naturel et la simplicité avaient pour lui un charme particulier. Il me dit que ses ouvrages n'étaient pas faits pour mon âge; mais que je ferais bien de lire *Émile* dans quelques années. Il nous parla beaucoup de la manière dont il avait composé la *Nouvelle Héloïse*. Il nous dit qu'il écrivait toutes les lettres de *Julie*, sur du

[1] Si j'eusse connu ses ouvrages, j'aurais dit qu'il avait en effet parlé de la religion avec la plus touchante éloquence, mais j'aurais eu le courage d'ajouter que son incompréhensible inconséquence à cet égard n'en était que plus coupable et plus révoltante, puisque souvent dans le même volume, par exemple dans *Émile*, il avait placé un éloge parfait de l'Évangile et des blasphèmes....

(*Note de l'auteur.*)

joli petit papier à lettres et à vignettes; qu'ensuite il les pliait en billets et les relisait en se promenant, avec autant de délices que s'il les eût reçues d'une maîtresse adorée. Il nous récita, par cœur et debout en faisant quelques gestes, son *Pygmalion*, et d'une manière vraie, énergique et parfaite à mon gré. Il avait un sourire très-agréable, plein de douceur et de finesse, il était communicatif et je lui trouvai beaucoup de gaîté. Il raisonnait supérieurement sur la musique, et il était véritablement connaisseur; néanmoins dans un grand nombre de romances de sa composition qu'il m'a données, il ne s'en trouvait pas une seule de jolie ou même chantante. Il avait fait un très-mauvais air à son imitation de la romance de *Nice de Métastase*, qu'un de mes amis, M. de Monsigny, a remise en musique pour moi; l'air en est maintenant digne des paroles, qui sont charmantes.

Il m'avait donné toutes ses romances avec la musique; le tout aurait formé un volume très-précieux, puisqu'il était entièrement de sa main et de sa composition, paroles et musique. Mais alors on n'avait pas, comme de nos jours, la manie des *souvenirs*; on n'oubliait point ses amis, et l'on attachait peu de prix à ce qui

pouvait rappeler les indifférens, même les plus célèbres : je dispersai et perdis ce recueil qui n'était ni relié ni broché, et que j'ai beaucoup regretté depuis. Rousseau copiait la musique avec une perfection rare; il me fit beaucoup de peine en m'apprenant qu'il vivait uniquement du produit de ce petit talent[1].

Rousseau venait presque tous les jours dîner chez

[1] La marquise de Pompadour, étant parvenue à mettre dans ses intérêts Voltaire, Duclos, Crébillon et Marmontel, essaya, comme elle disait, d'*apprivoiser* Rousseau; mais une lettre qu'elle reçut de lui, la dégoûta de renouveler ses avances. « C'est un hibou, dit-elle un jour à madame de Mirepoix. — J'en conviens, répondit la maréchale; mais c'est celui de Minerve. »

« MADAME,

« J'ai cru un moment que c'était par erreur que votre » commissionnaire voulait me remettre cent louis pour des » copies qui sont payées avec douze francs. Il m'a détrompé, » souffrez que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes » m'ont mis en état de me faire un revenu, non viager, de » 540 livres, toute déduction faite. Mon travail me procure » annuellement une somme à peu près égale : j'ai donc un » superflu considérable, je l'emploie de mon mieux, quoique » je ne fasse guère d'aumônes. Si, contre toute apparence, » l'âge ou les infirmités rendaient un jour mes forces insuffi- » santes : j'ai un ami. » J.-J. ROUSSEAU.

Paris, ce 18 août 1762.

(*Note de l'éditeur.*)

nous, et je n'avais remarqué en lui, durant cinq mois, ni susceptibilité, ni caprice, lorsque nous pensâmes nous brouiller pour un sujet bizarre. Il aimait beaucoup une sorte de vin de Sillery, couleur de pelure d'ognon; M. de Genlis lui demanda la permission de lui en envoyer, en ajoutant qu'il le recevait lui-même en présent de son oncle. Rousseau répondit qu'il lui ferait grand plaisir de lui en envoyer deux bouteilles. Le lendemain matin M. de Genlis fit porter chez lui un panier de vingt-cinq bouteilles de ce vin, ce qui choqua Rousseau à tel point, qu'il renvoya sur-le-champ le panier tout entier, avec un étrange petit billet de trois lignes, qui me parut fou, car il exprimait avec énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable. M. de Sauvigny vint mettre le comble à notre étonnement et à notre consternation en nous disant que Rousseau était véritablement furieux, et qu'il protestait qu'il ne nous reverrait jamais. M. de Genlis, confondu qu'une attention si simple pût être si criminelle, demanda à M. de Sauvigny quelle raison Rousseau donnait de ce caprice; M. de Sauvigny répondit qu'il disait qu'apparemment on croyait qu'il n'avait modestement demandé deux bouteilles que pour avoir un *présent*, que

cette idée était injurieuse, etc. M. de Genlis me dit que, puisque je n'étais point complice de son *impertinence*, Rousseau, peut-être en faveur de mon innocence, pourrait consentir à revenir. Nous l'aimions, et nos regrets étaient sincères. J'écrivis donc une assez longue lettre, que j'envoyai avec deux bouteilles présentées de ma part. Rousseau se laissa toucher; il revint : il eut beaucoup de grâce avec moi, mais il fut sec et glacial avec M. de Genlis, dont jusqu'alors il avait goûté l'esprit et la conversation, et jamais M. de Genlis n'a pu regagner entièrement ses bonnes grâces.

Deux mois après, M. de Sauvigny donna à la Comédie-Française une pièce intitulée le *Persifleur*. Rousseau nous avait dit qu'il n'allait point aux spectacles, et qu'il évitait avec soin de se montrer en public; mais comme il paraissait aimer beaucoup M. de Sauvigny, je le pressai de venir avec nous à la première représentation de cette pièce, et il y consentit, parce qu'on m'avait prêté une loge grillée près du théâtre, et dont l'escalier et le corridor d'entrée n'étaient pas ceux du public. Il fut convenu que je le mènerais à la comédie, et que, si la pièce avait du succès, nous sortirions avant la petite pièce, et nous reviendrions souper chez moi tous ensem

ble. Ce projet dérangeait un peu la vie ordinaire de Rousseau, mais il se prêta à cet arrangement avec toute la grâce imaginable. Le jour de la représentation, Rousseau se rendit chez moi un peu avant cinq heures, et nous partîmes avec lui. Quand nous fûmes dans la voiture, Rousseau me dit en souriant que j'étais bien parée pour rester dans une loge grillée. Je lui répondis sur le même ton que je m'étais parée pour lui. D'ailleurs, cette parure consistait à être coiffée comme une jeune personne; j'avais des fleurs dans mes cheveux, du reste j'étais mise très-simplement. J'insiste sur ce petit détail, auquel la suite de ce récit donnera de l'importance. Nous arrivâmes à la comédie plus d'une demi-heure avant le commencement du spectacle. En entrant dans la loge, mon premier mouvement fut de baisser la grille; Rousseau, sur-le-champ, s'y opposa fortement, en me disant qu'il était sûr que cette grille abattue me déplairait. Je lui protestai le contraire, en ajoutant que d'ailleurs c'était une chose convenue. Il répondit qu'il se placerait derrière moi, que je le cacherais parfaitement, et que c'était tout ce qu'il désirait. J'insistai de la meilleure foi du monde, mais Rousseau tenait fortement la grille, et m'empêchait de la baisser. Pendant tout

ces débats, nous étions debout : notre loge, au premier rang, près de l'orchestre, donnait sur le parterre. Je craignis d'attirer les yeux sur nous ; je cédai, pour finir la discussion et je m'assis. Rousseau se plaça derrière moi ; au bout d'un moment je m'aperçus que Rousseau avançait la tête entre M. de Genlis et moi, de manière à être vu. Je l'en avertis avec simplicité. Un instant après il fit deux fois le même mouvement et fut aperçu et reconnu. J'entendis plusieurs personnes dire, en regardant notre loge, « C'est *Rousseau*... — Mon Dieu, lui dis-je, on vous a vu. » Il me répondit sèchement : « Cela est impossible. » Cependant on répétait de proche en proche, dans le parterre, *c'est Rousseau, c'est Rousseau,* et tous les yeux se fixaient sur notre loge, mais on s'en tint là. Ce petit murmure s'évanouit sans exciter d'applaudissemens. L'orchestre fit entendre le premier coup d'archet, on ne songea plus qu'au spectacle, et Rousseau fut oublié. Je venais de lui proposer encore de baisser la grille, il me répondit d'un ton très-aigre qu'il n'était plus temps. « Ce n'est pas ma faute, » repris-je. « Non, sans doute, » dit-il, avec un sourire ironique et forcé. Cette réponse me blessa beaucoup ; elle était d'une extrême injustice. J'é-

tais fort troublée; et, malgré mon peu d'expérience, j'entrevoyais assez clairement la vérité. Je me flattai pourtant que ce singulier mouvement d'humeur se dissiperait promptement, et je sentis que tout ce que j'avais de mieux à faire, était de n'avoir pas l'air de le remarquer. On leva la toile; le spectacle commença. Je ne fus plus occupée que de la pièce, qui réussit complètement. On demanda l'auteur à plusieurs reprises; enfin, son succès n'eut rien de douteux.

Nous sortîmes de la loge. Rousseau me donna la main; sa figure était sombre à faire peur. Je lui dis que l'auteur devait être bien content, et que nous allions passer une jolie soirée. Il ne répondit pas un mot. Arrivée à ma voiture, j'y montai. Ensuite M. de Genlis se mit derrière Rousseau, pour le laisser passer après moi; mais Rousseau, se retournant, lui dit qu'il ne viendrait pas avec nous. M. de Genlis et moi nous nous récriâmes là dessus : Rousseau, sans répliquer, fit la révérence, nous tourna le dos et disparut.

Le lendemain M. de Sauvigny, chargé par nous d'aller l'interroger sur cette incartade, fut étrangement surpris, lorsque Rousseau lui dit, avec des yeux étincelans de colère, qu'il ne me

reverrait de sa vie, parce que je ne l'avais mené à la comédie que pour le donner en spectacle, pour le faire voir au public comme on montre les bêtes sauvages à la foire. M. de Sauvigny répondit, d'après ce que je lui avais conté la veille, que j'avais voulu baisser la grille. Rousseau soutint que je l'avais très-faiblement offert, et que d'ailleurs ma brillante parure et le choix de la loge prouvaient assez que je n'avais jamais eu l'intention de me cacher. On eut beau lui répéter que ma parure n'avait rien de recherché, et qu'une loge prêtée n'était pas une loge de choix, rien ne put l'adoucir. Ce récit me choqua tellement, que, de mon côté, je ne voulus pas faire la moindre démarche pour ramener un homme si injuste à mon égard. D'ailleurs, il m'était prouvé qu'il n'y avait nulle espèce de sincérité dans ses plaintes : le fait est que, dans l'espoir d'exciter une vive sensation, il avait voulu se montrer, et que son humeur n'était causée que par le dépit de n'avoir pas produit plus d'effet. Je ne l'ai jamais revu depuis. Deux ou trois ans après, sachant, par mademoiselle Thouin, du Jardin du Roi, dont il voyait souvent le frère, qu'il était fâché qu'il fallût des billets pour entrer dans les jardins de Mouceaux, qu'il aimait

particulièrement, j'obtins pour lui une clef du jardin, avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure, et je lui envoyai cette clef par mademoiselle Thouin. Il me fit remercier, et j'en restai là, charmée d'avoir fait une chose qui lui fût agréable, mais ne désirant nullement renouer avec lui.

La même année, M. de Sauvigny donna sa tragédie ou, pour mieux dire, son drame de *Gabrielle d'Estrée*, dans lequel il y a de beaux vers et même de belles tirades, et quelques scènes intéressantes; elle eut du succès. L'auteur avait du talent, et en général un jugement très-sain; mais il ne faisait jamais de plan, et il n'a pas fait un seul ouvrage dramatique véritablement bon.

L'instruction commençait à se classer dans ma tête, je savais très-bien l'Histoire Ancienne, l'Histoire Romaine, celle du Bas-Empire, et la Mythologie. J'avais lu tous nos auteurs dramatiques, tous nos bons poètes, et tous nos moralistes, à la tête desquels je mets nos orateurs chrétiens. Je lus dans cet hiver Bourdaloue et Fléchier; je trouvai le premier solide, et par conséquent persuasif, et c'est donner une grande louange à un prédicateur. Fléchier me parut spirituel et

brillant, mais en général un peu maniéré, et je pense de même aujourd'hui. Je relus avec délices La Bruyère, et je commençai l'Histoire de France, que je savais très-mal.

Vers le milieu de l'hiver le comte de Guines partit pour son ambassade de Berlin. Ma tante continuait à être malade de chagrin; elle désolait M. le duc d'Orléans, devenu son confident intime; elle mit le comble à son inquiétude, en déclarant qu'elle irait à Barège sur la fin du mois de mars; M. de Montesson se mourait, tout annonçait déjà un dénoûment heureux.

M. de La Harpe [1] faisait des lectures de *Méla-*

[1] L'engouement pour *Mélanie* fut extrême tout le temps que La Harpe se borna à en faire des lectures dans les salons de Paris; aussitôt que la pièce fut imprimée, la critique succéda aux éloges et alla plus loin peut-être. Le genre faux, le tragique bâtard était alors à la mode, mais les gens de goût bâillaient déjà

> Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
> Qui défigure et qui brave à la fois,
> Dans son jargon, Melpomène et Thalie.

Si, ce qui serait plus conforme à la morale et vaudrait mieux que de s'empoisonner, Mélanie, au lieu de dire *oui*, disait *non;* si le curé, qui ne remplit qu'une partie de ses devoirs, les accomplissait tous, et blâmait fortement, hautement, une violence que la religion désapprouve, il n'y aurait

nie, qui charmaient toutes les jeunes dames de la société; je ne fis aucune démarche pour m'y trouver. Je n'ai jamais aimé ces lectures, surtout des ouvrages très-prônés, parce que j'y étais embarrassée de mon maintien; je suis peu démonstrative, et il fallait l'être à l'excès dans ces occasions, pour ne pas avoir l'air d'une imbécile. Madame d'Hénin et beaucoup d'autres en citaient des vers avec admiration, entre autres celui-ci, sur la clôture, lorsqu'on vient de prononcer ses vœux :

« La tombe se referme et l'on y meurt long-temps. »

Je trouvais ce vers mauvais, par la raison même qui le faisait admirer. On n'a jamais dit que l'on *meurt long-temps;* et l'on prenait une fausse expression pour une idée neuve. Combien d'auteurs depuis n'ont dû leurs succès qu'à cette méprise! On dit une longue agonie, et non une longue mort, car la mort n'est qu'un instant. Mais *on y*

point de pièce. On désirerait plus d'élévation dans la pensée, plus d'énergie dans les sentimens, plus de force et de véhémence dans le style; mais la versification douce, harmonieuse, a un charme qui plaît et qui dut séduire des auditeurs déjà prévenus d'avance par les applaudissemens des personnes qui dispensaient la gloire et faisaient les renommées contemporaines.

(*Note de l'éditeur.*)

meurt long-temps, n'en parut pas moins un trait de génie.

Mélanie fut imprimée; je lus cette pièce, et je n'y trouvai qu'une imitation bourgeoise d'Iphigénie. C'est un père qui veut sacrifier sa fille, et une mère et un amant qui s'y opposent. Mais quelle mère que madame de Faublas, quand elle aurait tant de moyens certains d'empêcher ce sacrifice! Le Curé est pillé du *Comte de Cominge*, mauvaise pièce faite avant *Mélanie*, et il ne paraît que pour discourir fort inutilement. Il devrait agir, et alors il n'y aurait point eu de victime; le dénoûment est intolérable dans un sujet chrétien, mais l'auteur n'était alors ni dévot, ni chrétien. *La sensible* Mélanie, abjurant la religion, et livrant son père, qu'elle *maudit*, à d'éternels remords, et sa mère et son amant à d'éternelles douleurs, est un personnage monstrueux. Le suicide est plus odieux encore dans une femme que dans un homme : une femme qui se tue n'est plus une femme. M. de La Harpe, dans la préface de cette pièce, eut le courage et la simplicité de dire que Voltaire lui écrivait : *L'Europe attend Mélanie*. Tel était en effet le langage de Voltaire avec ses admirateurs. Et, tandis qu'il répétait que Gresset *était un polisson*,

que l'auteur de *Didon* et de très-belles poésies, *était un sot*, etc., il écrivait que l'*Europe attendait Mélanie !*... L'*Europe*, qui n'avait manifesté ce désir ardent ni pour *Cinna*, ni pour *Athalie*, ni pour le *Misanthrope*, l'Europe a dû être bien attrapée, lorsqu'enfin *Mélanie* a paru. M. de La Harpe, depuis sa conversion, a fait réimprimer ce drame. Il est curieux d'examiner les vers qu'il en a ôtés; comme il était de très-bonne foi dans sa piété, il a retranché, en conscience, tous les vers qu'il avait faits avec une mauvaise intention; et, parmi ces vers, il s'en trouve beaucoup qui ont une tournure sentimentale et religieuse. Rien ne montre mieux la duplicité philosophique que l'examen de ces corrections. Dans ce temps Collé donna son *Joueur* (Béverley), drame aussi ennuyeux que noir. On avait d'abord joué cette pièce à Villers-Cotterets. Je crois que ce fut aussi cet hiver que Monsigny donna le *Déserteur*, dont la musique sera toujours délicieuse pour tous ceux qui aiment véritablement cet art enchanteur. Le drame est de l'invraisemblance la plus extravagante, mais il offre des détails touchans et des scènes d'un très-grand effet. J'allai à la première représensation, et j'avoue que j'y versai des torrens de larmes; il est vrai que jamais pièce n'a été

jouée comme celle-là. Caillot; Laruette, sa femme; Clairval; Trial, faisant le niais; la charmante mademoiselle Beaupré, jouant le rôle de la petite fille, étaient tous des acteurs parfaits, et qu'on n'a point remplacés; les paroles des plus beaux airs étaient souvent ridicules comme celles-ci :

« Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure. »

C'est notre dernière heure : voilà un beau motif de consolation; c'est précisément parce que c'est *notre dernière heure* que *mourir* est quelque chose. Sédaine a fait des centaines de vers de cette force-là; surtout lorsqu'il veut être moral, il est unique; voici une de ses maximes dont on ne contestera sûrement pas la vérité :

« Les pères seraient trop heureux,
» Si le ciel comblait tous leurs vœux. »

Mais la musique de Monsigny ne permet pas de faire la moindre attention à cette singulière poésie[1]. Madame de Montesson me mena plusieurs

[1] Monsigny n'eut ni la fécondité de Grétry, ni l'énergie de Gluck; mais jamais on n'a composé en France des airs plus suaves, d'une plus touchante mélodie, et d'une gaîté plus vraie. Cependant Grimm et les oracles du goût trouvaient cette délicieuse musique dépourvue d'idées, de couleurs; ce style si simple, si pur, leur paraissait pauvre, nu, sans ornement. Que conclure de ces beaux arrêts réformés par l'âge suivant? c'est que si l'instruction et l'esprit suffisent pour prononcer sur les ouvrages de littérature, il faut autre chose pour juger les œuvres des arts. (*Note de l'éditeur.*)

fois souper chez madame la duchesse de Mazarin, la personne la plus malheureuse en beauté, en magnificence et en fêtes, qu'on ait jamais vue dans le monde. Elle était beaucoup trop grasse pour être agréable, mais elle était très-belle, elle avait un teint éclatant; on lui trouvait des couleurs trop vives; la maréchale de Luxembourg disait qu'elle avait, non la fraîcheur de la rose, mais celle de la viande de boucherie. Ce mot est cruel, il fit fortune, et voilà une fraîcheur déshonorée.

On disait que la fée *Guignon Guignolant* avait présidé à la naissance de la duchesse de Mazarin. En effet, elle était fraîche et très-belle, et ne plaisait à personne. Elle avait des diamans superbes; quand elle les portait, on disait qu'elle ressemblait à *un lustre*. Ses soupers étaient les meilleurs de Paris; on s'en moquait, parce que les mets y étaient un peu déguisés. Elle était obligeante et polie, on prétendait qu'elle était méchante. Elle ne manquait pas d'esprit, on citait d'elle beaucoup de bon mots, et sans cesse elle faisait et disait les choses du monde les plus déplacées. Son faste était extrême, et elle avait la réputation d'être avare; elle donnait les fêtes les plus magnifiques, et il s'y passait toujours quelque chose de ridicule; enfin,

un succès pour elle était une chose impossible. Un jour, dans le cours de l'hiver, elle conçut l'idée de donner, dans sa superbe maison de Paris, une fête champêtre. Elle rassemble un monde énorme dans son salon nouvellement décoré et rempli de glaces, dont la plupart, placées dans des espèces de niches, occupaient tout le lambris jusqu'au parquet. A l'extrémité de ce salon était un cabinet qu'on avait rempli de feuillage et de fleurs, et, en ouvrant une porte, on devait voir à travers un transparent, un véritable troupeau de moutons bien blancs, bien savonnés, défiler dans ce bocage et conduits par une bergère, danseuse de l'Opéra. Tandis que l'on préparait cette scène ingénieuse, et que la compagnie dansait dans le salon, les moutons enfermés s'échappèrent, on ne sait comment, et, sans chien et sans bergère, se précipitèrent tout à coup en tumulte dans le salon, dispersèrent les danseurs et furent donner de grands coups de tête dans les glaces; les bonds, les bêlemens du troupeau effarouché, le bruit qu'ils faisaient en fendant et brisant les glaces, les cris et la fuite des femmes, les éclats de rire des danseurs, formèrent une scène beaucoup plus amusante que n'aurait pu l'être la pastorale, dont cet accident priva l'assemblée.

Pour moi je la trouvais une bonne femme, parce qu'elle était grasse et rieuse; et, d'après cette manière de juger, qu'à cet égard j'ai conservée, madame d'Husson, belle-sœur de M. de Donézan, me paraissait la meilleure personne du monde, et certainement en cela je me trompais beaucoup. Madame d'Husson avait alors au moins quarante ans, elle était belle, et elle a toujours eu une conduite et une réputation irréprochables, quoique, dans un libelle qui a eu de la vogue, et qui a pour titre *le Courrier de l'Europe*, on dise tout le contraire. Madame d'Husson avait l'air de la bonhomie la plus parfaite, et je ne crois pas qu'il ait jamais existé une personne plus malicieuse, non par méchanceté, mais pour fournir à la conversation, pour contrefaire, pour faire un bon conte, pour amuser les autres par une moquerie, ou en leur apprenant une anecdote scandaleuse. Elle ne cherchait à découvrir, dans les gens qu'elle voyait, que leurs travers; s'ils n'en avaient point, elle déclarait qu'ils étaient insipides, eussent-ils eu tout l'esprit du monde. D'ailleurs elle avait de l'obligeance; elle était accueillante, de bonne humeur, et d'une gaîté souvent piquante. Mais il n'en est pas moins vrai que personne au monde n'a répandu dans la société plus de traits

malins, et n'a répété plus d'histoires calomnieuses. Madame de Sévigné, avec sa grâce et son charme ordinaires, dit dans ses lettres qu'elle a *toujours ri* de ce qu'on appelle les *bons fonds,* pour excuser certaines personnes qui font des tracasseries et des méchancetés. Elle a bien raison : s'il est possible d'être constamment moqueuse et médisante sans méchanceté, du moins on est alors dépourvue de toute réflexion et de toute bonté. Madame d'Husson était agréable et spirituelle, elle préféra un odieux moyen de plaire, ou, pour mieux dire, d'amuser, et elle en pouvait choisir d'estimable; qu'en a-t-il résulté? Avec une conduite personnelle véritablement parfaite, de la beauté, des agrémens, une bonne maison, madame d'Husson n'a point été estimée, elle s'est fait beaucoup d'ennemis, et elle a vieilli dans l'oubli, sans avoir jamais été aimée.

Pour moi je n'ai jamais eu à me reprocher d'avoir répété, ni dit un mot qui pût attaquer la réputation des gens même que j'estimais le moins, ni d'avoir colporté comme tant d'autres, des épigrammes et des couplets satiriques; j'ai toujours dans le monde montré le mépris de toutes ces choses, et une grande incrédulité sur les histoires scandaleuses. Ma tante m'a toujours donné ce

bon exemple, elle a même contribué à fortifier mon aversion pour la conduite opposée. Elle n'était nullement médisante, elle me disait (et c'était penser avec beaucoup d'esprit et de sagesse) qu'indépendamment de tout principe, *la médisance gâte toujours le ton d'une femme*. Ce mot mérite d'être retenu. Je dois encore à ma tante un très-bon principe de conduite, et je veux le rapporter ici. Peu de temps après mon début dans le monde, à propos de mes petites confidences, elle me dit qu'une femme voulant ôter toute espérance à un homme amoureux d'elle, ne devait jamais lui écrire; que, dans ce cas, la lettre même la plus rigoureuse, est toujours une fausse démarche, et souvent une imprudence. Elle disait là-dessus des choses délicates, très-justes et très-sensées. Voilà les seuls conseils que j'aie reçus d'elle, elle aurait dû m'en donner d'autres plus utiles, je les aurais suivis! Elle ne l'a pas fait !.....

Pour ne pas me faire meilleure que je ne suis, je dois convenir que j'ai souvent été moqueuse, mais je n'ai jamais tourné en ridicule que l'arrogance, la fatuité et la pédanterie. Je n'ai de ma vie eu la tentation de me moquer de l'ignorance et de la gaucherie, au contraire, quand je les

ai vues dans les autres, j'en ai toujours souffert.

J'allai, durant cet hiver, plusieurs fois avec madame de Puisieux chez beaucoup de personnes, entre autres chez madame la comtesse de Brione, qui avait encore des traces de sa fameuse beauté; c'était une figure de Minerve, que l'on pouvait admirer, mais qui n'avait jamais dû être bien agréable. Madame de Brione était polie, elle avait des manières remplies de noblesse et de douceur. L'homme le plus remarquable de la société de madame de Puisieux, et de la maréchale d'Etrée, était le duc d'Harcourt, frère du marquis de Beuvron; il avait de l'esprit, du mérite et de la bonté. C'est le seul homme que j'aie connu qui, ayant eu de grands succès auprès des femmes, ait toujours conservé une extrême simplicité de ton et de manières. Je soupais souvent aussi avec le prince Louis de Rohan, qui fut depuis le trop fameux cardinal de Rohan; il n'était pas un prêtre édifiant, mais il avait la figure la plus agréable, de la gaîté, de la grâce; il causait d'une manière amusante, et toujours avec tant de légèreté et de frivolité, qu'il était fort difficile de juger son esprit. Tout ce qu'on en savait, c'est qu'il est impossible d'être borné avec tant d'agrément.

Je rencontrais partout madame de Ségur la jeune, qu'on appelait ainsi pour la distinguer de sa belle-mère. Madame de Ségur avait alors trente-deux ou trente-trois ans, son visage n'était pas joli, mais elle avait de belles dents, une physionomie douce, une taille charmante et beaucoup d'élégance par son maintien et la manière de se mettre. La douceur et la bonté formaient son caractère; elle était aimée de tout le monde, elle le méritait. M. de Ségur son mari (depuis ministre et maréchal de France), qui avait eu un bras emporté à la bataille de Minden, était le meilleur des hommes et d'une excellente société; il a eu constamment, depuis mon enfance, beaucoup d'amitié pour moi, il m'a donné des avis utiles, et quand il a été ministre, il a sur-le-champ accordé à ma mère une pension que je lui demandai pour elle, comme veuve d'un lieutenant-général des armées du roi, le baron d'Andlau, son second mari. La mémoire de M. de Ségur me sera toujours chère. Sa mère, fille naturelle de monseigneur le régent, était dès lors fort vieille, mais d'une gaîté spirituelle et charmante, aimant les jeunes personnes et s'en faisant aimer par la conversation la plus animée et la plus amusante.

Quoique j'aie naturellement beaucoup d'indulgence et de bienveillance dans le cœur et dans le caractère, il y eut cependant alors dans le grand monde deux personnes pour lesquelles je sentis une véritable antipathie. L'une était le comte de Coigny, frère du duc et du chevalier; il me poursuivait partout, et plus je le voyais, plus il m'était odieux. Il avait un visage que l'on pouvait trouver beau, si un visage peut l'être avec des narines écartées et l'expression de la méchanceté : son regard était fixe, curieux, et questionneur; j'ai toujours détesté ce regard-là. Un regard qui s'applique sérieusement à vous pénétrer éveille la crainte et la défiance, alors même qu'on n'a rien à cacher. Le comte de Coigny avait ce qu'on appelle *une belle carnation*, et ce teint coloré, joint à la rudesse de sa physionomie, lui donnait, à mes yeux, l'air d'un homme qui rougit de colère. Il ne manquait pas d'esprit, mais cet esprit était sec, caustique et mordant, il était bien assorti à son âme. Le comte de Coigny devint mon ennemi, j'y gagnai du moins de le rencontrer beaucoup plus rarement. L'autre personne, dont le seul esprit me repoussait, était madame de Cambis, sœur du prince de Chimay et de madame de Caraman ; elle avait trente-quatre ou

trente-cinq ans, et tous les genres de prétentions; elle était fort marquée de la petite-vérole, ses traits étaient communs, sa taille assez belle; elle avait l'air le plus dédaigneux et le plus impertinent qu'on ait jamais osé porter dans le monde. Ses amis prétendaient qu'elle avait beaucoup d'esprit, et le talent de dire des mots ingénieux. En voici un : quelqu'un louant devant elle ma gaîté, elle reprit : *Oui, une gaîté de jolies dents.* Voulant dire que je ne riais que pour faire voir mes dents, ce qui était fort injuste; car je n'ai jamais eu la moindre affectation; et celle-là est une des plus déplaisantes que l'on puisse avoir. Madame de Cambis faisait, dit-on, de fort jolis vers; je n'ai connu d'elle en ce genre qu'un couplet de chanson fort méchant, mal rimé, mal tourné, et sans aucun sel, qu'elle avait fait sur ma tante et sur le duc de Guines.

Je fis connaissance avec une femme très-remarquable par son esprit et son charmant naturel, madame la comtesse de La Marck, sœur du duc de Noailles; elle était déjà âgée et dans une grande dévotion; mais jamais la piété ne s'est montrée sous des traits aussi aimables. Je vis chez elle la belle madame de Newkerque, depuis madame de

Champcenetz [1] ; sa beauté commençait à se passer, mais elle était encore charmante. On pouvait dire d'elle ce que madame de Sévigné dit de madame Dufresnoy, maîtresse de M. de Louvois, qu'*elle était toute recueillie dans sa beauté.* Le soin de montrer le plus petit pied, ses jolies mains, et de varier ses attitudes, l'occupait trop visiblement, et si elle avait eu des dents remarquables, elle aurait certainement eu *la gaîté des jolies dents.* Il y avait à cette époque à la cour de fort jolies femmes, entres autres la vicomtesse de Laval [2], et la comtesse Jules, depuis duchesse de Polignac. Cette dernière avait une vilaine taille, quoique parfaitement droite, mais petite, sans

[1] Madame de Newkerque, long-temps célèbre pour sa beauté, avait été d'abord connue sous le nom de madame Pater ; elle faillit épouser M. de Lambesc ; beaucoup plus jeune qu'elle, et finit par donner sa main au marquis de Champcenetz. On a dit que dans les dernières années de Louis XV, elle avait eu avec ce prince des relations secrètes si intimes, qu'elle conçut un moment l'espoir de jouer auprès de lui le rôle que Mme de Maintenon avait rempli auprès de Louis XIV.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Elle avait de la singularité dans la manière de se mettre, mais son joli visage pouvait la supporter. Un jour elle parut, dans une grande fête, coiffée par Léonard avec une serviette damassée coupée par bandes, et elle eut beaucoup de succès.

(*Note de l'auteur.*)

délicatesse et sans élégance ; son visage eût été sans défaut, si elle avait eu un front passable ; ce front était grand, d'une forme désagréable, et un peu brun, quoique le reste de son visage fût très-blanc. Quand la mode s'établit de rabattre les cheveux presque jusqu'aux sourcils, le visage de la comtesse Jules devint véritablement enchanteur ; il y avait dans sa physionomie une candeur touchante, et en même temps de la finesse ; son regard et son sourire étaient célestes. Les portraits qui restent d'elle sont très-enlaidis, et ne donnent même pas l'idée de ce délicieux visage. Elle était douce et bienveillante, ses manières étaient simples, et par conséquent aimables, et la faveur dont elle a joui depuis n'a jamais rien changé à son extérieur. On disait qu'elle avait peu d'esprit ; pour moi, je ne la trouvais dans la société ni bornée ni même insipide [1]. Madame la princesse de Monaco avait alors trente-deux ans ; elle était belle encore, surtout par la fraîcheur ; son visage était trop large, et ses traits aplatis. Une des plus

[1] Madame de Polignac, née Polastron, gouvernante des enfans de France, est morte en Russie vers la fin de 1793, à l'âge de quarante-quatre ans.

L'infortunée Marie-Antoinette a fait de madame de Polignac l'éloge le plus touchant, en disant : *Seule avec elle, je ne suis plus reine, je suis moi.* (*Note de l'éditeur.*)

jolies jeunes personnes de ce temps, était madame de Marigny, femme du frère de feue madame de Pompadour la favorite. Elle était menée dans le monde par madame de Serrant, dont le mari avait été gouverneur des pages de M. le duc d'Orléans. Madame de Serrant avait encore une grande réputation de beauté. Il y avait de la rudesse dans son visage, et quelque chose de commun dans sa taille, ainsi que dans toute sa personne, et dans son langage des mots vulgaires et des phrases pleines d'affectation ; cependant elle avait de l'esprit.

Je crois que ce fut cette année que le roi de Danemarck vint en France [1]. J'allai presqu'à tou-

[1] Madame de Mazarin lui donna une fête dans laquelle on trouva encore le guignon qui la poursuivait : on savait que le prince avait beaucoup loué le jeu de Carlin de la comédie Italienne, et l'arlequin le plus parfait qu'on ait jamais vu ; madame de Mazarin eut l'idée de faire représenter chez elle une pièce du Théâtre-Italien que le roi ne connaissait pas ; cette comédie était intitulée : *Arlequin barbier, paralytique.* Le jour de la fête, après un beau concert, la duchesse conduisit le roi dans une salle où l'on trouva un joli théâtre. Le roi fit placer madame de Mazarin à côté de lui ; aussitôt le spectacle commença. Le roi ne savait que très-imparfaitement le français ; dans toutes les représentations théâtrales des fêtes qu'on lui avait données jusqu'alors, on avait toujours commencé par des prologues faits à sa louange et dont toutes les allusions,

tes les fêtes qu'on lui donna, et qui furent de la plus grande magnificence. Toutes les femmes y étaient couvertes de pierreries; celles qui n'en avaient point en empruntèrent ou en louèrent à des joailliers. Je n'ai jamais vu réunis tant de diamans, surtout à la fête donnée par le duc de Villars, et à celle du Palais-Royal. A cette dernière il y avait plus de vingt femmes dont les robes en étaient garnies. Il arriva à ce sujet une singulière chose à madame de Berchini. Elle avait beaucoup de diamans, tous empruntés, et entre autres une énorme quantité de *chatons*, grands et petits. C'étaient des diamans montés un à un,

faites pour lui, étaient vivement applaudies. Ce prince prit, pour un de ces prologues, la pièce d'*Arlequin barbier, paralytique;* et, à chaque acclamation qu'excitait le jeu de Carlin, le roi s'inclinait, et d'un ton modeste et reconnaissant il remerciait madame de Mazarin en répétant qu'elle était *trop bonne*, qu'il était *confus*, qu'il ne méritait pas des éloges aussi délicats, etc. L'embarras de la duchesse était inexprimable; n'osant, par respect, le désabuser, elle ne savait que répondre; elle fut au supplice pendant toute cette représentation. Elle n'en fut pas quitte après le spectacle; car, rentré dans le salon, le roi s'épuisa encore en nouveaux remercîmens qu'il fit à haute voix; ne se lassant point de s'extasier sur la grâce et la finesse des *allusions*, et sur l'amabilité bienveillante des spectateurs qui les avaient tant applaudies.

(*Note de l'auteur.*)

et détachés de manière qu'on les enfilait en dessous par la monture, et on en bordait des rubans, ou l'on en formait des colliers à plusieurs rangs, que l'on serrait contre le cou. En passant pour aller souper, placée au milieu d'une longue file de femmes, madame de Berchini étouffa de son mieux un malheureux éternuement qui fit casser son collier de chatons; elle en rattrapa quelques-uns, mais la plus grande partie tomba à terre et fut balayée par les queues majestueusement traînantes des robes et des dominos. Il n'y avait pas moyen de s'arrêter pour ramasser les chatons dispersés; il fallait suivre la file à la tête de laquelle étaient le roi de Danemarck et M. le duc d'Orléans. La pauvre madame de Berchini, qui avait très-peu de fortune, se désolait en pensant qu'elle serait obligée d'acheter des chatons pour remplacer ceux qu'elle avait perdus; sa triste aventure fit le sujet de la conversation du souper. M. le duc d'Orléans ordonna de chercher des diamans sur ses traces, on en rapporta cinq ou six, il en manquait toujours beaucoup. M. le duc d'Orléans lui promit de faire chercher le lendemain de grand matin avec le plus grand soin. Madame de Berchini n'espéra rien de cette recherche, et s'en alla en maudissant le bal et

les fêtes. Le lendemain, à son réveil, un garçon d'appartement du Palais-Royal lui apporta tout ce qu'on avait trouvé de chatons dans la galerie, les trois antichambres, et la salle à manger; et madame de Berchini non-seulement trouva son compte, mais de plus sept petits chatons que d'autres personnes avaient perdus, et qu'on n'a jamais réclamés, quoique madame de Berchini, pendant plus de huit jours, ait conté cette généreuse restitution à tout ce qu'elle rencontrait.

J'avais retiré de nourrice ma fille aînée, je l'avais chez moi; elle faisait mes délices par sa beauté, sa douceur et sa gentillesse, j'allais tous les jours la voir dormir dans son berceau. J'ai fait là les plus douces méditations de ma vie et les plus beaux romans; elle en était toujours l'héroïne. O combien à la fin d'une longue vie on a perdu de pensées plus dignes mille fois d'être conservées que toutes celles qu'on a pu écrire! Que les idées que l'on recueille à tête reposée sont froides auprès de celles que l'âme toute seule inspire! L'éloquence n'est faite que pour faire goûter aux autres nos pensées et nos sentimens; mais c'est un art, et l'application qu'il exige refroidit toujours ce qu'on éprouve. Dans une longue rêve-

rie produite par une affection profonde et légitime, le cœur seul agit; on n'est inspiré que par ce souffle divin, qui ne périra jamais; on n'est plus animé que par une portion de l'intelligence suprême; peu à peu, au dedans de nous-mêmes, l'idée d'un langage humain s'efface et s'évanouit; toutes nos pensées deviennent des images et des sentimens : pour les rendre avec des mots et des phrases, il faudrait les traduire, combien il s'en trouverait qu'il serait impossible d'exprimer !... Parle-t-on dans le ciel? Je ne l'imagine pas. Là, tout est infini, nul sentiment n'a de nuances; les louanges de l'Éternel n'y sont qu'un accord véritablement *parfait* de la divine et suprême harmonie; celui de la musique terrestre est composé de trois sons, donnés par la nature (tout son sonore les produit à la fois); celui des cieux est formé par trois sentimens, qui de même se réunissent, se confondent, et, comme la Trinité, n'en font qu'un seul, l'*amour*, la *reconnaissance* et l'*admiration*, portés à un degré d'exaltation dont notre plus ardent enthousiasme ne saurait donner l'idée. Voilà le concert céleste, il dit tout. Voilà le langage immortel des anges et des élus; c'est le point du bonheur pour toute l'éternité! me voici bien loin de la terre; j'écris

ces mémoires rapidement sans aucune étude, et comme mes idées se présentent à mon imagination ; il ne faut pas oublier, quaud on les lira, que ce n'est point un ouvrage littéraire.

Ma grand'mère mourut à la fin de l'hiver; non-seulement elle ne me laissa pas dans son testament la plus légère marque de souvenir, mais elle emporta au tombeau la légitime de ma mère !.... M. de Montesson mourut très-peu de temps après. C'était un homme de la plus monstrueuse grosseur qu'on ait jamais vu. Il m'a toujours paru un très-bon homme; ma tante en comptait plaisamment mille traits d'avarice, entre autres qu'à sa fête et au jour de l'an, sa seule galanterie était de lui avancer un quartier de sa pension. Au reste il avait une fort bonne maison; il n'y était pas gênant, car il n'y paraissait que pour se mettre à table, ne parlait presque pas, disparaissait après le repas. Il donnait à ma tante quatre chevaux, dont elle disposait uniquement, et il lui laissait une entière et parfaite liberté. Il avait soixante-dix-huit ans, et quatre-vingt mille livres de rentes, quand ma tante, dans sa dix-neuvième année, le préféra à tout autre.... Ma tante, pendant sa maladie, qui dura huit jours, lui rendit les plus grands soins, mais ils furent

inutiles, il avait quatre-vingt-dix ans, il s'éteignit doucement, et avec beaucoup de religion. Je ne quittai point ma tante pendant tout ce temps, et les trois derniers jours je couchai dans son lit avec elle. Je vis dans ces huit jours une personne qui n'avait jamais été sur la terre, et qui, dès sa première jeunesse, s'était véritablement placée dans le ciel; c'était la sœur de M. de Montesson. Elle avait alors soixante-douze ans; elle avait dû avoir une jolie figure, elle était bien faite encore, ses traits étaient délicats, et elle avait une blancheur d'une pureté étonnante à cet âge. Elle n'avait jamais voulu se marier; par une vocation sublime elle avait, dès l'âge de douze ans, consacré tout ce qu'elle possédait aux pauvres; quand elle fut maîtresse de sa fortune, elle se trouva trente-six mille francs de rentes; elle se réserva douze cents francs par an, et donna constamment le reste. Elle avait pour logement deux chambres, et au troisième étage; et, pour tout domestique, une servante: elle ne sortait que pour aller à l'église, visiter des infortunés, des prisonniers et des malades. Elle allait communément à pied, et, quand il pleuvait, en chaise à porteurs de louage. Comme elle ne faisait jamais de visites de société, je ne

la connaissais que de réputation; ma tante m'en avait parlé mille fois avec la plus grande vénération. Pendant les huit jours de la maladie de son frère, elle passa toutes ses journées avec nous; je ne me lassais point de la contempler. Elle était aimable, et je trouvais quelque chose de tendre dans son regard et dans ses manières; elle vit que je l'aimais (car peut-on révérer à ce point sans aimer!), elle en parut touchée, elle me serrait la main, je baisais la sienne, j'aurais voulu baiser ses pieds. Je lui demandai un jour pourquoi elle ne s'était pas faite religieuse, elle me répondit : *C'est que j'aime les prisons.* A propos de l'étonnement de ce qu'elle ne s'était pas enfermée pour sa vie, cette réponse me fit sourire, et m'attendrit. Je comprenais bien qu'elle avait voulu garder sa liberté pour aller consoler ceux qui en étaient privés, ou pour les délivrer. Chaque ame pieuse a sa vocation particulière. C'est une inspiration céleste que nul homme et nul gouvernement ne doit contrarier.

Le soir de la nuit où M. de Montesson mourut, il parut si calme que ma tante et moi nous allâmes nous coucher à dix heures, parce que nous l'avions veillé toute la nuit précédente; nous le laissâmes avec un prêtre, sa garde, et M. de Gen-

lis, qui vit bien qu'il n'avait que peu d'heures à vivre. Aussitôt que nous fûmes au lit, ma tante très-fatiguée s'endormit. Une espèce de terreur me tint éveillée ; nous étions au dessus de la chambre du moribond, chaque mouvement que j'entendais me faisait tressaillir ; je passais de temps en temps la main sur le visage de ma tante en lui demandant si elle dormait, ce qui l'impatientait beaucoup. Enfin, à minuit trois quarts, j'entends un grand bruit dans la maison, la porte de la chambre s'ouvre, et nous voyons paraître M. de Genlis, qui sans aucune préparation déclare à ma tante qu'*elle est veuve*. En même temps il lui annonce que les héritiers, sachant, dès le matin, que M. de Montesson ne passerait pas la nuit, avaient aposté tout près de la maison des gens de loi qui, avertis sur-le-champ par le Suisse, allaient venir pour mettre les scellés partout, qu'ils étaient déjà chez le défunt. M. de Genlis invita ma tante à se lever sans délai, il me dit de rester au lit, que cette formalité ne serait pas longue ; ma tante se leva à la hâte, passe une robe, et moi je reste dans le lit en entr'ouvrant le rideau afin de voir tout ce qui se passe. Le commissaire en grande robe noire arrive avec deux ou trois hommes, il met les scellés dans la

chambre ; au moment où cela finissait, ma tante et M. de Genlis passent dans un salon voisin, ce qui commence à me causer un peu d'émotion, par l'appréhension de me trouver toute seule dans cette grande chambre ; tout à coup les adjoints du commissaire vont dans le cabinet et le commissaire lui-même se dispose gravement à les suivre, alors je perds la tête, je m'élance hors du lit, j'attrape le commissaire par sa robe en m'écriant : *Monsieur le commissaire, ne m'abandonnez pas.* Au même instant, confuse de me trouver en chemise, je m'enveloppe parfaitement dans la longue queue du commissaire, qui, n'ayant pas pris garde à moi jusqu'alors, eut une véritable peur ; car il me prit pour une folle, et il en avait bien le droit. M. de Genlis, ma tante, tout le monde accourt, on ne peut s'empêcher de rire et même aux éclats ; jamais des scellés n'ont été posés aussi gaîment. On vint m'habiller dans le manteau du commissaire, dont je ne me séparai que lorsqu'on m'eut donné un jupon et une robe, Quelque temps après, M. de Thiars fit sur cette aventure une assez jolie chanson.

Nous partîmes pour Vincennes ; nous y passâmes dix jours chez ma grand'tante ; mademoiselle Dessaleux, qui, depuis la mort de ma grand'mère,

avait obtenu dans le château un grand et magnifique logement. M. le duc d'Orléans vint voir ma tante à Vincennes, je remarquai en lui une petite nuance de refroidissement qui, je le vis bien, n'échappa point à ma tante ; je crois que M. le duc d'Orléans, depuis la mort de M. de Montesson, craignait les desseins de ma tante, et ma tante fut persuadée que quelqu'un en secret l'avertissait de se défier de son ambition. N'ayant personne à Vincennes à qui elle pût parler de ces suppositions, elle me prit enfin pour sa confidente, mais à sa manière, en voulant me tromper sur mille choses. Je la connaissais depuis la lecture de *Mariane*, et je ne fus sa dupe en rien. Quand une fois on a la clef des caractères artificieux on les devine plus facilement que les autres, si l'on a un peu d'esprit, parce que tout est calcul en eux : il ne s'agit pour les pénétrer que de savoir raisonner sur les intérêts qui les occupent. Ma tante m'assurait qu'elle était dépourvue de toute ambition, qu'elle ne faisait cas que du repos et de l'indépendance ; qu'étant jeune, ayant une existence agréable dans le monde, et quarante mille livres de rentes, si elle faisait, avec *son caractère*, la folie de se remarier, tous les sacrifices seraient de son côté, et qu'elle ne fe-

rait ces sacrifices énormes qu'au plus grand sentiment, ou pour arracher au dernier désespoir un être estimable, dont elle aurait parfaitement éprouvé la constance. Tels étaient exactement ses discours. Il ne me resta de toutes ces phrases que la certitude que ma tante avait la ferme résolution de tout tenter, de tout faire pour parvenir à épouser M. le duc d'Orléans. Elle me parlait avec un extrême dépit de l'espèce d'embarras qu'elle avait observé dans M. le duc d'Orléans. « Je suis sûre, disait-elle, que quelqu'un du Palais-Royal cherche à l'éloigner de moi; je soupçonne, continuait-elle, madame de Barbantane et M. de Pont (elle ne se trompait pas); on me suppose des projets que je suis incapable de former. Tous ces gens-là auraient été charmés de me voir sa maîtresse, cela valait mieux que *marquise ;* mais ils ne supportent pas l'idée de me voir à une élévation qui les mettrait tous dans ma dépendance; ils ont pourtant été témoins de la franchise de ma conduite avec M. le duc d'Orléans, je ne lui ai point caché *mon sentiment* pour le duc de Guines [1]; si cela ne l'a pas guéri, ce n'est pas ma faute. Enfin je prouverai, que je n'ai nulle envie de le séduire,

[1] Parce qu'il était impossible de le nier, la chose était universellement connue. (*Note de l'auteur.*)

je le livrerai à lui-même, je vais aller à Barège. »

En prenant ainsi cette décision, ma tante imagina que M. le duc d'Orléans ne pourrait supporter son absence, et que cette épreuve lui ferait connaître qu'il lui était impossible de se passer d'elle; qu'enfin, à son retour, elle pourrait dire qu'elle était tout-à-fait guérie de sa passion malheureuse. Dans tout ceci ma tante risquait beaucoup plus qu'elle ne pensait, et elle eut dans cette occasion plus de bonheur que d'habileté.

C'était une chose plaisante que la manière dont ma tante causait avec moi de toute cette affaire. Avec toute autre confidente de ses amies, elle aurait employé mille fois plus de finesse; mais elle parlait avec moi à peu près comme elle aurait parlé toute seule, à l'exception de deux ou trois phrases qui affirmaient qu'elle n'avait ni projet, ni ambition. Du reste, elle me laissait voir toute sa rancune contre les personnes qu'elle supposait opposées à ses vues; elle ne prenait pas la peine de me cacher ses inquiétudes et ses vives agitations. Elle ne me trouvait pas dépourvue d'esprit; mais, sans songer que j'avais été mariée à dix-sept ans, et que j'en avais vingt-deux [1], elle

[1] 1768.

ne remarquait que l'espèce d'enfantillage que j'avais naturellement dans l'esprit, ma simplicité à quelques égards, ma figure plus jeune que mon âge, ma timidité dans le grand monde, ma gaîté folle quand j'étais à mon aise, ma peur des revenans, et elle ne voyait en moi qu'une jolie enfant, une Agnès un peu façonnée par le monde. Comme elle ne lisait pas du tout, elle ne m'a jamais questionnée sur mes lectures, et je ne lui en ai jamais parlé. Ainsi il était impossible qu'elle se doutât de l'espèce d'instruction que je pouvais avoir; elle savait seulement que j'avais fait des chansons à Sillery, et que je connaissais les règles de la poésie, mais elle n'attachait nul prix à cette espèce de succès de société. Nous revînmes à Paris, d'où elle devait partir pour Barège.

La simplicité que me trouvait ma tante l'engageait sans cesse à me rendre témoin des artifices les plus raffinés ou les plus puérils. Voici dans ce dernier genre un trait qui m'amusa trop pour que j'aie pu en oublier le moindre détail : elle persuadait à M. le duc d'Orléans que *son sentiment* malheureux la privait également de sommeil et d'appétit; elle ne dormait plus, ne mangeait plus. Il est certain qu'en présence de M. le duc d'Orléans elle faisait une diète rigoureuse;

mais elle s'en dédommageait dans son absence. Il est vrai que, chez elle, elle ne se mettait plus à table; mais, sans lui servir des repas en règle, on lui apportait à manger cinq ou six fois par jour. Un soir que j'étais chez elle, et que nous n'attendions point M. le duc d'Orléans, mademoiselle Legrand, sa femme de chambre, entra en tenant une grande écuelle de vermeil qui contenait une copieuse rôtie au vin. Ma tante, négligemment et d'un air dégoûté, prit l'écuelle sur ses genoux, et, par un *effort de raison*, elle se mit à manger la rôtie, dont il ne restait plus que le tiers lorsqu'on entendit un carrosse entrer dans la cour. Je me précipite à la fenêtre, et j'annonce M. le duc d'Orléans. Aussitôt ma tante sonne avec précipitation. Mademoiselle Legrand se fait un peu attendre; enfin elle arrive en disant que M. le duc d'Orléans la suit. Ma tante ne songe qu'à se débarrasser promptement des débris de la rôtie au vin; elle ordonne avec vivacité de l'emporter; ensuite, pensant qu'on va rencontrer M. le duc d'Orléans, elle rappelle mademoiselle Legrand, et lui dit avec véhémence de mettre la fatale écuelle avec son couvercle, sous son lit. On obéit. Au même instant, les deux battans de la porte s'ouvrent, et M. le duc d'Or-

léans paraît. Il sentit l'odeur du vin, et ma tante convint qu'elle en avait pris une petite cuillerée. Son air exténué et languissant, durant cette visite, me donna plusieurs fois des envies de rire que j'eus de la peine à réprimer. Voilà à quel excès d'abaissement et de puérilité des desseins ambitieux peuvent conduire une personne d'esprit, lorsqu'elle croit que de tels moyens sont utiles à ses projets.

Ma tante voulut me garder dans sa maison jusqu'à son départ pour Barège. Elle me donna l'appartement de M. de Montesson, en me disant que ma femme de chambre aurait un lit de sangle posé à côté du mien. Nous étions aux premiers jours d'avril; M. de Genlis venait de partir pour son régiment. Nous revînmes de Vincennes à la nuit. Ma tante voulut sur-le-champ m'installer dans mon logement, qui était au rez-de-chaussée; elle me demanda si j'avais peur d'y entrer. J'assurai que non; et, pour prouver ma bravoure, je dis qu'on n'avait qu'à me suivre, et que j'entrerais la première et sans lumière. Je fis mettre derrière moi le valet de chambre, qui portait deux bougies, et je m'avançai hardiment dans l'antichambre ouverte; mais, à peine y eus-je mis le pied, que je fis

un saut en arrière en poussant un cri perçant; je venais de sentir bien distinctement une grande main froide et décharnée s'appliquer tout entière sur mon visage, en me repoussant avec force.... Je tombai presque évanouie dans les bras de ma tante, qui fut très-effrayée de l'état convulsif où j'étais. Elle vit bien qu'il m'était arrivé quelque chose de très-singulier. Elle me questionna. Je répondis, en mots entrecoupés, qu'une main de squelette m'avait repoussée. Le valet de chambre entra avec les lumières, et il donna sur-le-champ l'explication du prétendu prodige. C'était un oranger desséché, posé contre la porte, dont une branche sèche et roide, s'étendant devant la porte, s'était trouvée à la hauteur de mon visage, et m'avait causé cette étrange frayeur. Cette branche faisait véritablement, au toucher, l'illusion d'une main de squelette. Tout le monde en essaya l'effet, et l'on convint que, dans l'appartement d'un mort, et avec la peur des revenans, cette branche repoussante équivalait à la plus terrible apparition.

Ma tante partit pour Barège, en me disant que M. le duc d'Orléans irait beaucoup me voir jusqu'au moment où madame de Puisieux

m'emmènerait à Sillery ; elle ajouta qu'à l'âge qu'avait M. le duc d'Orléans, et avec l'attachement qu'on lui connaissait pour elle, je pouvais le recevoir sans inconvénient ; il n'était jamais venu chez moi qu'une fois à ma dernière couche ; ce fut avec le prince son fils. Ma tante me recommanda expressément de lui parler beaucoup d'elle, et de lui rendre compte de nos entretiens dans nos lettres. Elle me répéta qu'elle désirait qu'il se guérît promptement de sa passion, si elle n'était pas telle qu'il lui en avait donné l'idée, parce qu'il était affreux de s'affliger aussi vivement qu'elle le faisait sur des peines qui, peut-être, étaient imaginaires. Je lui demandai quel parti elle prendrait si cette passion était indomptable. « Ah ! dit-elle, qui peut le prévoir ?.... » Je sais seulement que ma destinée sera bouleversée. J'entendis ce que cela voulait dire, et je me promis, suivant l'intention de ma tante, de conter ce détail à M. le duc d'Orléans, car elle m'avait permis de lui dépeindre *naïvement* l'état de son cœur. Je désirais que tout cela réussît, d'abord parce qu'il m'était prouvé que ma tante le souhaitait passionnément, ensuite parce que je n'étais pas indifférente au plaisir d'avoir une tante mariée à un prince

du sang, et enfin, j'étais assez fière de me trouver en quelque sorte négociatrice de cette grande affaire, du moins pendant le voyage de Barège.

Je retournai avec une joie extrême dans ma maison du cul-de-sac Saint-Dominique; j'y retrouvais ma charmante Caroline que j'avais, pendant mon absence, confiée à ma mère.

M. le duc d'Orléans vint me voir le lendemain du départ de ma tante. J'étais assez à mon aise avec lui, parce que je l'avais vu sans cesse chez ma tante, mais il ne m'avait jamais entendue causer, et, ne me connaissant que sur le rapport de ma tante, il me regardait comme une jeune personne naïve, agréable et spirituelle, mais incapable d'observer et de réflexion. De mon côté, l'idée de ces tête à tête m'embarrassait un peu; je ne savais pas trop comment je m'en tirerais. M. le duc d'Orléans entra d'une manière qui me fit rire, il m'apportait une grande quantité de boîtes de sucre d'orge de Fontainebleau; il me dit, en riant, qu'il s'était rappelé que je lui en avais souvent demandé. Cette attention me mit de bonne humeur, et M. le duc d'Orléans s'amusa beaucoup de la vivacité de ma reconnaissance. Cependant, au bout d'un quart d'heure, il se ressouvint qu'il était affligé du départ

de ma tante. Il m'en parla, mais je ne vis dans son cœur ni passion, ni même un véritable attachement. Sa visite ne dura que trois quarts d'heure; il me dit, en me quittant, qu'il reviendrait le surlendemain. La seconde visite fut très-animée; nous parlâmes d'abord de ma tante, je vantai son attachement pour lui; M. le duc d'Orléans m'écouta avec l'air tout étonné de m'entendre raisonner sérieusement. Je parlai toute seule fort long-temps, et d'une manière romanesque qui parut merveilleuse à M. le duc d'Orléans. Enfin, je m'arrêtai pour recevoir des complimens sur mon éloquence. M. le duc d'Orléans me dit ensuite fort tristement qu'*il n'avait jamais été aimé pour lui-même*. Cette phrase me surprit extrêmement; il me l'a beaucoup répétée depuis. Je combattis cette idée, ce qui ne lui fit pas grande impression. Peu à peu, il changea d'entretien, et tout à coup il se mit à me conter ses bonnes fortunes, dans lesquelles se trouvaient toujours mêlées celles du baron de Bezenval. Ces récits, faits en termes très-décens, étaient, pour le fond, horriblement scandaleux, et ils étaient faits avec une telle simplicité d'intentions, que je les écoutais avec une curiosité qui n'était troublée par aucun embarras. Je suis

sûre que tout en était vrai, ce n'étaient point des vanteries, c'était du bavardage et de l'indiscrétion. Mon étonnement, qui se peignait sur mon visage, divertissait à l'excès M. le duc d'Orléans; j'avoue que je demandai les noms, on me fit promettre le secret (que je n'ai jamais trahi) et tout me fut révélé. Au reste, toutes les héroïnes de ces histoires étaient des femmes d'une très-mauvaise réputation, il y en avait même plusieurs qu'on avait chassées de la bonne compagnie; mais enfin, il y en avait aussi que l'on rencontrait encore à la cour et dans le monde.

Pendant un mois M. le duc d'Orléans revint ainsi régulièrement orner ma mémoire, à peu près tous les deux ou trois jours; il en vint au point de confiance de me conter ses fâcheuses aventures avec la feue duchesse d'Orléans. Il l'avait épousée par amour, il se maria à dix-neuf ans, elle l'aima aussi avec une passion véhémente qui dura sans nuages jusqu'à la naissance de son fils; cet événement l'accrut encore pendant quelque temps. Elle montrait même avec si peu de retenue cet amour impétueux, que la duchesse de Tollard disait : « Qu'elle avait trouvé le moyen de rendre le mariage indécent. » Jus-

que là, madame la duchesse d'Orléans avait été l'épouse la plus passionnée et la plus irréprochable; mais, tout à coup, elle demanda à M. le duc d'Orléans de lui confier toutes les lettres qu'elle lui avait écrites, et toutes également *tendres*. Elle voulait, disait-elle, avoir le plaisir de les relire avec les réponses qu'elle conservait précieusement. M. le duc d'Orléans les lui remit, en lui recommandant d'en avoir bien soin, et de les lui rendre promptement; mais elle ne les redemandait que pour les anéantir, son cœur était changé, et elle voulait détruire les témoignages d'un sentiment qu'elle n'avait plus. Il y a dans cette inconstance rétrograde qui veut agir sur le passé, dans cette honte d'un attachement légitime, et dans tout ce procédé quelque chose de perfide, de dépravé, et de combiné dont je fus plus frappée que de ses aventures mêmes. M. le duc d'Orléans me conta aussi la manière dont il devint amoureux de ma tante, elle est plus singulière que romanesque. Il la trouvait charmante, me dit-il, mais ils étaient fort cérémonieusement ensemble; loin d'en être amoureux, il était dans ce moment occupé d'une autre femme; c'était au premier voyage qu'elle fit à Villers-Cotterets. Un jour, à la chasse du cerf dans la forêt, madame de Mon-

tesson était à cheval, M. le duc d'Orléans se trouva auprès d'elle dans un moment où la chasse allait tout de travers, et où l'autre femme qui suivait aussi la chasse à cheval, était assez loin dans une autre allée. Un des chasseurs proposa à M. le duc d'Orléans d'attendre là quelques minutes, pendant qu'il irait en avant prendre quelques informations sur le cerf, les chiens; et M. le duc d'Orléans y consentit, et il descendit de cheval avec ma tante, pour aller s'asseoir à quelques pas, à l'ombre, dans un endroit qui leur parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gras, la chaleur était étouffante; le prince, en nage et très-fatigué, demanda la permission d'ôter son col; il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante, qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant *gros père*, et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gaîté et une telle gentillesse, que de ce moment elle lui gagna le cœur, et il en devint amoureux. C'est un effet sûr avec les princes, que celui d'une familiarité imprévue, placée avec grâce à la suite d'une conduite respectueuse et réservée. Cette origine d'une *grande passion* n'en est pas moins singulière. Ce trait-là n'est pas du

siècle de Louis XIV, mais le goût déjà quelquefois n'avait plus la même noblesse et la même élégance.

Les lettres de M. le duc d'Orléans à ma tante, pendant son voyage en France, ne furent pas satisfaisantes ; il y en eut une surtout qui blessa tellement ma tante, qu'elle m'écrivit qu'elle voyait bien que M. le duc d'Orléans n'avait nullement les sentimens qu'elle lui avait crus. Ma tante ne pouvait cacher son dépit, dans cette lettre ; elle disait, en parlant de M. le duc d'Orléans, *cet homme léger ;* je ne pus m'empêcher de rire de cette expression, si impropre au moral ainsi qu'au physique. M. le duc d'Orléans s'amusait d'une intrigue, et ne la dénouait jamais le premier. Tant qu'on restait auprès de lui et qu'on l'écoutait, il ne se détachait point ; il était en amour comme un bon soldat qui demeure fidèlement à son poste, et qui ne le quitte que lorsqu'on lui donne son congé ; mais quand il n'y avait plus de *poste*, il oubliait facilement, et changeait de service sans regret et sans chagrin. Jamais, dans toute sa vie, il n'a été véritablement amoureux. Si, dans le moment dont je parle, une femme un peu aimable eût voulu prendre la place vacante par l'absence, rien au monde n'eût été plus facile. J'écrivis à ma tante pour lui dire

qu'elle était toujours *adorée*, et en même temps pour l'exhorter à ne pas prolonger son absence. Elle suivit ce conseil.

Je reçus pendant plus d'un mois, avec assiduité, les visites de M. le duc d'Orléans. Durant ce temps, il y eut à la cour une fête, un grand bal masqué, je ne me rappelle plus à quelle occasion. M. le duc d'Orléans me demanda d'engager madame de Puisieux à m'y mener, et il m'y donna rendez-vous. Je n'ai jamais vu tant de monde réuni qu'il y en eut à ce bal. J'y allai en domino paré, avec seulement un petit masque qui ne cachait que les yeux et le nez; on appelait cela un *loup*. Madame de Puisieux mena avec moi madame de Saint-Chamand sa nièce, et le marquis de Bouzoles pour nous donner le bras. Nous nous établîmes sur une banquette, dans la salle où il y avait le moins de monde. Au bout d'une demi-heure, M. le duc d'Orléans, très-masqué en domino noir, nous arriva : il n'était pas difficile à reconnaître dans ce déguisement; il avait la forme d'une grosse tour. Il proposa de me mener dans les autres pièces, en promettant de me ramener dans une heure. Je me mis sous sa garde, et comme nous cheminions ensemble, un masque, en jetant les yeux sur lui, s'écria : *Laissez passer la*

cathédrale de Reims ; ce qui excita un rire général, et même celui de M. le duc d'Orléans, qui dit que cette ressemblance respectable était excellente dans une telle foule. En effet, nous traversâmes heureusement deux grandes pièces ; mais au milieu de la troisième, qui précédait celle où se trouvait la famille royale, on m'arracha subitement du bras de M. le duc d'Orléans. Je fus emportée par le flux et le reflux, car beaucoup de gens voulaient retourner sur leurs pas ; c'était même le plus grand nombre. Je me trouvai poussée, ballottée, pressée, enlevée ; mes pieds ne touchaient plus la terre. Dans cette extrémité, je cherchais en vain des yeux M. le duc d'Orléans ; je l'avais absolument perdu de vue : ma frayeur était au comble, lorsque tout à coup un domino bleu, très-grand et très-svelte, force tous les obstacles, se précipite vers moi, me saisit comme un mannequin, m'entraîne, et avec une impétuosité qui ressemblait à la fureur, me transporte dans la salle royale, où l'on était assez à l'aise. J'avais perdu toute envie de danser et de regarder ; je m'appuyai contre le lambris ; j'étais prête à me trouver mal. Enfin je reprends ma respiration ; je veux exprimer ma reconnaissance à mon libérateur, il me répond, et je reconnais

le vicomte de Custines, le beau-frere de mon amie, arrivé depuis huit jours de la Corse (où je l'avais envoyé, je dirai dans la suite de quelle maniere), et où il s'était distingué par le plus brillant courage. Cette reconnaissance ne me fut pas agréable; j'en détaillerai les raisons. C'est le seul événement de ma vie en ce genre que je conterai: mais cette histoire est si morale, que je ne dois pas l'omettre; d'ailleurs on verra par le dénoûment, que ce n'est pas la vanité qui a pu m'engager à faire ce singulier récit.

Lorsque je fus un peu remise de ma frayeur, je demandai à être reconduite auprès de madame de Puisieux, nous ne retournâmes point d'où nous venions; le vicomte me fit passer d'un autre côté par des dégagemens. Nous y trouvâmes une jolie femme de Bordeaux nommée madame Rousse de Corse, que l'on rapportait blessée sans connaissance, comme d'un champ de bataille, de la foule horrible où nous avions passé. Cette pauvre jeune femme était tombée, on l'avait foulée aux pieds; elle était dans un état pitoyable. On appela un chirurgien, et elle fut saignée dans les appartemens mêmes. Cette vue me fit frémir, et je fis grand plaisir au vicomte de Custines, qui voulait m'empêcher de m'arrêter pres d'elle, et

lui disant que je voulais regarder tout ce que je lui devais. M. le duc d'Orléans partit pour Villers-Cotterets le 6 mai, et madame de Puisieux, quelques jours après, m'y mena pour y passer douze jours. Nous y trouvâmes beaucoup de monde, entre autres la marquise de Boufflers, mère du fameux chevalier de Boufflers : elle était spirituelle et piquante. Sa fille, madame de Cussé, qu'on a depuis appelée madame de Boisgelin, n'était ni l'un ni l'autre, ce qui, dans cette famille, avait l'air d'une distraction. Le comte de Maillebois [1] était à ce voyage; il passait pour avoir beaucoup d'esprit; je ne m'en suis jamais aperçue, et il me paraissait ennuyeux. M. de Castries, depuis maréchal de France [2] : j'aimais beau-

[1] Le comte de Maillebois, fils du maréchal de ce nom, avait alors plus de cinquante ans; il est douteux qu'il eût beaucoup d'esprit, car sa conduite fut celle d'un homme de petit jugement. Le tribunal des maréchaux de France le déclara calomniateur; il fut disgrâcié et enfermé dans la citadelle de Doulens. En 1784, le ministère l'envoya en Hollande pour y soutenir le parti démocratique contre le roi de Prusse. Il fut décrété d'accusation en 1791, par l'assemblée nationale, comme auteur d'un plan de contre-révolution concerté avec la cour de Turin; il se retira en Hollande, où il mourut en 1792.
(*Note de l'éditeur.*)

[2] Le maréchal de Castries avait servi sous le prince de Soubise; il fut blessé à la bataille de Rosback : il le fut de

coup ses manières et sa conversation ; il avait dans l'esprit de l'agrément et de la solidité; une envie de plaire douce et calme, sans empressement, sans frais, sans agitations, qui n'annonçait que la bienveillance, et non l'amour-propre qui veut briller et faire des conquêtes. Le baron de Bezenval, que j'avais déjà rencontré mille fois dans le monde : il était de l'âge de M. le duc d'Orléans; mais il avait encore une figure charmante et de grands succès auprès des femmes. D'une ignorance extrême, et hors d'état d'écrire passablement un billet, il n'avait précisément que l'esprit qu'il faut pour dire des riens avec grâce et légèreté : on l'accusait d'être méchant, il était irréfléchi et sans principes; il avait de l'obligeance dans les procédés, quand son intérêt ne s'y opposait pas, et de la bonhomie dans la société, avec les gens auxquels on ne pouvait

nouveau en 1760, et une troisième fois en 1762. Émigré au commencement de la révolution, il se trouva, lors de l'invasion des Prussiens en Champagne, sous les ordres du prince de Brunswick, qu'il avait vaincu à Closter-Camp. Le maréchal de Castries mourut à Wolfenbuttel, au commencement de l'année 1801. Il était né en 1727 : il montra, pendant qu'il fut ministre de la marine, du désintéressement, de la probité mais peu de talent.

(*Note de l'éditeur.*)

donner de ridicules; un air ouvert, du naturel, une grande gaîté, le rendaient fort aimable[1].

Le marquis du Châtelet, et sa femme, étaient aussi de ce voyage. La marquise du Châtelet était l'une des plus estimables personnes de la cour, et l'on peut dire la même chose de son mari. Si l'on eût ajouté foi à ce qu'on disait de la naissance de M. du Châtelet, on se serait étonné de trouver en lui tant de douceur et un esprit si peu brillant, mais cet esprit était juste; M. du Châtelet avait une belle âme, et la fidélité de son amitié pour le duc de Choiseul a donné un bel exemple à la cour. Monsieur et madame de la Vaupalière passèrent aussi à Villers-Cotterets tout le temps que nous y séjournâmes. Sans la passion du jeu, M. de la Vaupalière aurait été fort aimable; le jeu était à la fois pour lui le bonheur et sa seule affaire. Il aurait dégoûté nos *romantiques* de la *rêverie*, qu'ils aiment tant; il était excessivement rêveur, mais il ne rêvait qu'au jeu. Sa femme était charmante, quoiqu'elle eût plus de quarante ans; elle avait des grâces qui ne

[1] Les *Mémoires* qu'on a publiés sous son nom, sont entièrement de la *composition* de M. le vicomte de Ségur, mort à Barège. J'en parlerai avec détail dans la suite de cet ouvrage.

(*Note de l'auteur.*)

vieillissent point, du naturel, de la naïveté dans l'esprit, de l'originalité, et le caractère le plus égal et le plus aimable.

Je connus là tout l'avantage d'avoir pour mentor une personne qui a un véritable désir de faire valoir celle qu'elle mène dans le monde. J'eus beaucoup de succès, non pas seulement pour la harpe, le chant et les proverbes, mais on loua mon esprit, ma conversation (qui pourtant étaient fort ordinaires). Quand je voulais le soir, suivant ma coutume, me retirer à onze heures, on me retenait de force; on relevait avec éloge ce que je disais, on en citait des traits le lendemain, et le plus souvent ces prétendus bons mots n'en valaient pas la peine. Je devais tous ces succès à madame de Puisieux, et à M. le duc d'Orléans, qui ne tarissaient pas sur les récits de mes gentillesses. On eut peine à nous laisser partir au bout de douze jours. J'avais beaucoup parlé de ma tante à M. le duc d'Orléans, en nous promenant sur la terrasse du château de Villers-Cotterets. Je remarquai qu'une lettre, qui lui annonçait qu'elle reviendrait sous trois semaines, le réchauffa beaucoup pour elle : il reprit sa passion, de peur d'être boudé; il me promit de m'écrire, et il me tint parole.

En quittant Villers-Cotterets nous n'allâmes point à Sillery. Madame de Puisieux voulait me faire connaître le Vaudreuil, la plus belle terre de la Normandie, ou, pour mieux dire, elle voulait me montrer, dans ce château où l'on aimait les talens et les fêtes, et dont je ne connaissais pas la société, parce qu'elle n'était pas la sienne, du moins habituellement.

Nous ne devions rester que huit jours au Vaudreuil, nous y restâmes cinq semaines, et les plus agréables que j'aie passées de ma vie. Le maître du château était le président Portal, un vieillard plein d'esprit, de gaîté et de bonté. Nous trouvâmes là très-bonne compagnie, et très-disposée à s'amuser, entre autres une femme d'une beauté jadis très-célèbre, parente du président. Elle avait alors cinquante ans; elle avait épousé en premières noces M. Amelot, ministre des affaires étrangères; devenue veuve, elle jura de conserver sa liberté, et la garda long-temps; enfin, elle vit au Vaudreuil M. Damézague, plus jeune qu'elle de quinze ans; très-prévenue contre lui, elle voulait partir quand elle le vit arriver. Il sut vaincre toutes ses préventions, lui tourner la tête en huit jours, au bout desquels cette fière veuve l'épousa dans la chapelle du château. Ils étaient

mariés depuis trois ans, quand nous les trouvâmes au Vaudreuil; ils vivaient ensemble comme deux tourtereaux. Madame Damézague était fort belle; son mari avait une très-jolie figure, et il a toujours été le plus tendre et le meilleur des maris. Il avait l'air le plus étourdi, le plus évaporé que j'aie jamais vu; il ne songeait qu'à se divertir, à faire des tours, des niches, à donner des fêtes, il avait toujours un projet d'amusement; et après la journée la plus brillante, il demandait le soir : *Que ferons-nous demain matin?* Il fallait le lui dire pour son repos; sans un plan de ce genre bien arrêté, il n'aurait pas dormi. J'ai fait sur le mariage singulier de madame Damézague, la nouvelle intitulée, *Les Préventions d'une Femme*, dont M. Radet a fait un très-joli vaudeville.

Au milieu de la joyeuse société du Vaudreuil, je remarquai particulièrement une jeune personne, dont l'aimable figure et les manières nobles me frappèrent. C'était madame la comtesse de Mérode (depuis comtesse de Lannoy); elle était plus âgée que moi de trois ans; elle avait la plus belle taille, un visage agréable, beaucoup d'esprit, une imagination très-vive, et mille qualités attachantes. Elle m'inspira une véritable inclination dès la première vue, c'est ce

que j'ai toujours éprouvé pour toutes les personnes que j'ai beaucoup aimées. Je produisis le même effet sur elle ; et dès le même soir elle me reconduisit dans ma chambre, et nous veillâmes tête à tête jusqu'à trois heures du matin. Il semble que ces impressions si vives, ces amitiés si promptes, ne puissent appartenir qu'à la jeunesse ; mais je les ai toutes conservées ; je n'aime jamais les personnes qui ne m'attirent pas tout de suite.

Le lendemain matin M. Damézague vint nous demander *ce que nous ferions le soir* ; je proposai d'arranger des proverbes ; il dit que personne dans le château n'en savait jouer ; il ajouta, en riant, que je devrais en jouer un toute seule pour leur donner une leçon. Je répondis que cela n'était pas impossible ; en effet, je l'essayai, et j'inventai ma fameuse scène de *la Cloison*, que j'ai tant jouée depuis, dont j'ai fait par la suite deux petites comédies, et qu'on a imitée plusieurs fois au théâtre, entre autres dans *Aucassin et Nicolette*. Ma *Cloison* eut un tel succès, qu'on me la fit jouer cinq ou six jours de suite ; nous donnions pour petite pièce une chanson burlesque très-plaisamment chantée et jouée par M. Damézague, et que j'accompagnais de la harpe. Je formai une petite troupe pour jouer des pro-

verbes; madame de Mérode, surtout, fit beaucoup d'honneur à mes leçons dans ce genre. Nous faisions des promenades charmantes en calèche et à pied dans le parc, qui était immense, et admirablement beau. Nous entendîmes parler d'une montagne voisine qu'on appelle la *Montagne des deux Amans*, et qui est également fameuse dans le pays par sa prodigieuse élévation, la superbe vue qu'on découvre de son sommet, la difficulté d'y parvenir, et enfin par la tradition qui explique pourquoi elle s'appelle la *Montagne des deux Amans*. On conte que jadis on la nommait *inaccessible*, on croyait qu'il était impossible de la gravir. Un pâtre de la vallée, amoureux et aimé d'une jeune fille, ne put l'obtenir qu'à condition qu'il la porterait sur ses épaules au sommet de la montagne inaccessible. On crut rebuter les deux amans en imposant une telle condition; mais l'amour ne doute de rien; les amans acceptèrent, au grand étonnement de toute la vallée. L'amant charge celle qu'il aime sur ses épaules; il croit qu'il pourrait la porter ainsi au bout du monde, et qu'un si doux fardeau donnerait des forces si l'on en manquait. Il rit des mortelles inquiétudes de ses parens et de ses amis; il part triomphant, il gravit toute la montagne;

mais, parvenu à la cime, en faisant le dernier pas qui l'élève au sommet, il rend son dernier soupir. Telle est la tradition, qui a l'air d'une allégorie; car, en effet, l'amour promet tout, entreprend tout, et après avoir tout obtenu il expire!... L'histoire ajoute que la jeune fille désespérée se précipita dans la rivière qui coule au pied de cette montagne escarpée, qui prit alors le nom de *Montagne des deux Amans*. Sur ce petit fond romanesque, je fis en deux jours un drame que je lus à madame de Mérode, au comte de Caraman, frère du marquis et neveu du président Portal, et à M. Damézagué. Ces trois personnes ne manquèrent pas de trouver cette petite pièce excellente; il fut décidé que nous la jouerions; et M. de Caraman fit faire tout de suite un charmant petit théâtre dans l'orangerie, en attendant nous voulûmes absolument, madame de Mérode et moi, gravir la montagne; un postillon du président s'était cassé la jambe deux mois auparavant sur cette montagne, j'étais sûre que madame de Puisieux s'opposerait à cette entreprise; nous en fîmes un secret, et il fut convenu que nous ferions notre escalade avant son réveil. Au reste la montagne n'a rien d'inaccessible, seulement elle est très-longue et très-fati-

gante à gravir. Nous savions qu'elle avait un ermitage sur son sommet; ainsi nous étions bien assurées de pouvoir faire ce que faisaient les ermites, ou pour mieux dire les religieux, car c'était un petit couvent. Nous nous levâmes avec le jour, et à cinq heures du matin madame de Mérode, M. de Caraman, M. Damézague et moi, nous étions au pied de la montagne. Nous fûmes obligés de nous reposer à moitié chemin; madame de Mérode, peu accoutumée à marcher, était excédée. Enfin nous arrivâmes; nous trouvâmes de bons religieux, charmés de nous voir, qui nous donnèrent à déjeûner du lait de chèvre, qui nous parut délicieux. Leur petit couvent, placé au milieu de la plate-forme de la montagne, était charmant; on y découvrait de partout une vue ravissante. Ces pieux solitaires planaient encore sur le monde qu'ils avaient quitté; ils n'en voyaient que ce qu'il y a de plus vertueux, les travaux de la campagne. J'enviai leur demeure et leur tranquillité; car, même au milieu du tourbillon du monde et de la dissipation, je n'ai jamais entrevu, sans une profonde émotion, l'image d'une solitude absolue et d'une paix sans nuages. Je ne prévoyais pas alors, que vingt-deux ans après ce couvent serait détruit, et ses ver-

tueux habitans dispersés avec violence, et peut-être immolés !...

Le théâtre fut fait en une semaine, on y travailla jour et nuit, on apporta de Rouen une décoration toute faite. Pendant ce temps j'avais distribué les rôles de ma pièce, le mien était celui d'un vieil enchanteur, qui avait *deux cents ans*, et que je supposais établi sur la montagne *inaccessible*, où il devait rester jusqu'à l'arrivée *de deux amans parfaits ;* il les attendait depuis plus d'un siècle et demi. J'étais enchantée de mon rôle, parce que j'avais une perruque et une barbe blanche. Madame de Mérode et M. de Caraman faisaient les deux amans. Ma pièce finissait heureusement, les amans vivaient pour servir de modèles à tous les amans des races futures; la perfection de leur amour mutuel désenchantait le vieux solitaire de la montagne. Ma pièce était remplie d'allusions agréables pour le maître de la maison, et pour toutes les personnes de la société. On pense bien que rien ne manqua à son succès, et que l'auteur fut demandé à grands cris; on nous redemanda d'autres représentations, mais madame de Puisieux, trouvant le spectacle trop court, m'ordonna de l'allonger. On désira par acclamation me voir jouer Roxe-

lane dans les *Trois Sultanes;* car dans ma jeunesse on m'a tant comparée à Roxelane, que j'étais aussi ennuyée de cette espèce de compliment, que de m'entendre répéter que je jouais sûrement mieux de la harpe que *le roi David.* Nous n'avions pas la comédie des *Trois Sultanes*, M. de Caraman envoya un courrier à Paris pour chercher plusieurs choses, entre autres une musette, la mienne était à Sillery avec mes malles. Mais je dis à nos acteurs, que je ferais la comédie des *Trois Sultanes*, sur le même fond, avec une intrigue toute différente. Je la fis effectivement, en trois actes, en prose, avec des couplets, et en six ou sept jours. Nous l'apprenions à mesure que je l'écrivais. Elle était tout-à-fait différente de celle de Favart : je ne pense pas qu'elle fût bonne, mais je crois que le dialogue en était joli, et qu'il y avait du mouvement et de l'intérêt dans l'intrigue, ce qui manque entièrement dans celle de Favart. Je m'y donnai un rôle très-brillant, dans lequel je chantais, je dansais, je jouais du clavecin, de la harpe, de la guitare, de la musette, du tympanon et de la vielle; nous avions eu ces deux derniers instrumens de Rouen, il n'y manquait que mon par-dessus de viole; mais depuis trois ans je n'en

jouais plus, et ma mandoline aurait eu peu de succès après ma guitare, dont je jouais beaucoup mieux. M. de Nédonchel, qui arriva de Paris, prit un rôle, madame de Mérode joua à merveille celui d'une Espagnole qui avait une intrigue avec un jeune Français, joué par M. de Caraman. Un jeune homme d'une petite ville voisine (le Pont-de-l'Arche) joua d'une manière charmante le rôle du Grand-Seigneur. Nous redonnâmes avec cette pièce nouvelle ma *Montagne des deux Amans*. Tout cela eut un tel succès, que les applaudissemens et les acclamations firent fondre en larmes madame de Puisieux, et ce fut là mon vrai succès. Après souper, je la reconduisis dans sa chambre, et ce soir madame de Mérode m'attendit vainement dans la mienne, je restai avec madame de Puisieux jusqu'au petit jour. Comme elle m'aimait !.... comme j'aimai depuis !.... mais comme j'étais reconnaissante, combien elle m'était chère ! cette vertueuse et sensible protectrice !.... Ses traits, son aimable physionomie, son costume, le son de sa voix, tous nos entretiens tête à tête sont restés ineffaçablement gravés dans mon souvenir, et surtout la conversation de cette nuit, où elle fut si particulièrement tendre pour moi !..... Elle tenait

mes deux mains dans les siennes, elle me regardait avec un attendrissement inexprimable, et elle me répéta plusieurs fois ces paroles qui me frappèrent : « Oui, vous aurez une destinée extraordinaire!..... *mais quelle sera-t-elle?*..... » Son ton semblait annoncer de l'inquiétude sur mon bonheur : hélas ! c'était un pressentiment!.....

Nous rejouâmes trois fois notre petit spectacle, avec seulement un jour de repos entre chaque représentation ; on venait nous voir jouer non-seulement de Pont-de-l'Arche, mais de Rouen ; l'affluence fut étonnante aux deux dernières représentations. Au bout de ce temps nous exécutâmes un projet, dont la seule idée me transportait, c'était d'aller à Dieppe voir la mer que je n'avais jamais vue. Il ne s'agissait que de décider madame de Puisieux à nous y mener, car elle ne m'y aurait pas laissée aller sans elle. Je dis un matin à madame de Mérode et à M. de Caraman que je tenterais cette négociation dans la journée. Ils crurent que ce serait en particulier, et à leur grand étonnement ce fut dans le salon aussitôt après le dîner en présence de tout le monde. Je m'approchai de madame de Puisieux, et je lui dis tout haut qu'elle prît garde à elle, parce que j'a-

vais le dessein d'employer, pour la séduire, toute la finesse que je pouvais avoir avec elle; elle se mit à rire, et répondit avec sa grâce accoutumée; alors je lui dis que j'avais un désir passionné de voir la mer; elle m'interrompit vivement, en s'écriant: «Eh bien! nous irons demain à Dieppe.» Je fus si touchée de cette adorable bonté, que mes yeux se remplirent de larmes; un petit respect humain me rendit honteuse de ce mouvement si naturel, je penchai le visage sur sa main afin de cacher mon émotion; elle sentit couler mes larmes sur sa main. « Relevez donc la tête, » me dit-elle; j'obéis, et l'on vit que je pleurais. Elle m'embrassa mille fois avec attendrissement. « Voyez, disait-elle, si je puis vous refuser quelque chose!..... » Il n'y avait là que des personnes remplies de bienveillance pour moi, cette petite scène les toucha sensiblement.

Nous partîmes, en effet, le lendemain à midi, madame de Puisieux, madame de Mérode, M. de Caraman et moi dans une berline; nous étions escortés par MM. Damézague, de Nédonchel et Vougny qui nous accompagnaient dans une chaise de poste. Le voyage fut très-gai, grâces à toutes les folies de M. Damézague et de M. de Nédonchel, qui, pendant toute la route, nous précédaient

aux postes pour jouer des scènes inouies qui nous faisaient rire aux éclats. Le séjour à Dieppe fut de la même gaîté. Ma surprise, mon admiration, mon saisissement, furent extrêmes à l'aspect de l'Océan, vu pour la première fois de la jetée de Dieppe, où on le voit si bien dans toute sa majesté. Il ne manquait qu'une chose, c'était d'être toute seule. J'avoue que la gaîté turbulente de nos compagnons de voyage me fut bien importune dans ce moment. Tandis que je contemplais ce spectacle admirable, j'étais bien scandalisée d'entendre rire, et dire des extravagances comme dans un salon, ou au coin du feu; aussi fut-on très-étonné de ma gravité, et il fut décidé que j'étais fort maussade au bord de la mer. Je fis le jour même une petite navigation qui ne me réussit pas, car la mer me rendit si horriblement malade, que nous regagnâmes le rivage après avoir fait seulement une lieue. Nous visitâmes les boutiques remplies de jolis ouvrages en ivoire, dont madame de Puisieux me donna une prodigieuse quantité; nous fîmes la meilleure chère du monde en poisson : nous passâmes un jour plein à Dieppe, et dans l'enchantement de notre voyage nous retournâmes au Vaudreuil, où l'on nous préparait des fêtes charmantes.

Le lendemain de notre retour, après le dîner, le président reçut une lettre dans le salon, qu'il nous lut tout haut, et qui l'avertissait que des *corsaires* qui nous avaient vues sur la mer, madame de Mérode et moi, avaient formé le dessein de nous enlever pour nous mener dans le sérail du grand-seigneur. Nous ne fûmes pas très-effrayées de cette aventure; cependant nous demandâmes au président comment nous pourrions nous garantir d'un si grand péril; il nous répondit qu'il ne voyait d'autre moyen que de nous faire recevoir vestales dans le temple du petit bois. C'était une charmante fabrique en forme de temple, placée dans une partie du jardin près du château. Ce temple, qu'on appelait le couvent, était au milieu d'un parterre, et entouré de murs, et fermé; c'était le petit jardin particulier du président, qui avait grand soin de le fermer à clef; on n'y entrait qu'avec lui; il nous y avait donné à déjeûner plusieurs fois. Il fut donc décidé qu'on nous recevrait le lendemain à huit heures du soir dans le temple de Vesta. M. de Caraman nous y conduisit, et il disparut presque aussitôt. Nous trouvâmes le temple très-orné de fleurs, et toutes les dames de la société habillées en vestales, ayant à leur tête ma-

dame de Puisieux en grande-prêtresse, et le président en grand-prêtre. Il n'y avait dans cette petite enceinte que lui seul d'homme. On nous harangua; madame de Vougny nous chanta de fort jolis couplets. On fit la cérémonie de notre réception. Le jour finissait : tout à coup nous entendîmes une musique turque fort bruyante, et l'on accourut pour nous dire que le grand-seigneur en personne, suivi d'une nombreuse escorte, venait pour enlever toutes les vestales. Notre grand-prêtre montra dans cette occasion une fermeté digne de son caractère; il déclara qu'il n'ouvrirait point les portes. Cependant la terrible musique approchait avec une effrayante rapidité, et bientôt les Turcs frappèrent à coups redoublés. J'étais d'avis, pour éviter une scène qui me déplaisait d'avance, qu'on ouvrît, et de nous rendre de bonne grâce; le président, très-attaché à son plan, et à l'illusion de cette pantomime, me reproche ma lâcheté, et fait dire au sultan que la clôture est sacrée; alors, quoique les murs fussent assez élevés, tous les Turcs les franchissent avec impétuosité; plusieurs d'entre eux, qui étaient des domestiques et des paysans portaient des flambeaux; ils ouvrent les portes; plus de trois cents Turcs remplissent le

jardin; les hommes de la société enlèvent les dames; les autres enlèvent une douzaine de femmes de chambre mêlées avec nous pour faire nombre. J'ai toujours détesté la confusion et les bagarres, même dans les jeux; cette escalade me déplut mortellement et me fit peur; je craignais que quelqu'un ne se cassât la jambe; et, voyant plusieurs Turcs s'approcher assez brutalement de nos vestales, je trouvai toute cette invention détestable. Dans cette mauvaise disposition d'humeur, j'aperçus à la lueur des flambeaux, M. de Caraman tout étincelant d'or et de pierreries, mais que le turban n'embellissait pas, et qui vint à moi d'un petit air vainqueur, qui acheva de me mettre en colère. Je me refusai très-sérieusement à l'enlèvement, et ce fut avec si peu de grâce, qu'il en fut excessivement piqué. Il me saisit; je me débats, je le pince, je l'égratigne, je lui donne des coups de pieds dans les jambes; il devient furieux, et m'emporte bien véritablement malgré moi. On me place sur un superbe palanquin; le sultan me suit à pied pour me faire des reproches très-amers. Je sentis pourtant qu'il ne fallait pas gâter la fête en désolant celui qui véritablement la donnait, et qui s'en était fait le héros pour m'en déclarer la reine. Je pris le ton

de plaisanterie, et je parvins à l'apaiser. Toutes les dames étaient sur des palanquins charmans; les Turcs suivaient à pied, au son de la musique. On nous fit ainsi traverser dans toute leur longueur, ces vastes et beaux jardins, magnifiquement illuminés. Cette promenade fut ravissante. A l'extrémité du parc nous trouvâmes une superbe salle de bal remplie d'orangers, de guirlandes de fleurs, de mes chiffres, et de rafraîchissemens. Le grand-seigneur me déclara sultane favorite, et nous dansâmes toute la nuit. On m'a donné beaucoup de fêtes dans ma vie, mais je n'en ai point vu de plus ingénieuse et de plus belle que celle-là.

Trois ou quatre jours après nous partîmes pour Sillery. J'avais passé au Vaudreuil les cinq semaines les plus dissipées de ma vie; néanmoins je lus toujours tous les matins pendant ma toilette, comme à l'ordinaire. J'avais porté les *Révolutions de Suède* de l'abbé de Vertot; le président avait des livres, je lus en outre, la *Conjuration de Bedmar contre Venise*, et je relus les *Pensées du Comte Oxenstiern*, que j'avais déjà lues[1]. Nos adieux en partant du

[1] Petit-neveu de ce grand Axel Oxenstiern, grand chancelier de Suède, qui joua un si beau rôle sous le règne de

Vaudreuil furent bien tendres ; on se promit de se retrouver à Paris, de devenir inséparables, et puis, dans ce chaos du grand monde, chacun fut emporté de son côté, et l'on ne se revit plus. Mais il n'en fut pas ainsi entre madame de Mérode et moi. Madame de Puisieux l'invita à venir à Sillery, elle le promit, et elle tint parole.

En passant à Reims, madame de Puisieux consentit à m'y laisser huit jours chez ma charmante et bonne grand'mère, madame de Droménil. Ensuite j'allai à Sillery, où je trouvai nombreuse compagnie : M. de la Roche-Aimon, archevêque de Reims, prélat d'une figure imposante, homme vertueux, austère, et de beau-

Gustave-Adolphe, et depuis la mort de ce héros tué à la bataille de Lutzen, en 1632. Le ministère du chancelier Oxenstiern fut plus long, plus doux et plus éclatant que ne le fut en France celui du cardinal de Richelieu, son contemporain ; mais les réputations brillantes tiennent plus aux *théâtres* qu'aux talens et aux actions; elles tiennent même beaucoup aux climats. Dans les pays trop froids pour attirer les voyageurs, il est plus difficile d'acquérir une grande renommée. Les voix manquent pour l'étendre, on ne connaît que superficiellement les hommes de mérite suédois, danois, russes. Les détails qui ajoutent tant d'intérêt à la célébrité, sont perdus à de certaines distances; enfin, un seul voyageur menteur et mécontent suffit pour ternir dans le Midi la réputation d'un grand homme du Nord. (*Note de l'auteur.*)

coup d'esprit; son coadjuteur, M. de Talleyrand, non pas celui qui a depuis été si célèbre; celui-ci n'avait rien pour le devenir; la douceur, la piété, l'amour de la paix, ne font pas de bruit [1]. Au reste il était fort aimable dans la société par une gaîté pleine d'innocence et de grâce. L'archevêque avait amené aussi le jeune abbé de Talleyrand, destiné de même à l'état ecclésiastique, et déjà en soutane, quoiqu'il n'eût que douze ou treize ans. Il boitait un peu, il était pâle et silencieux, mais je lui trouvai un visage très-agréable, et un air observateur qui me frappa. Il y avait encore à Sillery M. le duc d'Aumont, excellent homme, d'un très-grand sens; on disait dans le monde qu'il n'avait pas d'esprit [2], ce qu'on y dit toujours des gens dé-

[1] Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, né à Paris en 1736, acquit depuis, comme archevêque de Paris et grand-aumônier de France, la réputation si pure et si désirable que donnent toujours les hautes fonctions ecclésiastiques dignement exercées. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Ce qui a pu donner cette opinion du duc d'Aumont, c'est l'indécision de son caractère. Dans les circonstances difficiles, il hésitait sans cesse à prendre son parti, ce qui fit dire que *sa montre retardait toujours*. Né en 1732, il est mort en 1799, fort retiré et fort oublié; il avait été cependant lieutenant-général. (*Note de l'éditeur.*)

pourvus d'agrémens extérieurs, qui n'ont rien de brillant dans la conversation, et qui sont toujours raisonnables. Monsieur le maréchal et madame la maréchale d'Étrée; M. Damécourt, homme de robe très-spirituel, qui, avec une figure un peu ridicule, était homme à bonnes fortunes; la vieille princesse de Ligne, qui avait le plus vilain visage de cinquante ans que j'aie jamais vu; un visage gras, luisant, sans rouge, d'une paleur livide, et orné de trois mentons en étages; on avait dit qu'elle ressemblait à une chandelle qui coule, et il faudrait l'avoir vue pour sentir combien cette comparaison était parfaite. Monsieur et madame d'Egmont; mademoiselle de Sillery, sœur de M. de Puisieux, une véritable sainte, et aussi spirituelle et aussi aimable que parfaite par sa piété, son indulgence et sa vertu. Mon beau-frère, sa femme, monsieur et madame de Louvois; cette dernière était déjà bien malade. M. le marquis de Souvré, ses filles, nièces de madame de Puisieux; mesdames de Sailly et de Saint-Chamand; le comte de Rochefort; M. Conway, un jeune Anglais, fils de mylord Erford, qui avait été ambassadeur en France, et le vieux duc de Villars, qui se peignait les sourcils, mettait du rouge, et tenait

dans sa bouche des petites balles de coton pour se renfler les joues [1].

Ce voyage fut, comme les précédens, rempli d'amusemens et de fêtes de mon invention. Nous y jouâmes mes deux pièces du Vaudreuil : *les Deux Sultanes* et *la Montagne des deux Amans* [2] ; et de plus *les Folies amoureuses* de Regnard. M. de Genlis revint de son régiment au mois de juillet, et deux jours après je vis arriver avec un plaisir extrême madame de Mérode, qui nous fut aussi utile qu'agréable pour nos fêtes. Elle resta avec nous jusqu'au milieu du mois de septembre. Après

[1] Le duc de Villars était de l'académie française; il mourut l'année 17... Le fils de *l'heureux Villars fanfaron plein de cœur*, avait eu, dès son enfance, une aversion très-prononcée pour les périls qui firent la gloire de son père ; il dut à la considération que l'on avait eue pour le maréchal, le grade de brigadier et le gouvernement de Provence, qu'il obtint étant fort jeune, et qu'il conserva dans un temps où il n'aurait pu y prétendre, si déjà il ne s'en était trouvé pourvu. Quoique d'une taille et d'une figure mâles, tous ses goûts étaient efféminés. Il jouait la comédie, même dans un âge très-avancé, Il fut aimé dans son gouvernement.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] M. de Caraman avait copié et gardé ces deux petites pièces : j'en avais un double que j'ai conservé jusqu'à l'émigration. Alors je les ai perdues avec une infinité d'autres papiers.

(*Note de l'auteur.*)

son départ, j'allai passer dix jours à Louvois, au bout desquels je revins à Sillery.

Je n'ai point parlé d'un personnage qui était à demeure chez M. de Puisieux, et qui mérite pourtant une mention particulière. Il s'appelait M. Tiquet, il avait été secrétaire d'ambassade de M. de Puisieux, et il avait pour lui un attachement exclusif et passionné. C'était un homme de cinquante ans, d'une probité parfaite; il avait beaucoup d'instruction, un très-grand mérite, mais la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Il était fort grand, très-maigre, ses épaules étaient abattues et abaissées d'une manière extraordinaire, et son cou d'une longueur démesurée. Au dessus de ce cou, se trouvait un visage très-couperosé, avec un nez prodigieux, des petits yeux bleuâtres tout ronds, sans paupières et sans sourcils, une bouche immense, le tout orné d'une perruque blonde, pommadée avec excès, et légèrement poudrée. Il portait toujours un habit gris, serré et boutonné du haut jusqu'en bas; on n'a jamais vu de laideur plus bizarre, plus frappante et plus complète. Cependant, quoique je la trouvasse surprenante, elle ne me déplaisait pas; cette singulière figure n'avait rien de sinistre et de faux, et il y avait de l'esprit et

en même temps de la bonhomie dans son sourire. A la vérité, M. Tiquet souriait bien rarement, il était naturellement grave, sévère et silencieux; n'ayant jamais été accueilli par les femmes, il ne les haïssait pas, mais il les boudait toutes, et particulièrement lorsqu'elles étaient jeunes et jolies. Pour les vieilles, il se plaisait à les contrarier. C'est ce qu'il faisait même avec madame de Puisieux, qui le lui rendait bien; car elle le trouvait souvent insupportable. Leurs discussions n'étaient jamais violentes; on y conservait toujours le respect d'un côté et la politesse de l'autre : mais on y trouvait sans interruption un grand fonds d'aigreur. Dès mon premier voyage à Sillery, M. de Puisieux, un matin que nous étions tête à tête, à cheval, me dit que j'avais fait, sinon la plus brillante, du moins la plus étonnante conquête, celle de M. Tiquet, et que je la devais à la sagesse de mes lectures; car M. Tiquet seul les connaissait : c'était lui qui avait la clef de la bibliothéque, et qui me prêtait les livres que je demandais. M. de Puisieux ajoula que M. Tiquet lui avait dit que, lorsque *mon enfantillage serait passé, je deviendrais une femme d'un grand mérite.* M. Tiquet n'avait pas confié à M. de Puisieux une chose dont sûrement, au fond de l'âme,

il me savait encore plus de gré que de mes *sages lectures* : c'est qu'en général, dans ses disputes avec madame de Puisieux, quand cette dernière me demandait mon avis, je ne donnais jamais tort à M. Tiquet, qui me paraissait toujours un peu opprimé par elle, et que très-souvent je lui donnais nettement toute raison. J'admirai en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le noble caractère de madame de Puisieux, qui ne s'en fâcha jamais. Quand M. de Puisieux lui dit, en ma présence, que j'avais subjugué l'inflexible cœur de M. Tiquet, elle répondit, en riant, que je lui avais fait assez de coquetteries pour cela. Je lui en fis réellement une deux jours après. Je lui demandai le *Traité de Westphalie*. C'était le livre dont il faisait le plus de cas, qu'il savait par cœur, et qu'il citait sans cesse. De ce moment mon crédit auprès de lui n'eut plus de bornes; il me suivait toujours des yeux dans le salon; quand je faisais quelques folies, il souriait, et même plus d'une fois on le vit rire. Ce qui me fit un plaisir infini, c'est que madame de Puisieux, voyant l'intérêt sincère qu'il prenait à moi, perdit toute son aigreur contre lui. Il s'en aperçut, et devint lui-même beaucoup plus aimable avec elle.

La chose qui contribua le plus, après la tendresse de madame de Puisieux pour moi, à me rendre si cher le souvenir de Sillery, c'est que, pendant les trois années que j'y ai passé de suite un temps si considérable, je n'y ai pas éprouvé une seule tracasserie, ni remarqué le moindre mouvement d'envie contre moi. Madame et même M. de Puisieux étaient pour moi ce qu'on ne les avait jamais vus pour personne; et ces préférences, marquées en toute occasion, et bien souvent malgré moi, n'ont jamais excité un instant de jalousie; il est vrai que la maréchale d'Étrée et les nièces de madame de Puisieux, si constamment bonnes pour moi, avaient quinze ou vingt ans de plus que moi; mais madame de Louvois et ma belle-sœur étaient de mon âge, et pouvaient prétendre aux mêmes caresses, et elles trouvaient tout simple que ces caresses fussent accordées exclusivement à ce qu'elles appelaient ma *gentillesse*. Je régnais véritablement à Sillery; rien ne s'y faisait sans me consulter; on y prévenait tous mes désirs; les domestiques mêmes m'y servaient avec un zèle qu'ils avaient à peine pour leurs propres maîtres. Mais je n'abusais pas de mon empire; je ne le faisais servir qu'à l'amusement de tout le monde. J'étais heureuse et touchée de la bonté qu'on avait

pour moi ; je n'en étais point vaine. J'avais une parfaite égalité d'humeur, et cette complaisance naturelle qui ne permet jamais aux autres de soupçonner qu'on puisse avoir l'impertinent désir de dominer. Dans tout ce que j'imaginai pour nous divertir, j'avais toujours l'attention, pour que cela plût à tout le monde, d'aller me concerter avec mesdames de Louvois, de Sailly, de Saint-Chamand, et ma belle-sœur, de mêler leurs idées avec les miennes, et ensuite de leur en faire honneur ; et ce fut ainsi que je fus aimée. Par la suite, dans une autre situation, je portai le même caractère, mais je n'eus pas le même bonheur !....

Je composai dans ce voyage beaucoup de petites choses de société, et une chanson en pot-pourri, sur toutes sortes d'airs vulgaires, en dix-huit couplets. J'en fis huit, et M. de Genlis fit les autres. Nous la chantions ensemble, chaque couplet alternativement.

Je continuai avec ardeur mes études d'histoire et de littérature, et je fis une grande quantité d'extraits. Je trouvais un plaisir inexprimable à augmenter ma collection en ce genre. Un incident, aussi extraordinaire que funeste, troubla beaucoup la fin de ce voyage.

Un matin, en revenant à midi de ma promenade à cheval avec M. de Puisieux, je passai dans la salle à manger, où il y avait toujours à cette heure deux grands baquets préparés pour le dîner, l'un contenant une cruche d'eau à la glace, l'autre une cruche d'eau sans glace, que l'on appelait l'*eau de M. de Puisieux*, parce qu'il ne buvait que de celle-là; ce n'était pas la mienne, mais j'avais soif et très-chaud, et par prudence je ne voulus pas boire à la glace; je bus donc de l'eau de M. de Puisieux, mêlée avec moitié vin, et je rentrai dans ma chambre. A peine y fus-je que je me trouvai mal, et je ne fus soulagée que par un grand vomissement. Cela fait, je ne sentis plus rien; je m'habillai, je n'y pensai plus, et je n'en parlai même pas en allant dîner. Je ne bus à table que de l'eau à la glace. M. de Puisieux, se sentant un peu incommodé, voulut faire diète ce jour-là; il ne prit que de la tisane faite à la cuisine; il resta dans le salon avec madame de Puisieux qui ne dînait jamais. Au milieu du dîner, le vieil abbé de Saint-Pouen, parent de madame de Puisieux, sortit de table en se plaignant de la colique; aussitôt après le dîner, le coadjuteur de Reims, M. Tiquet, et M. de Genlis, se plaignirent du mal de cœur; c'étaient les seules personnes qui eussent bu de

l'eau non glacée. Rentrés dans le salon, ils se hâtèrent d'en sortir pour aller vomir. On soupçonna du vert de gris; les casseroles furent visitées; elles étaient dans un état parfait; d'ailleurs ceux qui n'étaient pas incommodés avaient mangé de tout comme les autres. M. de Puisieux, qui mangeait très-peu, et qui était depuis quinze ans au régime le plus austère, trouvait toujours que l'on mangeait trop, et il attribua tous ces vomissemens à des indigestions du jour ou de la veille; ainsi, au lieu de plaindre les malades, il leur fit des sermons sur la sobriété. Cependant M. de Genlis vomit jusqu'au sang, ainsi que le pauvre abbé de Saint-Pouen, qui, ayant soixante-quatorze ans, se mit au lit, en disant qu'il se sentait très-mal; M. de Puisieux voulait qu'il ne prît que de l'eau chaude, mais madame de Puisieux envoya chercher un médecin à Reims. M. de Genlis, après avoir beaucoup souffert, voulut malgré moi rentrer dans le salon, deux heures après le dîner; il était très-changé et très-abattu. M. de Puisieux lui fit une scène sur *sa gourmandise*. Dans ce moment un valet de chambre entra dans le salon en contant que M. de Rénac, qui n'avait pas dîné, et qui revenait de la chasse, avait bu un verre de *l'eau de M. de Puisieux*,

qu'aussitôt il avait vomi, ainsi que son domestique qui en avait bu aussi. Là dessus on reconnaît enfin que cette eau est empoisonnée ; madame de Puisieux crie qu'il faut jeter cette eau, ce qui fut exécuté sur-le-champ, et l'on eut grand tort, car il aurait fallu la garder pour la décomposer. Le médecin qu'on avait envoyé chercher pour l'abbé de Saint-Pouen arriva ; il trouva le pauvre abbé très-mal, ainsi que Paul, le valet de chambre chirurgien de M. de Puisieux, qui, en passant dans la salle à manger, avait bu deux fois de l'eau fatale. L'abbé reçut tous ses sacremens dans la nuit, cependant il ne mourut pas. Le médecin déclara positivement que tous les malades avaient été empoisonnés. Je ne m'en ressentais plus ; M. Tiquet buvait si peu d'eau avec son vin, qu'il n'était que faiblement incommodé ; M. de Rénac et son domestique l'étaient davantage, quoique sans danger ; le coadjuteur et M. de Genlis souffraient beaucoup, et l'abbé et le chirurgien étaient à la mort. Tout le reste de la société n'avait pas bu de cette eau. On ordonna à tous les empoisonnés de prendre de l'eau thériacale, et ensuite de prendre du lait pour toute nourriture pendant trois jours, et d'en prendre souvent des demi-verres dans le

cours des journées. On ne fut plus occupé que de découvrir d'où venait ce poison; ce ne pouvait être un hasard, cette idée nous glaça tous.... On fit venir dans le salon le maître-d'hôtel, le fidèle Milot, qui avait été hors de lui du soupçon sur les casseroles. Nous lui demandâmes comment on pourrait découvrir cet horrible mystère, car nous pensâmes que c'était un domestique qui avait jeté quelque chose dans l'eau, peut-être par méchanceté contre un des valets de chambre, qui, presque tous, en allant et venant, buvaient de l'eau de ces cruches, tantôt à la glace, tantôt sans glace. M. de Puisieux chargea Milot de s'informer de tous ceux qui étaient entrés dans la salle. Milot sortit. Alors chacun de nous rendit compte du caractère de ses gens; M. de Genlis dit qu'il était sûr des nôtres. Mon beau-frère prit la parole pour convenir qu'il n'en pouvait dire autant des siens. « Je le crois bien, reprit M. de Puisieux, vous ne les prenez qu'à la taille. » En effet il en avait un nouveau dans ce moment, que l'on n'appelait que le *géant*, parce qu'il avait six pieds un pouce.

Milot revint, et tout de suite s'adressant à mon beau-frère : « Monsieur le marquis, lui dit-il, je crois que c'est ce mauvais sujet de *géant* qui a

fait le coup..... » « Dans ce doute, interrompit tout de suite mon beau-frère, il ne faut pas qu'il nous échappe; » et sur-le-champ il indiqua les précautions à prendre pour l'empêcher de s'évader. M. Tiquet alla donner des ordres en conséquence. Milot resta, et, continuant son récit, il dit qu'un aide de cuisine qui était dans la cour avait vu sortir de la salle, à onze heures du matin, *le géant;* que s'étant approché de lui pour lui proposer une partie de quilles, il avait remarqué qu'une de ses manchettes était mouillée [1], et que lui disant qu'il avait donc *barboté* dans les baquets, le *géant* l'avait nié, en répondant qu'il ne savait seulement pas s'il y avait ou non de l'eau dans la salle. « Le scélérat! s'écria mon beau-frère; c'est lui! il faut l'interroger nous-mêmes, ensuite je le livrerai à la justice. »

Que l'on réfléchisse à cette aventure. Mon beau-frère héritait de la superbe terre de Sillery; elle lui était substituée, et un de ses gens empoisonne l'eau dont buvait le possesseur actuel de cette terre; et il est certain qu'avec l'âge de M. de Puisieux et sa frêle santé, si par hasard il n'eût

[1] Tous les hommes alors avaient des manchettes, les domestiques les portaient de mousseline et leurs maîtres de dentelle. (*Note de l'auteur.*)

pas été malade ce jour-là, qu'il se fût mis à table, et qu'il eût bu de cette eau, lui qui ne buvait de vin qu'au dessert, il en serait mort dans la journée, et mon beau-frère eût été le soir possesseur de Sillery.... Eh bien, à la gloire de la manière de penser de ce temps, il n'y eut pas sur mon beau-frère, je ne dis pas un horrible soupçon, mais la plus légère idée qu'il pût être un instant troublé personnellement de l'effet que pourrait produire cette aventure.... Il n'y eut pas une mine, pas un mot qui pût se rapporter à lui. On n'imagina pas qu'il dût être plus inquiet, plus embarrassé qu'un autre; il ne l'imagina pas lui-même, et c'est une preuve de l'estime parfaite qu'il avait pour les maîtres du château [1]. Le *géant* fut interrogé par lui dans la chambre de M. de Puisieux, en présence de M. de Puisieux, de M. Tiquet et de mon mari. Mon beau-frère menaça le scélérat qui niait tout de le livrer à la justice, s'il ne faisait pas l'aveu le plus sincère. Enfin il convint qu'il avait mis dans l'eau, non pas du poison, mais un vomitif. Interrogé

[1] Pour connaître à quel point depuis nous nous sommes familiarisés avec l'idée du crime, qu'on se figure les commentaires, les soupçons, les *convictions* calomnieuses qui naîtraient inévitablement aujourd'hui d'un tel fait.

(*Note de l'auteur.*)

vivement sur ses motifs, et pourquoi il avait choisi l'eau sans glace, et n'en n'avait pas mis dans l'autre, il répondit qu'il n'avait pas voulu faire vomir son maître. Comme mon beau-frère le pressait de dire pourquoi il avait fait cette méchanceté à d'autres, il eut l'impudence de s'écrier que ce n'était pas lui qui devait hériter de la terre de Sillery.... Mon beau-frère voulait absolument livrer ce misérable à la justice; M. de Puisieux ne le permit pas; on se contenta de le renvoyer, avec ordre de sortir sur-le-champ de la province, et de ne pas songer à se placer autrement que soldat, parce que, s'il se mettait en service domestique, on le dénoncerait aussitôt. Mon beau-frère lui fit arracher son habit de livrée, qu'il fit brûler en sa présence, dans le petit bois appelé *le Ménil*, en lui disant que nul domestique ne voudrait le porter; ensuite on le chassa ignominieusement. Nous en fûmes quittes pour boire du lait d'heure en heure pendant trois jours. Le médecin soutint toujours que c'était du poison, et non un vomitif. Au reste, celui qui avait été capable de donner un si violent vomitif aurait tout aussi bien donné du poison; peut-être avait-il pensé qu'un vomitif ne laisserait pas des traces si convaincantes du crime. C

étrange événement fit beaucoup de bruit à Paris, et n'y causa pas non plus la moindre impression fâcheuse contre mon beau-frère.

Milot mit un cadenas à l'eau de la salle à manger ; cette précaution m'attrista ; l'idée du poison me poursuivait partout, et me rendit désagréable cette fin de voyage.

Nous retournâmes à Paris dans les derniers jours d'octobre ; nous nous arrêtâmes à Braine, chez madame d'Egmont, où nous passâmes deux ou trois jours.

Pendant mon séjour à Sillery, j'avais reçu plusieurs lettres fort tendres de M. le duc d'Orléans. Ma tante était de retour de Barège ; les eaux l'avaient guérie de sa passion malheureuse pour le duc de Guines. Elle ne me disait pas cela, mais elle me mandait que *la solitude lui avait rendu la paix de l'âme*, ce qui signifiait pour moi que rien ne s'opposait plus à son union avec M. le duc d'Orléans.

En arrivant à Paris, je volai chez ma tante, qui me parla avec autant de confiance que son caractère lui permettait d'en avoir, car toujours quelque artifice et quelques déguisemens se mêlaient à ses confidences. M. le duc d'Orléans lui offrait de l'épouser secrètement ; ma tante lui

montra une délicatesse qu'elle me donna pour telle à moi-même, et dont je fus la dupe quelque temps, mais qui n'était au fond qu'une combinaison et un calcul d'ambition. Elle déclara avec emphase à M. le duc d'Orléans qu'elle ne l'épouserait qu'avec le consentement du prince son fils, le duc de Chartres. Ma tante annonça cette résolution avec des phrases qui charmèrent M. le duc d'Orléans, il m'en parla avec admiration. Ce prince passait pour le meilleur des pères, et qu'on mérite ou non cette réputation, dès qu'on en jouit, on y est toujours attaché. D'ailleurs M. le duc d'Orléans aimait son fils autant qu'un homme d'une faiblesse excessive peut aimer. Il lui confia sur-le-champ son secret, en lui vantant extrêmement la grandeur d'âme de madame de Montesson. Il n'était encore question que d'un mariage de conscience, et par conséquent très-secret. M. le duc de Chartres n'aimait pas madame de Montesson, il la trouvait peu naturelle, trop démonstrative, et trop affectueuse pour lui; il avait trop vu en elle le projet de le flatter, et le désir de le gagner et de le séduire. Elle avait avec lui, pour lui plaire, des accès de gaîté, des rires éclatans, et des manières enfantines et caressantes qu'il appelait *des mièvreries ridicules*. Ce prince

avait le défaut d'une si funeste conséquence, surtout dans un prince, de prendre dans une véritable aversion, non ce qui méritait l'indignation et le mépris, mais ce qui manquait de grâce, de goût, et ce qui lui paraissait ridicule. Il possédait à cet égard un tact très-fin et très-sûr. Il répondit avec respect, mais froidement, à M. le duc d'Orléans, qu'un fils n'avait point de consentement à donner à un père : il ne sortit pas de là. Ma tante se décida à lui parler; elle lui fit une scène de tendresse qui embarrassa beaucoup M. le duc de Chartres; et comme elle persistait toujours à lui demander son consentement, M. le duc de Chartres lui répondit qu'il le donnerait de bon cœur, s'il était sûr que la résolution de son père fût véritablement inébranlable, ce que le temps seul pouvait lui prouver. Sur-le-champ ma tante s'écria qu'elle désirait elle-même et cette certitude, et une longue épreuve; elle proposa deux ans. M. le duc de Chartres ne s'attendait pas que l'on consentît à accorder un si long délai; il accepta de très-bonne grâce, en ajoutant qu'il fallait avant tout que cela fût approuvé par son père. Il quitta madame de Montesson en lui disant qu'il allait passer quelques jours à la campagne, qu'il la priait de lui écrire la décision de

M. le duc d'Orléans. Ma tante sentit bien qu'il voulait avoir un engagement par écrit. Elle lui écrivit, de l'aveu de M. le duc d'Orléans, et dans cette lettre que j'ai lue, elle donnait sa parole de la manière la plus formelle de n'épouser qu'au bout de deux ans M. le duc d'Orléans. Cette lettre a toujours été conservée par M. le duc de Chartres, qui, huit mois après, écrivit une note de sa main (très-fâcheuse pour ma tante) sur la marge de la première page de cette lettre.

Madame de Montesson affecta d'être parfaitement contente de M. le duc de Chartres, elle confia à plusieurs personnes qu'il consentait à son mariage avec M. le duc d'Orléans, mais elle ne parla point de la condition imposée. Quand tout ceci fut bien arrangé, elle ne perdit pas de temps pour faire une nouvelle déclaration à M. le duc d'Orléans; elle lui annonça qu'elle ne l'épouserait qu'avec le consentement *par écrit du roi;* avec la promesse que le mariage ne serait point déclaré, et qu'elle n'irait point à la cour, promesse illusoire si elle avait eu des enfans. M. le duc d'Orléans fut non-seulement surpris, mais épouvanté de cette prétention; il la combattit vainement, il fallut céder. En ceci ma tante eut raison, un mariage clandestin est véritablement

honteux quand ce n'est pas l'amour qui le forme; je n'aime pas l'ambition qui l'a dirigée, mais je ne trouve de réellement blâmable dans toute cette aventure que les artifices sans nombre qu'elle a employés.

Monsieur le dauphin (depuis l'infortuné Louis XVI) venait de se marier[1]; on parlait du mariage de Monsieur, et M. de Puisieux demanda au roi pour moi la promesse d'une place de dame, auprès de la future Madame. Le roi le promit, le maréchal d'Étrée en remercia publiquement le roi, et j'en reçus les complimens. Madame de Montesson prit ce prétexte pour se faire présenter à la cour, où elle n'avait jamais été, quoique sa naissance lui en donnât le droit; mais M. de Montesson ne l'avait pas voulu. Ma tante dit que puisque j'étais destinée par la place qui m'était promise à passer la plus grande partie de ma vie à Versailles, elle voulait aller à la cour pour me voir plus souvent. Ceci fut fait dans les premiers jours de novembre au moment de mon arrivée à Paris, et avant tout ce que je viens de conter. J'allai à la présentation de ma tante, et je m'amusai beaucoup ce jour-là, parce que c'était justement celui de la présentation de madame du

[1] En 1770, le 16 mai.

Barri. Nous la rencontrâmes partout, elle était mise magnifiquement et de bon goût. Au jour sa figure était passée, et des taches de rousseur gâtaient son teint. Son maintien était d'une effronterie révoltante, ses traits n'étaient pas beaux, mais elle avait des cheveux blonds d'une couleur charmante, de jolies dents, et une physionomie agréable. Elle avait beaucoup d'éclat à la lumière. Le soir au jeu nous arrivâmes quelques minutes avant elle. Quand elle entra, toutes les femmes, qui étaient contre la porte, se jetèrent les unes contre les autres du côté opposé, pour ne pas se trouver assises près d'elle; de sorte qu'il y eut, entre elle et la dernière femme du cercle, l'intervalle de quatre ou cinq plians vides. Elle vit avec le plus grand sang-froid ce mouvement si marqué et si singulier, rien n'altéra son imperturbable effronterie. Lorsqu'à la fin du jeu le roi parut, elle le regarda en souriant; le roi sur-le-champ la chercha des yeux : il paraissait avoir de l'humeur, et ne resta qu'un moment. L'indignation à Versailles était portée au comble; en effet, on n'avait jamais rien vu d'aussi scandaleux, pas même madame de Pompadour; il était sans doute bien étrange de voir à la cour *madame la marquise de Pompadour*, tandis que son mari,

M. Le Normant d'Étioles, était fermier-général; mais il était encore plus odieux de voir présenter avec pompe à toute la famille royale une fille publique. Ces indécences inouies et tant d'autres ont cruellement dégradé en France la royauté, et contribué par conséquent à la révolution [1].

[1] M. Picard, dans un roman dont tout le plan consiste à peindre un homme de la cour toujours vil dans toutes les circonstances de la vie, et un roturier toujours sublime, présente un *grand seigneur* voulant donner sa sœur pour maîtresse au roi. M. Auger, faisant l'extrait de ce roman, dit que ce grand seigneur pouvait faire mieux, donner sa femme, et *qu'il n'est pas assez aguerri pour un homme de cour.* (*Journal de l'Empire*, 8 décembre 1813.)

Quel mari a-t-on vu à la cour capable d'une telle infamie? Ce ne fut pas M. de Châteaubriand sous le règne de François Ier, ni sous celui de Henri IV le prince de Condé, ni sous celui de Louis XIV M. de Montespan, et sous Louis XV M. de Périgord, dont la femme, belle comme un ange, s'enfuit d'accord avec son mari, dans une terre à deux cents lieues de Paris, où elle resta cinq ans pour se soustraire à la passion de Louis XV. Enfin, on sait avec quelle énergie le marquis Flavacour empêcha sa femme de céder aux séductions de Louis XV, et néanmoins M. de Flavacour avait toujours paru le plus complaisant de tous les maris, et il avait toujours eu des mœurs fort licencieuses. De tout temps, les écrivains qui n'ont jamais été à la cour ont calomnié les courtisans; mais, depuis la révolution, ce genre d'injustice a été poussé jusqu'au dernier degré d'invraisemblance. M. Auger, dans ce même extrait, dit que

Mais revenons à ma tante et à M. le duc d'Orléans; ce dernier, croyant bonnement au délai *de deux ans*, ne voyait rien de pressé dans la démarche qu'il devait faire auprès du roi; il ne comptait pas agir de sitôt; mais ma tante lui dit qu'il fallait toujours avoir ce consentement dans son porte-feuille. Au moment de faire la démarche, M. le duc d'Orléans avoua des craintes qu'il n'avait point encore montrées, il assura que le roi recevrait mal cette demande, et qu'il ferait un refus positif. Madame de Montesson soutint le contraire, elle dit qu'en apprenant au roi que M. le duc de Chartres *approuvait, de la meilleure grâce*, le mariage secret, si M. le duc d'Orléans sollicitait avec l'énergie nécessaire, il était impossible que le roi refusât. Ainsi, elle rendit M. le duc d'Orléans responsable de l'événement, et c'est ce qu'on doit faire quand on charge d'une commission importante les gens faibles, d'un caractère paresseux et froid. M. le duc

les dames de la cour se déchaînèrent contre madame du Barri, parce que c'était *un affront fait à la qualité*. Elles ne se déchaînèrent point contre madame de Pompadour, qui, par elle et par son mari, était une roturière; elles se révoltèrent contre madame du Barri, quoiqu'elle eût épousé un gentilhomme, parce qu'elle avait été une courtisane.

(*Note de l'auteur.*)

d'Orléans, craignant mortellement l'humeur et les reproches de ma tante, devint véhément par faiblesse. Le roi, en effet, refusa d'abord et fort sèchement; M. le duc d'Orléans insista avec tant de chaleur, qu'enfin, après un long tête à tête, il obtint le consentement *par écrit*, sous la condition que ma tante ne changerait pas de nom, ne s'attribuerait aucune espèce de prérogative de princesse du sang, ne déclarerait point son mariage, et ne paraîtrait jamais à la cour.

M. le duc d'Orléans revint triomphant à Paris; nous l'attendions avec une extrême impatience. Enfin, il arriva; sa physionomie annonçait un si éclatant succès, que ma tante s'attendit, je crois, à mieux encore. Elle avait elle-même proposé les conditions; cependant, quand M. le duc d'Orléans en fit l'énumération, je vis qu'elle en était choquée. En ambition la tête va plus vite encore qu'en amour. Bernard, d'après le Tasse, a dit que l'amour

Désire tout, prétend peu, n'ose rien [1].

Mais on peut dire en prose que l'ambition *désire tout, aspire à tout, ose tout.*

Ma tante fut rêveuse et préoccupée toute cette

[1] *Bruma assai, poco spera, nulla chiede.*

journée. Elle me dit le soir que si M. le duc d'Orléans avait su profiter des dispositions du roi, il aurait obtenu la déclaration de son mariage, sous la seule condition de ne point aller à la cour, afin de ne pas lui donner la préséance qu'elle aurait de droit sur toutes les princesses du sang. Elle ajouta, avec humeur, en parlant de M. le duc d'Orléans : *Il faut lui tout dicter.*

M. le duc d'Orléans prit l'humeur de madame de Montesson pour de la sensibilité, et rien ne troubla sa satisfaction; de ce moment il ne m'appela plus, lorsque nous étions tous les trois, que sa *nièce*, et il me fit l'honneur de me donner ce titre dans trois ou quatre billets qu'il m'écrivit alors. Mais de ce jour, finit mon rôle de confidente. Madame de Montesson formait un projet qu'elle ne voulait pas me confier, et je n'ai su tout ce que je vais dire, que par les autres confidens, le vicomte de La Tour du Pin et Monsigny, à qui M. le duc d'Orléans disait tout dans ce temps.

Madame de Montesson n'avait jamais promis sincèrement le délai de deux ans; M. le duc de Chartres avait sa parole par écrit, mais cette idée ne l'arrêta point. Elle avait bien recommandé à M. le duc d'Orléans de ne point parler au roi

de cette circonstance, car ce seul fait aurait prouvé que M. le duc de Chartres n'avait donné son consentement qu'à regret. Après de rapides réflexions, ma tante dit à M. le duc d'Orléans que l'écrit du roi n'était rien, si l'on différait à en profiter, que Louis XIV s'était retracté pour mademoiselle de Montpensier, que l'on avait plus à craindre encore pour un si long délai. M. le duc d'Orléans montra de justes craintes du mécontentement de son fils; ma tante répondit que l'on prendrait toutes les précautions nécessaires pour lui cacher ce secret, et enfin il fut décidé que le mariage secret se ferait sur-le-champ. On montra à l'archevêque le consentement du roi, et ce fut lui, qui, à minuit, leur donna secrètement, dans sa chapelle, la bénédiction nuptiale. Les témoins furent le vicomte de La Tour du Pin et M. de Damas, chambellans de M. le duc d'Orléans. Le secret leur fut demandé, ils le gardèrent trois semaines, et n'en convinrent ensuite que parce que la vanité de madame de Montesson le confia à plusieurs personnes, et en outre le trahit de mille manières.

A l'imitation de madame de Maintenon qui, regardant avec raison toute espèce de titre au

dessous d'elle, n'en voulut plus après avoir épousé Louis XIV, ma tante rejeta le titre de *marquise* qu'elle avait toujours porté; elle ordonna dans sa maison, et elle pria ses amis de ne plus l'appeler que madame de Montesson tout court. M. le duc d'Orléans, persuadé par elle qu'il y avait de la dignité à ne point cacher ce qui était, la fit traiter en princesse par tous ses chambellans. M. le duc de Chartres apprit bientôt la vérité; il était incapable de manquer à sa parole, et sa colère fut extrême; il eut une explication avec M. le duc d'Orléans, il montra beaucoup d'indignation et de ressentiment, M. le duc d'Orléans se fâcha: ils furent quinze jours sans se voir. Madame de Montesson, croyant toujours que rien ne pouvait résister à ses séductions, obtint une entrevue tête à tête de M. le duc de Chartres. Elle lui fit d'abondance une scène de sensibilité qui n'eut aucun succès; ensuite elle essaya de lui prouver que *leur intérêt commun* était d'être unis ensemble; M. le duc de Chartres répondit constamment avec une froideur glaciale, qu'il lui paraîtrait toujours inexcusable d'avoir donné volontairement une parole d'honneur qui n'était pas demandée, et d'y avoir manqué si complétement; il ajouta qu'un tel procédé détruisait sans retour toute es-

pèce de confiance, et il la quitta en lui disant qu'il conserverait toujours le billet d'engagement qu'elle lui avait écrit, que seulement il allait y ajouter *une note historique*, ce qu'il fit en effet; quoique cette note ne contînt pas, comme on l'a dit, des injures et une réflexion outrageante, elle était très-piquante par le fait. De ce moment madame de Montesson prit contre M. le duc de Chartres un ressentiment qu'elle a toujours conservé, et qui a eu sur la destinée de ce malheureux prince une bien funeste influence.

J'anticipe ici sur les époques, car M. le duc d'Orléans n'épousa ma tante qu'un mois après mon entrée au Palais-Royal; et, puisque je romps l'ordre chronologique, je vais achever de rendre compte ici des suites de ce mariage. M. le duc d'Orléans fut, comme je l'ai dit, très-fâché du mécontentement de son fils; il confia son chagrin au bon Monsigny qu'il aimait et estimait avec raison, et qui, sous prétexte de prendre ses ordres pour des détails relatifs à sa place, avait les matins avec lui de longs entretiens dans lesquels M. le duc d'Orléans lui parlait avec une confiance qu'il n'avait avec aucune des personnes considérables qui lui étaient attachées. Monsigny allait aussi très-souvent chez ma tante qui le deman-

dait pour lui faire répéter quelques morceaux de musique ; de là il passait chez M. le duc d'Orléans qui le retenait toujours pour causer. M. le duc d'Orléans, au moment de partir pour Villers-Cotterets où nous devions aller huit jours après, chargea Monsigny de me dire que, si je pouvais engager M. le duc de Chartres à *se rapprocher* de ma tante, et à la traiter parfaitement bien, elle assurerait à mes enfans la terre de Sainte-Assise et sa belle maison de Paris ; tout cela pouvait valoir soixante-dix ou quatre-vingt mille livres de rentes. Le lendemain matin Monsigny vint chez moi, il me remit un billet de M. le duc d'Orléans, qui seulement m'exhortait *à croire entièrement tout ce qui me serait dit de sa part, et à faire avec zèle tout ce qu'il attendait de mon attachement pour lui, et que je devais à sa sincère et vive amitié*. Il finissait en me demandant ma réponse par écrit, que lui porterait Monsigny partant pour Villers-Cotterets trois jours après lui. Alors Monsigny me conta tout. Ce récit, c'est-à-dire la proposition de ce marché me blessa, me choqua, me parut une platitude de la part de M. le duc d'Orléans, un outrage pour moi, et le temps n'a point changé mon opinion à cet égard ; mais j'étais en colère,

et ma réponse ne s'en ressentit que trop. Tous mes premiers mouvemens et mes sentimens ont toujours été généreux et bons, mais la vivacité de mes impressions et de mon imagination m'a toujours fait mêler à tout ce que j'ai fait de mieux, quelque chose d'exalté, d'outré, et quelquefois d'extravagant, qui en a diminué le prix et qui m'a été et a dû m'être excessivement nuisible. Quand la seule grandeur d'âme décide à faire une belle action, on se conduit avec calme et simplicité; quand la vanité se mêle à ce noble sentiment, on veut donner un éclat surnaturel à son action, et on la gâte. Je répondis à M. le duc d'Orléans, non-seulement d'une manière peu convenable, mais avec impertinence; ma lettre commençait assez bien, je disais que je ne me reconnaissais aucun droit qui pût me donner sur l'esprit de M. le duc de Chartres l'ascendant qu'il me supposait; que d'ailleurs M. le duc de Chartres, pour lui donner des preuves de respect et d'attachement, n'avait besoin d'aucune influence étrangère. Mais, après avoir rejeté avec beaucoup de dédain l'offre en effet très-grossière de l'assurance de la succession de ma tante, j'ajoutais cette phrase : *Je ne regarderais comme légitime, et je n'accep-*

terais de la succession de ma tante que son héritage de famille. Je n'aurais rien pu dire de plus choquant si ma tante n'eût été que la maîtresse de M. le duc d'Orléans ; et elle était sa femme avec le consentement du roi, et elle avait été mariée par l'archevêque de Paris ! Mais quoique véritablement duchesse d'Orléans, elle n'en pouvait porter le nom, et je sentais qu'à sa place, n'ayant point de rang à soutenir, j'aurais mis ma gloire à me contenter de mes quarante mille livres de rentes, j'aurais refusé tous les dons immenses de M. le duc d'Orléans, deux cent mille livres de rentes, et en outre une maison somptueuse bâtie pour elle à la Chaussée-d'Antin ; des diamans, une argenterie magnifique, etc. Madame de Maintenon n'avait rien accepté de Louis XIV : ma tante avait d'autres sentimens, elle était à l'excès avare et fastueuse, et j'étais si indignée de son luxe et de son avidité, que cette indignation contribua beaucoup à me faire écrire une lettre d'un ton aussi arrogant. Je me promis de bonne foi de ne pas me faire un mérite auprès de M. le duc de Chartres de cette lettre qui me parut sublime, et je tins fidèlement cette résolution : j'y eus peu de mérite, il aimait si peu que l'on cherchât à se faire

valoir et que l'on ne fît pas les choses de conscience et de sentiment, que j'aurais perdu de son estime si je me fusse vantée à lui de cette action, qu'il était d'ailleurs de mon devoir de lui cacher pour ne pas l'aigrir davantage contre son père. Ainsi il n'en a jamais eu le moindre soupçon. Mais, désirant avoir un témoin respectable de ce procédé, je montrai cette lettre à madame la duchesse de Chartres, en lui faisant donner solennellement sa parole qu'elle n'en parlerait de sa vie à M. le duc de Chartres; je connaissais la sûreté parfaite de sa parole. Cette princesse, plus jeune que moi de six ans, doit me survivre; elle se souviendra certainement de ce fait qui la frappa beaucoup [1].

Ma lettre outra de colère M. le duc d'Orléans, ainsi que ma tante, à laquelle il la montra, et tous les deux ne me l'ont jamais pardonnée. Cependant, sans en rien attendre, je mis tous mes soins, réunis à ceux de madame la duchesse de Chartres, pour adoucir M. le duc de Chartres. Il avait déclaré qu'il ne mettrait jamais les pieds chez madame de Montesson; néanmoins il y retourna, il y soupa deux ou trois fois dans

[1] Cette princesse était née en 1753.

(*Note de l'éditeur.*)

l'hiver, ce qui a continué tous les ans. Cette conduite (que, je l'ose dire, il n'aurait jamais eue sans moi) aurait dû suffire : elle était indulgente et convenable ; mais elle ne satisfit nullement ma tante, qui voulait être admirée, adorée. Il est vrai que M. le duc de Chartres recevait mal les espèces de minauderies et de petites caresses qu'elle lui faisait de temps en temps. Elle aigrit de plus en plus son père contre lui. En même temps, elle se plaignait sans cesse de lui en confidence à ses amis, sans rien citer, mais avec des soupirs et des réticences qui donnaient à penser tout ce qu'on voulait : c'était sa manière. C'est ainsi qu'elle s'est toujours plaint de moi avec le ton le plus sentimental, et sans pouvoir citer un seul mauvais procédé. Ce qu'il y a de vrai, c'est que M. le duc de Chartres n'a jamais eu avec elle l'apparence d'un tort, et même lorsque ses amis, entre autres M. de Fitz-James [1], l'avertissaient qu'elle ne perdait pas une occasion de décrier son caractère et sa conduite. Les plus funestes préventions

[1] Le duc de Fitz-James était petit-fils du célèbre maréchal de Berwick, fils naturel du duc d'York, frère de Charles II, et connu depuis sous le nom de Jacques II, roi d'Angleterre.

(*Note de l'éditeur.*)

prises contre ce malheureux prince ont été données par elle. Cet acharnement a été tel, que beaucoup de personnes ont pensé qu'il ne pouvait venir que d'un sentiment trop vif qui avait été dédaigné : ce que je crois absolument faux. M. le duc de Chartres n'était point un *Hippolite*, ma tante ne ressemblait point à *Phèdre ;* elle n'avait de la véhémence qu'en amour-propre. M. le duc de Chartres n'opposa jamais à sa haine que le calme, la patience et l'indifférence. Voici deux faits dont j'ai été témoin, ainsi que tout le Palais-Royal : Un jour, à dîner au Palais-Royal, nous nous aperçûmes que tous les couverts d'argent étaient différens, et chacun de nous reconnut sur ces couverts ses propres armes. M. le duc de Chartres demanda à Joli [1], le contrôleur, ce que cela signifiait. Joli alla lui répondre, mais tout bas à l'oreille. Après le dîner, M. le duc de Chartres nous dit qu'on était venu subitement, avec un ordre de M. le duc d'Orléans, enlever toute l'argenterie pour la porter à Sainte-Assise, parce qu'on *refondait* celle de madame de Montesson, dont les formes n'étaient plus à

[1] Ce *Joli*, honnête et excellent homme, était père de l'acteur si naturel et si agréable, qui aujourd'hui est si aimé du public. (*Note de l'auteur.*)

la mode. Il est vrai que l'argenterie du Palais-Royal appartenait à M. le duc d'Orléans; mais cette manière d'en disposer sans en prévenir était bizarre. L'hiver d'ensuite, on vint, un beau matin, reprendre aussi, à M. le duc et à madame la duchesse de Chartres, tous les diamans qu'on appelait les pierreries de la maison; et c'était pour en garnir une robe de velours dont madame de Montesson s'est parée plusieurs fois durant cet hiver. Il y a bien peu de délicatesse dans tous ces procédés, et M. le duc de Chartres les a supportés avec une douceur et un calme admirables.

Pendant que j'étais encore dans le cul-de-sac Saint-Dominique, j'éprouvai personnellement plusieurs peines. La plus sensible fut la mort de ma bonne et chère grand'mère, madame la marquise de Droménil; car cette respectable femme, par ma reconnaissance et mon affection, était bien ma véritable grand'mère. Elle avait quatre-vingt-six ans; mais je la pleurai comme si j'avais pu avoir l'espérance de la conserver long-temps! Dans son testament, elle ne faisait de dispositions particulières pour aucun de ses petits-enfans; mais elle me laissait la terre de Bouleuse, près de Reims, avec un joli château,

et valant sept mille livres de rente. Elle ajoutait cette clause : « En faisant ce don à la comtesse de Genlis, je veux, par l'affection que j'ai pour elle, être enterrée dans l'église paroissiale de cette terre. » Ce testament, si touchant et si honorable pour moi, me fut inutile; M. le marquis de Noailles, mari de la petite-fille de madame de Droménil, le fit casser. Il était passé pardevant notaire; il y avait une faute de formalité, et M. de Noailles, qui, depuis, a remboursé mon douaire *à la nation*, c'est-à-dire cent vingt mille francs, pour deux mille francs, parce que ce fut en assignats déchus, M. de Noailles fit un procès sur ce testament, et le gagna. M. de Genlis n'eut dans la succession que sa part d'enfant, comme madame de Noailles et madame de Belzunce, sa sœur, et nous perdîmes la terre de Bouleuse, qui, en outre, m'était donnée; mais j'en ai conservé la même reconnaissance, et madame de Droménil vivra toujours dans mon souvenir comme une mère et comme une bienfaitrice.

A cette époque il m'arriva une aventure, qui prouve combien peut être utile le livre de M. Tissot (*Avis au peuple sur sa santé*). Nous logions un abbé italien qui me faisait lire le Tasse, et

qui, d'ailleurs, était grand musicien, et jouait supérieurement du piano. Un soir en rentrant on nous dit qu'il était à la mort d'un *choléra-morbus*, qu'il avait envoyé chercher un médecin, nommé M. Soulier, qui lui avait fait prendre de la thériaque dans du vin. Comme j'avais tant exercé la médecine à Genlis, et même à Sillery, je savais alors par cœur M. Tissot, et je dis tout de suite que j'étais sûre que M. Tissot condamnait ce remède. Nous prîmes le livre et nous vîmes, avec horreur, que M. Tissot dit que quelques médecins ignorans donnent ce remède, et que c'est comme *si l'on tirait un coup de pistolet dans la tête du malade*. Il est bien inconcevable qu'un médecin soit d'une telle ignorance, et qu'il n'ait jamais lu M. Tissot. Mais c'est un fait : le pauvre abbé demanda tous les sacremens et reçut l'extrême-onction à dix heures du soir. J'y assistai avec M. de Genlis. Il mourut une demi-heure après. Sa figure m'avait tellement frappée, que je déclarai à M. de Genlis que je ne pouvais me résoudre à passer la nuit dans la maison, et il consentit à me laisser aller coucher chez madame de Balincour. Je fis mettre des chevaux à la voiture, et je partis sur-le-champ. On fut bien surpris et charmé de me voir. M. de Ba-

lincour me donna sa chambre, et je me couchai à minuit et demi. Au bout d'un demi-quart d'heure j'étais endormie, mais je fus réveillée par la voix joyeuse de M. de Balincour qui, dans l'obscurité, car je n'ai jamais eu de lumière la nuit, chantait dans ma chambre un couplet très-gai et très-plaisant sur l'*air de la Baronne;* j'entendais en même temps le chuchotage de cinq ou six personnes qui étaient entrées doucement avec lui.

Comme on n'oublie jamais ce qui a vivement amusé, je me ressouviens parfaitement de ce couplet que voici :

Dans mon alcove
Je m'arracherai les cheveux, (bis)
Je sens que je deviendrai chauve
Si je n'obtiens ce que je veux
Dans mon alcove.

Après un moment de recueillement, je répondis sur le même air, par cet impromptu; il faut savoir, pour le comprendre, que M. de Balincour n'avait presque pas de cheveux.

Dans votre alcove,
Modérez l'ardeur de vos feux. (bis)
Car enfin pour devenir chauve
Il faudrait avoir des cheveux
Dans votre alcove.

Ma réponse excita un rire général; elle eut le plus brillant succès : on apporta des lumières. Madame de Balincour et madame de Ranché, sœur de son mari, une charmante et jolie personne, se jetèrent sur mon lit; M. de Balincour et le reste de la compagnie s'établirent en cercle autour du lit; on causa, on dit mille folies jusqu'à trois heures du matin; alors M. de Balincour disparut, et revint un moment après en garçon pâtissier, tenant une immense corbeille pleine de pâtisseries, de confitures sèches et de fruits. On fit un réveillon qui dura jusqu'à cinq heures, parce que M. de Balincour passa plus de trois quarts d'heure à nous proposer toutes sortes de divertissemens; des violons, la lanterne magique, les marionnettes, etc.; enfin, on me laissa dormir; je ne me réveillai qu'à midi et par de nouvelles gaîtés de M. de Balincour. M. de Genlis vint me chercher; on le retint avec moi, et d'autorité on nous garda cinq jours pleins. M. de Genlis, secondant parfaitement M. de Balincour fit vingt couplets de chansons, il se déguisa de mille manières; on dansa, on alla aux spectacles à la foire, à la halle, on joua à des petits jeux on fit de la musique, on se divertit sans relâche je n'ai jamais passé cinq jours de suite aussi tur-

bulens. Le maréchal de Balincour et le maréchal de Biron furent les témoins de toutes nos folies, et s'en amusèrent beaucoup. Le maréchal de Biron avait dix-sept ou dix-huit ans de moins que le maréchal de Balincour; il avait soixante-neuf ou soixante-dix ans, et on ne lui en aurait pas donné plus de cinquante-cinq. Il avait une taille majestueuse, une très-belle figure, et l'air le plus noble et le plus imposant que j'aie vu. On dit de Brutus qu'il fut le dernier des Romains, on peut dire du maréchal de Biron qu'il fut en France *le dernier fanatique de la royauté :* il n'avait de sa vie réfléchi sur les diverses sortes de gouvernemens et sur la politique. Mais il est certain qu'il était né pour représenter dans une cour, pour être décoré d'un grand cordon bleu, pour parler avec grâce, noblesse à un roi, pour connaître et pour sentir les nuances les plus délicates du respect dû au souverain et aux princes du sang, toutes celles des égards dus à un gentilhomme, et de la dignité que doit avoir un grand seigneur. Le système établi de l'égalité eût anéanti toute sa science, tout son bon goût, toute sa bonne grâce. Il adorait le roi, parce qu'il était roi; il aurait pu dire ce que Montaigne disait de son ami la Boetie, *je l'aime parce que je l'aime, parce que*

c'est lui, et que c'est moi. Le maréchal, dans d'autres termes, faisait exactement la même définition de son attachement passionné pour le roi. C'était une chose plaisante, même alors, de l'entendre parler des républiques; il regardait les républicains comme des espèces de barbares. Il avait d'ailleurs beaucoup de bon sens, une droiture et une loyauté de caractère qui se peignaient sur sa belle physionomie, il avait montré à la guerre la plus brillante valeur, il était adoré des gardes françaises, dont il était colonel.

Un jour que l'on faisait devant lui l'énumération des maréchaux de France de son nom : « Vous en nommez un de trop, dit-il; on ne doit pas compter celui qui fut infidèle à son roi. » Enfin il aimait les jeunes personnes, il avait avec elles une galanterie chevaleresque qui donnait une idée de celle de la cour de Louis XIV, dont il avait alors vu, dans sa première jeunesse, les derniers momens. Il respectait le maréchal de Balincour, qui pouvait en conserver un plus long souvenir; il enviait sa vieillesse; et, en parlant de lui, il disait avec admiration : *Il avait trente ans à la mort du feu roi!* C'était dans sa bouche un éloge. Je trouvais un plaisir infini à entendre causer ensemble ces deux respectables personnages; et,

quand le marquis de Canillac, âgé de quatre-vingt-onze ans, se trouvait avec eux, je me croyais véritablement transportée au siècle de Louis XIV, avec lequel M. le maréchal de Richelieu m'avait déjà fait faire connaissance, à Braine. Ce fut ainsi que je pris, dès ma jeunesse, ce goût passionné pour la cour de Louis XIV, qui s'est encore accru depuis par mes lectures. Si j'ai su la peindre, cette brillante cour, c'est que je la connaissais parfaitement. J'aimais le maréchal de Biron, non-seulement parce qu'il m'envoyait sans cesse des figues, des abricots-pêches (les premiers qu'on ait eus à Paris), et des fleurs de son magnifique jardin, mais parce que je m'instruisais en l'écoutant.

Je relus dans ce temps les *Lettres de madame de Sévigné*, celles *de madame de Maintenon*, les *Souvenirs de madame de Caylus*, les *Mémoires du cardinal de Retz*. C'est une lecture dont on ne se lasse point. Comme on aimait, comme on pensait, comme on écrivait, comme on contait dans ce temps! que d'esprit, que de raison, que de natnrel, que de grâce, quelle élévation de sentimens, et quelle sensibilité sans étalage et sans ostentation! Que nous étions Français alors!...

En quittant des amis si aimables qui m'étaient bien chers, après m'être bien amusée, je retournai pourtant avec joie dans le cul-de-sac Saint-Dominique : j'avais besoin de lire, d'écrire, de penser, de garder le silence, et de me reposer. Cette maison que j'avais laissée si brillante et si gaie, fut peu de jours après remplie de tristesse; le bon maréchal de Balincour tomba malade. Je retournai sur-le-champ m'enfermer avec mes amis, pour m'affliger avec eux. Ils perdirent cet oncle révéré, ce bienfaiteur si chéri, et si digne de l'être. J'ai conté dans mes *Souvenirs* les détails de cette mort, aussi touchante qu'elle fut sainte. Nous eûmes dans cette année bien des pertes de famille à déplorer. Le maréchal d'Étrée se mourait d'un mal lent dont il souffrait depuis longtemps, et qui était incurable. Couché sur une chaise longue, il recevait tous les jours ses parens et ses amis; on faisait la conversation, on jouait comme s'il eût été en pleine santé. Il ne connaissait que vaguement le danger de son état, l'ancienneté de ses souffrances lui persuadait qu'elles n'avaient rien de mortel. Après la mort du maréchal de Balincour, j'allai régulièrement passer toutes mes soirées chez le maréchal d'Étrée, qui avait mille bontés pour moi. Je voyais

avec une espèce d'étonnement douloureux s'éteindre un grand homme couvert de gloire, comblé d'honneurs et parvenu au faîte de la considération sociale; il me semblait que tous ces liens si brillans qui honoraient sa vie devaient aussi l'affermir, et cependant cette pompe, cette fortune, ces amis, tout allait lui échapper!.... Un soir, en arrivant chez lui, je trouvai toute la maison désolée; il était à la mort, il demanda lui-même ses derniers sacremens, les reçut avec d'autant plus d'édification, qu'il avait toujours eu des sentimens religieux; et il mourut dans la nuit, laissant une mémoire justement honorée par une vie sans tache, de grandes actions, un beau caractère, et des talens supérieurs comme guerrier et comme homme d'état.

A cette époque, monsieur et madame de Puisieux voulurent nous loger chez eux; ils nous donnèrent un joli entresol dans la superbe maison qu'ils occupaient rue de Grenelle. J'avais renoncé, mais par un motif honorable, à la place qui m'avait été promise chez Madame. Le roi décida que ces places ne seraient données qu'aux femmes qui iraient chez madame du Barri. On pense bien que cette décision ne fut pas formellement annoncée, mais elle eut lieu de fait. On

fit pressentir quelques personnes qui étaient sur la liste; on appelait cela être invité à faire partie *de la société du Roi.* Pour moi, on ne me fit rien dire, mais nous apprîmes de toutes parts qu'une grande partie des personnes désignées allaient chez madame du Barri. Il suffisait de le faire demander, on était aussitôt reçu. M. de Genlis n'était pas d'humeur à me prescrire une telle démarche, que d'ailleurs nulle autorité n'aurait pu obtenir de moi. Ses parens pensaient de même; mais les places ne furent accordées qu'à cette condition, ainsi je n'en eus point, malgré la parole si authentiquement donnée. Si j'avais eu cette place, ma destinée eût été bien différente! j'aurais certainement suivi la princesse à laquelle j'aurais été attachée. Le Roi, dans les loisirs de l'exil, m'aurait distinguée peut-être, je me serais trouvée dans une noble situation, à l'abri des calomnies et de toutes fausses démarches. Que de travaux, que de chagrins de moins! Toute cette destinée pure, honorable, et paisible, a été bouleversée, parce que Louis XV donn a unascendant suprême sur son esprit et sur sa cour, à une fille publique, surannée, et sans esprit!

J'ai oublié de parler d'un personnage très-remarquable, que j'ai vu sans cesse chez M. de

Puisieux, c'était l'abbé Raynal. Il n'a jamais existé dans la société un homme d'esprit si tranchant, si contrariant, et si peu aimable. Je l'ai entendu disputer avec le maréchal d'Étrée sur des opérations de guerre, et avec une décision et une impertinence dont rien ne peut donner l'idée. Le maréchal finit un soir par lui dire : « Vous avez raison, monsieur l'abbé, car je vois que vous entendez toutes ces choses-là beaucoup mieux que moi. » Une autre fois que je venais de jouer de la harpe, il voulut me questionner, et à tue-tête, sur le mécanisme des pédales ; madame de Puisieux se hâta de l'interrompre en lui disant : « Épargnez-vous une dissertation inutile, monsieur l'abbé, parce que madame de Genlis est bien sûre d'avance que vous êtes en état de lui donner des leçons de harpe. » Il n'avait pas encore fait son *Histoire philosophique des Indes* [1],

[1] L'*Histoire philosophique et politique du commerce et des établissemens des Européens dans les deux Indes*, ne parut qu'au commencement de l'année 1772. Elle fut imprimée à Nuten, en 6 vol. in-8., sans nom d'auteur ; mais elle fut sur-le-champ attribuée à l'abbé Raynal. Il en parut une édition nouvelle en 1774, qui se vendit aussi publiquement. Ce livre fut condamné par arrêt du parlement de Paris, et l'auteur décrété de prise de corps le 25 mai 1781. Il prit la fuite, et passa en Allemagne.

L'abbé Raynal, né à Saint-Génica, dans le Rouergue, en

et s'il eût publié alors ce lourd, cet emphatique et pernicieux ouvrage, j'aurais éprouvé bien du mépris et bien du dégoût, en me trouvant assise à côté du vieux libertin apostat, qui a fait avec tant de complaisance une peinture si licencieuse des bayadères, et de l'impie séditieux qui a écrit ces exécrables paroles : *Peuples, voulez-vous être heureux ? renversez tous les autels et tous les trônes !...* Il a été obéi ! il l'a vu, c'était un châtiment : aussi s'est-il repenti. Mais sa rétractation, si diffamatoire pour la philosophie, ne fut pas assez humble pour satisfaire la religion, qu'il avait si indignement outragée.

Je vis aussi chez M. de Puisieux le jeune roi de Suède [1], à son premier voyage hors de ses

1713, mourut à Passy en 1796, laissant pour toute fortune un assignat de 50 francs, valant 5 sous.

(*Note de l'éditeur.*)

[1] Le prince héréditaire de Suède, connu depuis sous le nom de Gustave III, apprit à Paris, au commencement de l'année 1771, la mort du roi Adolphe-Frédéric, son père. Gustave prit dans un souper la défense de Voltaire contre le maréchal de Broglie; le patriarche de Ferney le sut par M. d'Argental, ministre de Prusse; il répondit par les vers suivans :

On dit que je tombe en jeunesse;
Tâchez de me bien élever.
Ne pourriez-vous pas me trouver

états (car il en fit un second pour aller à Spa); ce prince était aimable, poli, obligeant, et parlait avec beaucoup de grâce.

Une personne devenue riche et à la mode dans sa vieillesse, et qui à trente-sept ans n'était ni l'un ni l'autre, madame de Coaslin, venait quelquefois chez madame de Puisieux. Elle avait une figure de Minerve, une manière emphatique et lente de parler, qui contrastaient singulièrement avec des discours très-vulgaires, et les contes grivois dont son entretien était toujours semé. Elle écrivait ridiculement, elle avait fort peu d'esprit, mais de la beauté, un air imposant; de la causticité et beaucoup de hardiesse l'ont rendue une personne remarquable, et lui ont donné une superficielle apparence d'originalité. M. le prince de Conti donnait à souper au Temple tous les lundis; on s'y portait en foule, il se trouvait toujours au moins cent cinquante personnes; pour arriver jusqu'au prince il fallait traverser un immense salon, et passer à travers

Quelqu'accès près de son altesse?
De vieux héros, de vieux savans
Prendront de ses leçons, peut-être;
Je veux m'instruire, il en est temps :
C'est à moi de chercher mon maître.

(*Note de l'éditeur.*)

une triple haie formée par les hommes qui se tenaient toujours debout avant le souper, les femmes seules étaient établies en cercle au fond du salon. Un soir que la foule était plus grande encore que de coutume, M. le prince de Conti vit arriver madame de Coaslin; il s'avança vers elle, et lui dit ironiquement, qu'avec sa *timidité naturelle* elle avait dû être bien embarrassée en se trouvant au milieu de tant de monde. « Oui, monseigneur, répondit madame de Coaslin, j'ai été si intimidée, j'ai tellement perdu la tête, que dans mon trouble.... j'ai fait la révérence à monsieur »; et elle montra un homme dont elle avait à se plaindre, et qui avait fait contre elle un couplet satirique [1].

Je vis beaucoup dans ce temps la belle comtesse de Brione, qui n'était déjà plus de la première jeunesse, mais dont la majestueuse beauté était encore frappante; mais quand on a parlé de sa figure son portrait est fini, on n'a plus rien à dire. Elle soupait très-souvent chez M. de Puisieux avec le fameux prince Louis, depuis car-

[1] J'ai entendu conter ce trait à madame de Coaslin elle-même, et M. le prince de Conti m'en a confirmé l'exacte vérité.

(*Note de l'auteur.*)

dinal de Rohan. Le prince Louis avait une figure très-agréable, des manières trop lestes pour son état, une conversation frivole, animée, spirituelle; il n'était rien de ce qu'il devait être, mais il était aimable autant qu'on peut l'être hors de sa place et de son caractère. Sa vivacité, son inconséquence, son maintien, ses discours ne trahissaient que trop les égaremens de sa jeunesse, et ne présageaient pour son âge mûr, que des fautes, des malheurs et des ridicules.

Peu de temps après la mort du maréchal d'Étrée, nous fîmes une nouvelle perte plus sensible encore. M. de Puisieux mourut le cinquième jour d'une fluxion de poitrine. M. de Puisieux fut l'un des plus honnêtes hommes de ce temps. La délicatesse la plus scrupuleuse n'était pour lui que la simple probité. Jamais personne n'a joui d'une plus parfaite réputation de droiture et d'intégrité. Il avait été chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, ambassadeur en Suisse, en Suède et à Naples, et ensuite ministre des affaires étrangères. Lorsqu'il se retira du ministère, le roi exigea qu'il restât au conseil. Il empêcha par son arbitrage une infinité de procès entre des hommes de la cour qui le consultaient sans cesse. Le maréchal d'Étrée disait de lui, qu'il était le juge

du point d'honneur des affaires contentieuses. Il possédait toute la confiance du plus vertueux de tous les princes, M. le duc de Penthièvre, et ce fut lui qui le détermina à marier sa fille unique, devenue la plus riche héritière du royaume (depuis la mort du prince de Lamballe), à M. le duc de Chartres. M. le duc d'Orléans reconnaissait lui avoir cette obligation. M. de Puisieux mourut avec la plus grande piété. Il avait été élevé aux jésuites; après sa mort on trouva sur sa poitrine les marques de son affiliation à cet ordre; secret qu'il n'avait jamais confié, et qu'aucun de ses gens ne savait. Voici en quoi consistait cette affiliation : on faisait serment sur l'évangile, 1° de contribuer de tout son pouvoir au maintien de la religion; 2° de protéger l'ordre et tous ses membres en particulier, dans toutes les occasions où cette protection serait utile ou réclamée, et ne blesserait ni la morale ni les lois; 3° de dire tous les jours une prière particulière qui était très-courte; 4° de porter toujours sur sa poitrine un scapulaire, marque de l'affiliation; et 5° de garder le secret de cette affiliation autorisée par le pape. D'un autre côté, on promettait à l'affilié tous les services et toutes les preuves d'affection qui pourraient lui être utiles dans

toutes les situations et dans tous les pays; enfin il participait à toutes les prières faites pour les membres de l'ordre, et à toutes les indulgences accordées par le pape.

La mort de M. de Puisieux, de ce digne et respectable chef de famille, nous plongea dans une profonde affliction; mais une douleur qui surpassa toutes les autres fut celle de sa vertueuse sœur, mademoiselle de Sillery; elle soigna, veilla son frère sans le quitter un instant, pendant les cinq jours de sa maladie. Lorsqu'elle eut reçu son dernier soupir, elle alla se mettre dans son lit, ne se releva plus, demanda ses sacremens le lendemain, et mourut six jours après[1].

[1] M. de Puisieux, au cinquième jour d'une fluxion de poitrine, était à l'agonie; à trois heures du matin il n'avait plus de connaissance. J'allai rejoindre madame de Puisieux; en passant dans le salon avec M. de Genlis, je voulus voir quelle heure il était; nous approchâmes d'une superbe pendule dont Louis XV avait fait présent à M. de Puisieux; on y voyait les trois Parques soutenant le cadran, et nous remarquâmes avec saisissement que le fil d'or qui tenait le fuseau était rompu, sans qu'on puisse savoir de quelle manière il s'était cassé..... M. de Puisieux expirait dans ce moment..... Sa mort fut honorée des regrets de tous les honnêtes gens. Cet homme vertueux, rempli de piété, de droiture et de désintéressement, avait ainsi au fond de l'âme, la religion, l'état et son souverain: il occupa de grandes places avec une parfaite intégrité; il s'en

Je restai long-temps enfermée avec madame de Puisieux, uniquement occupée du soin de la consoler, et de soigner sa santé, que ce cruel événement avait fort dérangée. Sa solitude de veuve fut absolue, elle ne vit dans les premiers mois que sa famille, et ne sortit que pour aller à l'église. Au bout de ce temps, elle ne voulut pas aller voir les illuminations, et le feu d'artifice si malheureusement célèbre qui fut tiré sur la place Louis XV, en réjouissance du mariage de monseigneur le dauphin; mais elle m'y envoya. M. de Genlis venait de partir pour son régiment; j'allai à ce feu avec madame la marquise de Brugnon, une jeune et jolie femme, dont le mari, qui servait dans la marine, avait été envoyé ambassadeur à Maroc, ce qui me donnait une grande considération pour lui; car cette ambassade me paraissait une chose beaucoup plus périlleuse que des campagnes sur mer.

M. de La Reynière faisait bâtir une belle maison sur la place Louis XV; il me donna, pour voir le feu, une des pièces du rez-de-chaussée. Comme on nous disait qu'il y aurait un monde

démit volontairement, et les quitta avec des mains pures et une réputation irréprochable.

(*Note de l'auteur.*)

énorme, j'y allai après le dîner, en sortant de table, avec madame de Brugnon, et messieurs de Nédonchel et de Bouzolle. Nous arrivâmes sans obstacles, mais nous attendîmes beaucoup plus long-temps que nous ne l'avions imaginé, ce qui m'impatienta tellement, que je dis que mon envie de voir le feu d'artifice était passée, et que je ne le regarderais pas. On crut que c'était une plaisanterie; on me défia en badinant, et j'acceptai sérieusement le défi. Dès la première fusée je fermai les yeux, et rien ne put me les faire rouvrir tant que dura le feu. Lorsqu'il fut fini, messieurs de Bouzolle et de Nédonchel nous laissèrent pour aller chercher nos gens et faire avancer notre voiture. Ils ne revinrent qu'à minuit : nous étions d'autant plus inquiètes, que nous entendions un vacarme épouvantable sur la place. Enfin ces messieurs revinrent; ils ne voulurent pas nous dire que l'on se culbutait, que l'on s'écrasait sur la place, et que tout y était dans une horrible confusion; mais ils nous déclarèrent qu'il y avait des embarras affreux, qu'il était impossible de trouver nos gens, et qu'il fallait se décider à attendre encore au moins deux heures. Ils nous apportaient une poularde qu'ils avaient prise, avec des gâteaux, chez un traiteur, et

comme nous allions souper, nous entendîmes des gémissemens au bas de nos fenêtres : c'étaient deux vieilles dames, madame la marquise d'Albert et madame la comtesse de Renti, ancienne dame d'honneur de feue madame la princesse de Condé. Ces deux dames, en allant chercher leur voiture, avaient été entraînées par la foule, et séparées de leurs gens. Nous les recueillîmes, et comme il n'y avait pas moyen de faire le tour de la maison pour les faire entrer par la porte, on les hissa par la fenêtre, qui heureusement n'était pas haute; mais leur âge, leurs grands paniers et leur effroi, rendirent cet enlèvement fort difficile. Toute la gaîté qu'il nous causa s'évanouit en voyant madame d'Albert, qui avait la poitrine toute couverte de sang, parce que, dans la foule, on lui avait arraché une de ses boucles d'oreilles.

Nous restâmes là jusqu'à deux heures après minuit : nos dames étrangères ne retrouvèrent ni leurs gens, ni leur voiture; je fus obligée de les mener chez elles, et je ne rentrai à l'hôtel de Puisieux qu'à trois heures un quart. J'y trouvai tout le monde sur pied, et dans les plus vives inquiétudes; on me croyait tuée, car on savait, ce que j'ignorais, qu'une infinité de personnes avait péri sur cette fatale place (environ six mille per-

sonnes, selon le calcul le plus modéré). Madame de Puisieux, tout en larmes, vint sur le haut de l'escalier me recevoir avec des transports inexprimables; elle m'apprit tous les désastres de cette funeste soirée; ce qui les avait causés étaient de petites rigoles fort peu profondes sur la place Louis XV, la foule, en se pressant, ne les vit point, ces rigoles firent tomber ceux qui les rencontrèrent, et les autres les écrasèrent ou les étouffèrent. Madame de Puisieux, pour la première fois depuis son veuvage, avait soupé dehors, chez madame d'Egmont. A deux pas de l'hôtel d'Egmont étoit un corps-de-garde, près de la place Louis XV; on y apporta une multitude de cadavres que l'on essaya vainement de rappeler à la vie; ce fut ainsi que madame de Puisieux apprit cette horrible catastrophe. Le lendemain fut un jour de désolation, surtout parmi le peuple et les artisans; il n'y eut presque personne, dans cette classe, qui n'eût un malheur à déplorer. Milot, maître-d'hôtel de madame de Puisieux, perdit un cousin germain; ma femme de chambre alla reconnaître à la Morgue le cadavre de sa sœur, jeune fille de vingt ans, en apprentissage chez un fourreur. Toutes les personnes de notre connaissance nous conté-

rent de semblables événemens ; pendant quatre ou cinq jours, il ne fut question dans tous les entretiens que de cette déplorable histoire, que tout le monde regarda comme le plus sinistre présage. En effet, il est bien frappant, qu'à l'occasion du mariage de l'infortuné Louis XVI, tant de sang ait coulé sur cette même place où ce prince et son épouse devaient être immolés avec tant d'autres innocentes victimes !.....

Depuis cette époque, nous passâmes encore huit mois chez madame de Puisieux ; je devais éprouver l'hiver suivant l'une des plus vives douleurs de ma vie ! Madame de Custines, qui était en Lorraine, dans une terre de sa belle-mère, revint dans les derniers jours de l'automne, mais sans son mari, que des affaires obligeaient à rester en Lorraine jusqu'au mois de janvier. J'allais tous les jours chez madame de Custines, je la trouvais changée et maigrie ; elle toussait ; j'étais inquiète de sa santé ; j'allais tous les matins déjeûner avec elle, j'y restais depuis dix jusqu'à deux heures, je ne la quittais que pour aller dîner avec madame de Puisieux. Son beau-frère, le vicomte de Custines, était presque toujours en tiers avec nous, ce qui m'embarrassait beaucoup ; mais, comme madame de Custines ne se doutait

pas de sa conduite avec moi, et que je n'ai jamais fait de ces espèces de confidences, je ne témoignais rien de ce que je pensais à cet égard; madame de Custines croyait seulement que son beau-frère me déplaisait; elle m'en avait montré plus d'une fois de la surprise, en me faisant l'éloge de son caractère et de ses qualités morales. Elle n'ignorait pas que l'on disait dans le monde, qu'il n'avait été subitement en Corse que pour me plaire; elle m'assurait que c'était une erreur, que le vicomte n'avait aucune prétention qui dût me blesser, qu'elle en était sûre. Je me gardais bien de lui conter la vérité, je répondais seulement, qu'il avait dans sa personne et dans ses discours, quelque chose d'ironique et de moqueur qui me repoussait. Elle me répétait que je le jugeais mal, et que j'étais injuste pour lui. Je lui laissais cette opinion, afin de ne pas altérer son estime et son amitié pour lui, car je voyais clairement que, relativement à moi, il avait avec elle la plus grande fausseté.

Un matin, en allant comme de coutume à dix heures chez madame de Custines, je la trouvai si changée et si abattue, que je l'engageai à se mettre au lit. Le vicomte envoya chercher son médecin, qui vint sur-le-champ, et qui lui trouva

beaucoup de fièvre; lorsqu'il sortit de sa chambre nous le suivîmes pour le questionner, et il me perça le cœur en nous déclarant qu'il craignait une fluxion de poitrine; je me décidai à rester toute la journée. Le soir le médecin nous annonça qu'elle avait en effet une fluxion de poitrine. Alors je m'établis chez elle avec une de ses parentes, déterminée comme moi à la veiller et à ne la pas quitter tant qu'elle serait en danger. Le vicomte resta en tiers avec nous, et sa conduite me toucha sensiblement, elle fut parfaite; il ne me dit pas un mot qui pût me rappeler les sentimens dont je lui avais défendu de me parler. Il montra le plus grand attachement pour sa belle-sœur et ne fut occupé que d'elle. Il envoya un courrier à son frère; mais, comme il était à cent lieues, nous savions bien qu'il ne pouvait arriver que lorsque nous serions sans inquiétudes ou sans espérances!....

Dès le premier jour madame de Custines fut dans le plus grand danger, le troisième M. Tronchin fut appelé et la condamna. Elle ne s'abusa point sur son état, elle demanda et reçut tous ses sacremens avec une piété angélique. Elle conserva toute sa tête jusqu'au dernier moment. Elle nous pressa plusieurs fois d'aller nous coucher;

et, voyant que nous étions décidés à la veiller, elle ordonna de nous faire, pour les nuits, des boissons rafraîchissantes, de la limonade et de l'orgeat; elle ordonna aussi qu'il y eût toujours dans le salon des oranges et des biscuits. Elle commandait toutes ces choses avec un calme et une continuité d'attentions que nous ne nous lassions point d'admirer. Il y avait un canapé dans le salon, elle voulut qu'il y en eût un de plus, afin que nous pussions tous les trois à la fois nous reposer commodément. Dès le second jour elle me pria de lui faire tout haut des lectures de piété; elle me demanda d'abord de lui lire les *Quatre fins de l'homme* de Nicole, en m'indiquant un passage sur la mort dont nous avions souvent parlé ensemble, et qui nous paraissait le morceau le plus frappant sur ce sujet; mais aussitôt elle se rétracta en disant : « Non, cela vous ferait de la peine, lisez-moi l'*Imitation*. » Enfin elle conserva jusqu'à la mort son admirable caractère. La nuit du quatrième jour de sa maladie fut affreuse; la toux et de vives douleurs furent continuelles, mais la patience et la douceur de la malade furent inébranlables; elle envoya chercher son confesseur à deux heures, et à trois elle reçut l'extrême-onction. Elle entrait

dans son cinquième jour; M. Tronchin, que nous avions fait réveiller, vint à trois heures et demie. Il lui prescrivit une potion calmante; lorsqu'il sortit je n'osai l'interroger, je ne voyais que trop qu'il fallait renoncer à toute espérance! A quatre heures du matin, j'allai un moment dans le salon respirer, c'est-à-dire, pleurer sans contrainte. J'y trouvai le vicomte de Custines baigné de larmes, je m'assis près de lui, et nous versâmes des torrens de pleurs pendant plus d'une heure, sans nous dire une seule parole; je l'aimais véritablement dans ces tristes momens. Tout devient sympathique entre deux personnes qui éprouvent une douleur commune: pendant toute sa durée, ceux qui pleurent et qui s'affligent profondément ensemble, unissent leurs âmes de la manière la plus touchante et la plus intime. Je rentrai à cinq heures dans la chambre de ma malheureuse amie; je la trouvai beaucoup plus calme, et à six heures elle me dit qu'elle ne souffrait plus du tout. Je la regardai : elle était pâle, mais il n'y avait rien de décomposé dans ses traits, et je fus même si frappée de sa beauté, que j'allai chercher le vicomte, qui était resté dans le salon; il nous fut impossible de ne pas reprendre de l'espérance. C'était un dimanche :

à huit heures madame de Custines me demanda de lire la messe tout haut, ensuite elle me pressa d'y aller, en m'assurant qu'elle se trouvait parfaitement bien. J'en fus moi-même persuadée; elle m'embrassa et se fit apporter le livre d'heures dont elle se servait de préférence, elle me le donna en me disant : *Conservez-le toujours.* Ces paroles me firent frissonner! Je la quittai; quand j'eus fait quelques pas, elle dit : *Priez Dieu pour moi....* Ce furent les dernières paroles que j'aie entendues d'elle !..... J'allai à la messe, je revins au bout de trois quarts d'heure, elle n'existait plus! elle venait d'expirer [1] !....

[1] Il était dans la destinée de madame de Custines, de ne devoir qu'à elle seule ses vertus et sa réputation : elle n'eut, pour la conduire dans le monde, ni guide ni mentor; sa belle-mère vivait en Lorraine, et, cependant sans surveillance et sans conseils, elle ne fit pas une faute, parce que, ferme dans ses principes et timide dans ses démarches, elle ne fit point une étourderie. Elle avait infiniment d'esprit et ne l'employait jamais qu'à perfectionner sa raison et son caractère; riche, jeune et belle comme un ange, elle mena toujours une vie sédentaire, n'allant à la cour que par devoir, aux spectacles que par complaisance, ne paraissant jamais au bal; et, quoiqu'elle eût beaucoup de vivacité, elle était si indulgente, elle avait tant de douceur et de simplicité, que son goût pour la retraite et son austérité ne ressemblaient qu'à la paresse. Lorsqu'on paraissait le croire, elle en était charmée : « J'aime

Je rentrai chez madame de Puisieux dans un état impossible à décrire..... Le vicomte vint passer avec moi la plus grande partie de la journée, et ce fut pour nous une consolation réciproque; nous étions l'un et l'autre si affligés, si abattus, que nous n'avions pas la force de parler. Il vint de même le lendemain et m'amena les charmans enfans de celle que nous pleurions! Leur vue me déchira le cœur, et le soir même le malheureux comte de Custines arriva. Son désespoir fut inexprimable; il accourut aussitôt chez moi, de ce moment nous nous jurâmes une éternelle amitié, et nous fûmes l'un et l'autre également fidèles à cet engagement. Je lui consacrai toutes mes journées pendant trois semaines, je ne m'en réservai que deux ou trois heures de la soirée, que je donnais à madame de Puisieux. Tous les matins il venait à dix heures déjeûner avec M. de Genlis et moi; ensuite, si le temps

mieux, disait-elle à ses amis, que l'on m'accuse d'indolence que de singularité. » Elle n'était ni une épouse, ni une mère, ni une amie indolente : on n'a jamais eu plus d'activité pour remplir ses devoirs domestiques et pour obliger et servir ses amis. Madame de Custines vécut six ans dans le monde avec la considération personnelle et l'existence d'une femme de quarante ans dont la conduite aurait toujours été parfaite.

(*Note de l'auteur.*)

le permettait, nous allions tous les trois nous promener à cheval ou en voiture ; après la promenade, le comte de Custines nous emmenait dîner chez lui ; nous y trouvions le vicomte, et nous restions là renfermés jusqu'à six ou sept heures du soir. M. de Custines me donna le portrait le plus ressemblant de madame de Custines, et celui de ses enfans ; il y joignit un présent qui me toucha beaucoup. Madame de Custines, pour m'épargner la peine de porter ma harpe chez elle, en avait acheté une très-belle, noire et or, et très-bonne ; le comte de Custines me l'envoya, avec une clef qu'il avait fait faire pour moi. Cette clef était d'or, émaillée en noir, avec ces mots écrits autour : *Ne l'oubliez jamais*. J'ai conservé précieusement cette clef pendant sept ans, ensuite elle m'a été volée à Villers-Cotterets, avec une épingle de diamans et quelques autres petits bijoux. Je me promis de ne jamais jouer sur la harpe de madame de Custines, que des adages, et des romances plaintives. La première chose que je jouai sur cet instrument fut une romance sur la mort de cette incomparable amie, et qui contenait son éloge : elle avait six couplets, elle était sur l'air de *Gabrielle de Vergi* ; je l'ai oubliée, et j'en suis fâchée, car elle était

touchante. Quand je la chantai pour la première fois, il me fut impossible d'achever le premier couplet ; le premier accord que je fis sur cette harpe, me causa une espèce de saisissement inexprimable, il me semblait que c'était mon amie elle-même qui me parlait, et me répondait du fond de la tombe!..... C'est une chose extraordinaire que l'infidélité de nos impressions, et comme l'habitude les affaiblit et les efface!.... Cette harpe sur laquelle je n'avais pu jeter les yeux sans fondre en larmes quand on me l'apporta, cette harpe dont les sons m'avaient causé tant de trouble et d'émotion, devint pour moi, par la suite, un instrument ordinaire!.... Les seules impressions sur lesquelles on ne se blase point, sont celles qui tiennent à des sentimens religieux, parce que celles-là seules doivent nous survivre.

Outre la romance dont je viens de parler, je fis, dans le cours de cette année, un éloge en prose de madame de Custines, que j'ai perdu avec beaucoup d'autres manuscrits. Madame de Custines mourut à vingt-quatre ans; elle avait six mois de plus que moi. Mariée à dix-sept ans, elle passa sept années dans le monde, pour y offrir le modèle de la plus rare perfection. Sa

vie fut courte, mais pure, irréprochable et parfaitement heureuse. Je n'ai jamais vu dans la jeunesse avec une beauté remarquable, une raison si ferme, des principes et une piété si austères, réunis à tant de gaîté, de douceur et d'indulgence; elle n'alla jamais aux spectacles et aux bals, mais elle trouvait tout simple que ses amies y allassent. « Je suis sûre, me disait-elle, puisque vous vous livrez à ces amusemens qu'ils ne sont pas dangereux pour vous, et peut-être le seraient-ils pour moi. » Presque toujours, quand j'allais au bal, je soupais chez elle, parce qu'elle voulait me voir habiller et présider à ma toilette. J'ai passé six ans dans la plus grande intimité avec elle, sans avoir jamais remarqué la plus légère altération dans son humeur; si elle eût vécu, ma destinée eût été bien différente; elle avait sur moi un souverain empire, je ne serais jamais entrée au Palais-Royal, elle me l'avait fait promettre, certainement je ne lui aurais pas manqué de parole. Le ciel m'enleva cette amie si chère, ce guide si utile; mais si sa vie eût été prolongée jusqu'à l'âge mûr, elle aurait vu périr sur un échafaud son mari et son fils... [1] !

[1] Le comte de Custines, poursuivi par les dénonciations de Marat et la haine des jacobins, fut rappelé de l'armée du

Madame de Montesson, par un motif particulier qui ne se rapportait qu'à elle, désirait extrêmement alors que j'entrasse au Palais-Royal, et elle n'avait nul besoin d'employer son crédit pour cela; M. le duc d'Orléans le désirait personnellement; je lui plaisais, et il pensait que je ne serais pas tout-à-fait inutile à l'agrément des longs voyages de Villers-Cotterets. D'ailleurs, j'avais beaucoup de droits pour prétendre à une place auprès de madame la duchesse de Chartres, puisque c'était M. de Puisieux, ami et conseil de M. le duc de Penthièvre, qui avait déterminé ce prince à conclure le mariage de la princesse sa fille; et la réputation de légèreté et de galanterie de M. le duc de Chartres avait donné à M. le duc de Penthièvre le plus grand éloignement pour cette alliance. M. de Puisieux, avec beaucoup de zèle et de persévérance, parvint à le décider. M. le duc d'Orléans reconnaissait hautement lui avoir cette obligation. Aussi, quand il fut bien constaté que je n'aurais pas la place

Nord, dont il était le général en chef; accusé de trahison, il fut condamné et mis à mort le 27 août 1793; son fils ne lui survécut que six mois, et périt de la même manière le 3 janvier 1794. Il était né en 1768, et le général Custines son père, en 1740.

(*Note de l'éditeur.*)

promise chez madame la comtesse de Provence, ma tante me dit qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir une au Palais-Royal si je la demandais. J'en parlai à madame de Custines, qui s'y opposa avec une extrême chaleur, elle m'en détailla les raisons, qui étaient non-seulement sages, mais sans réplique. Elle ajouta que je devais rester avec madame de Puisieux jusqu'à sa mort, et elle me fit promettre que je n'entrerais point au Palais-Royal. En effet, je dis à ma tante que la reconnaissance me fixait auprès de madame de Puisieux, et il ne fut plus question de cette place. Huit mois après madame de Custines mourut; je restai alors plus de trois mois sans aller dans le monde, ensuite j'y retournai avec ma tante, que j'avais très-peu vue depuis la mort de mon amie; elle me mena souvent au Palais-Royal et au Raincy, que venait d'acheter M. le duc d'Orléans. On me reparla d'une place auprès de la jeune princesse que je trouvais charmante de figure et de caractère, car on n'a jamais vu de jeune princesse plus naturellement obligeante et d'une bonté plus parfaite. Cependant, je ne m'engageai point; mais, de retour à Paris, je confiai à madame de Puisieux, à qui je n'en avais jamais parlé, tout ce qu'on m'avait dit à ce su-

jet, je ne lui cachai qu'une chose, la promesse que j'avais faite à madame de Custines, et tout ce qu'elle m'avait dit contre!... Mais je lui détaillai tous les avantages de cette place quand on avait des enfans : des régimens dont les princes disposaient, et qui étaient toujours donnés aux enfans ou aux gendres des dames, leurs propres places qu'elles pouvaient céder à leurs filles ou à leurs brus, la protection des princes, etc. Madame de Puisieux m'écouta attentivement; elle fut combattue par deux idées : l'une, de notre séparation, et l'autre des succès brillans qu'elle se figurait que je devais avoir dans une cour célèbre pas sa magnificence, son bon goût et son éclat. Quoiqu'elle eût été jadis la plus charmante personne de la cour, par son esprit et par sa rare beauté, je suis bien sûre qu'elle n'avait jamais eu pour elle la vanité qu'elle avait pour moi, elle y sacrifia, dans cette occasion, son bonheur et le mien! car le moindre mot d'opposition de sa part eût suffi pour me fixer près d'elle. Je lui demandai ses conseils, en ajoutant que je ne ferais que ce qu'elle prescrirait. Elle me dit que, pour l'intérêt de mon mari et de mes enfans, je devais accepter. Je pleurai, mais je n'opposai nulle résistance!...

J'écris tout ceci péniblement, parce que c'est rendre compte d'une des plus grandes fautes de ma vie. Je pense que dans des mémoires où l'on ne s'est point engagé à conter toute son histoire, on peut, et l'on doit, par respect pour soi-même, passer sous silence les fautes graves qu'on a pu faire, à moins que ces fautes ne se trouvent liées aux événemens qu'on veut rapporter, et alors il faut s'accuser sincèrement, et ne point chercher à atténuer ses torts, c'est ce que je vais faire. Je pourrais dire que je ne fus déterminée que par l'intérêt de mes enfans, que cette résolution me coûta, et qu'elle fut un sacrifice maternel : si cela était, le ciel eût béni cette action, mais Dieu, qui lit au fond des cœurs, en connut les motifs, et l'a sévèrement punie, elle le méritait. Il est certain que je comptai pour beaucoup les avantages brillans que j'en pouvais retirer pour l'établissement de mes enfans, mais, quand je n'aurais point eu d'enfans, j'aurais désiré cette place ; j'y avais renoncé de bonne foi pour augmenter l'estime et l'amitié de madame de Custines. Après sa mort je perdis cette émulation généreuse qui élève l'âme, et qui la rend capable des plus nobles sacrifices ; il me semblait qu'il n'y avait plus personne au monde qui eût assez de délicatesse, d'aus-

térité et de connaissance de mes sentimens, pour blâmer en moi des actions qui n'auraient rien de criminel; l'admiration que j'avais eue pendant six ans pour madame de Custines, l'espèce d'enthousiasme que m'avaient inspiré ses éminentes vertus, m'avaient fait presque substituer son suffrage au témoignage de ma conscience; j'avais eu dans mon enfance un sentiment de ce genre pour mademoiselle de Mars; en tout, j'ai toujours mis mon amour-propre et ma gloire, non dans l'opinion générale, mais dans celle des personnes que j'ai véritablement aimées. C'est une espèce d'idolâtrie que la religion peut anéantir quand elle est bien fortifiée et bien entendue, mais dont elle ne garantit pas toujours : au reste, cette idolâtrie, si dangereuse, n'a jamais pu rabaisser mon âme, car je n'ai jamais aimé que par admiration, fondée ou non, et j'ai poussé au dernier excès l'exaltation des sentimens, parce que j'ai cru qu'elle était nécessaire pour mériter et pour conserver l'attachement que j'inspirais. J'avais, pour madame de Puisieux, une affection véritablement filiale, et cependant je n'avais pas en elle une confiance entière; je haïssais, comme elle, les subtilités d'esprit, mais j'aimais les raffinemens de sentimens, et elle ne les concevait

même pas ; elle n'avait rien de romanesque dans le caractère ; et il y avait beaucoup d'*idéal* dans ma tête et dans mon imagination : si je lui eusse parlé sur toutes choses à cœur ouvert, nous n'aurions pu nous entendre, et elle se serait moquée de moi. Comme elle était de bonne foi en tout, malgré la peine extrême qu'elle éprouvait de se séparer de moi, elle engagea M. de Genlis à faire la démarche nécessaire pour cette place, qui était de la demander à M. le duc d'Orléans. M. de Genlis ne s'en souciait pas, et il déclara qu'il ne consentirait à me laisser entrer au Palais-Royal, que s'il y était attaché lui-même. Il demanda, et obtint la place de capitaine des gardes de M. le duc de Chartres ; c'était une des premières places de la maison ; elle valait six mille francs ; j'eus en même temps celle de dame, qui en valait quatre. Il fut convenu que je resterais encore six semaines avec madame de Puisieux, ce temps s'écoula bien péniblement pour moi. Au fond de l'âme, j'étais charmée d'entrer dans cette cour brillante, dont le bon air et l'élégance m'avaient séduite ; mais je ne pouvais me dissimuler qu'il eût été plus raisonnable de rester avec madame de Puisieux, et qu'en la quittant, je manquais à un devoir, et j'exposais ma tranquillité. Loin

de me rien reprocher, elle croyait m'avoir déterminée, et elle était persuadée qu'au fond j'aurais mieux aimé rester avec elle. Pour la première fois de ma vie, j'avais mis de l'artifice dans ma conduite; j'en avais eu beaucoup dans cette affaire, avec elle et avec M. de Genlis; il fallait le soutenir, en affectant une grande insouciance pour la place, et un chagrin, que je n'éprouvais pas, de quitter madame de Puisieux, et le genre de vie si paisible auquel allaient succéder tant de dépendance, de tumulte et d'agitations. Lorsqu'une faute nous oblige à sortir de notre caractère on en souffre doublement. Le tête à tête avec madame de Puisieux, qui m'avait toujours été si agréable, était devenu pour moi un véritable supplice. Ses caresses, sa confiance, ses éloges me perçaient le cœur; je me trouvais ingrate et perfide; j'étais triste et abattue bien naturellement; un malaise insupportable me donnait toutes les apparences du plus profond chagrin, et plus madame de Puisieux en était touchée, plus elle en augmentait l'amertume.

Enfin, le jour où je devais entrer au Palais-Royal, ce jour fatal arriva!..... Au lieu de partir à une heure, comme j'en étais convenue avec madame de Puisieux, je partis avant son réveil

pour éviter un adieu qui, de mille manières, m'aurait déchiré le cœur!... Je ne quittai qu'avec un sentiment inexprimable cette maison respectable, où j'avais été si paisible, si aimée!.... Mille réflexions affligeantes, mais tardives et superflues, s'offraient en foule à mon imagination; j'abandonnais, à vingt-quatre ans [1], l'asile le plus sûr et le plus honorable, pour aller habiter un dangereux séjour, où j'étais certaine de ne trouver ni un guide, ni un seul ami!.... Jusque là, recherchée, aimée généralement, je n'avais reçu que des témoignages de bienveillance et d'amitié; je n'avais pas un seul ennemi, je n'avais pas éprouvé une seule méchanceté ou même l'apparence d'une tracasserie : je portais au Palais-Royal une réputation irréprochable, et j'allais commencer une nouvelle carrière. J'y voyais confusément beaucoup d'écueils et de dangers; mais j'y voyais de l'éclat...., et je me laissais entraîner par la vanité, par la curiosité et par la présomption. Ce ne sont pas communément les grandes passions qui nous perdent; leur danger est manifeste : quand on est bien né, on emploie contre elles toute sa force, et l'on en triomphe; mais on ne se défie point assez d'une infinité de petits

[1] 1770.

sentimens puérils qui ne présentent rien de vicieux, et qui, peu à peu, nous maîtrisent et nous engagent dans de fausses routes. Dans la conduite de la vie, une manière pernicieuse de se décider est de ne considérer une action que par ce qu'elle est en elle-même, et de rassurer sa conscience en se répétant qu'elle n'a rien de répréhensible. Il faut surtout réfléchir à ses conséquences, et bien examiner si notre situation, notre caractère, nos sentimens particuliers ne la rendent pas ou dangereuse ou condamnable pour nous. Lorsqu'on a du penchant pour une chose, on se garde bien de calculer ainsi, et c'est cependant alors ce qu'il faudrait faire.

Je sortis à neuf heures du matin de ma chambre. Je tremblais; il me semblait que je m'évadais comme une coupable... Je rencontrai sur l'escalier plusieurs domestiques qui me dirent adieu en pleurant; le bon Milot sanglotait : « Ah! me dit-il, que madame sera malheureuse à son réveil!.... O madame la comtesse, pourquoi nous quittez-vous? on ne vous aimera jamais ailleurs comme on vous aimait ici.... » Ce furent ses propres paroles; elles pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme; je ne pus lui répondre que par des pleurs.... Je lui tendis la main; il me conduisit

jusqu'à ma voiture. Je lui donnai un billet pour madame de Puisieux, et je partis. En traversant la rue, je regardai, tant que je pus la voir, la façade de cet hôtel, que j'abandonnais sans retour. Je sentais que j'y avais laissé, pour ne plus le retrouver, tout le repos de ma vie!.... Nous passâmes dans la rue du Bac, et devant la maison qu'avait habitée madame de Custines. Je jetai les yeux sur ses fenêtres, et je fondis en larmes.

Comme mon logement au Palais-Royal n'était point encore prêt, je logeai d'abord dans ce qu'on appelait les petits appartemens de M. le régent, que ce prince avait en effet habités. Ils avaient encore les mêmes décorations; tous les panneaux et l'alcove de la chambre à coucher étaient en glaces, avec des baguettes dorées; ils étaient au bout de la grande galerie, au premier, et ils avaient un petit escalier dérobé et une petite porte qui donnait sur la rue de Richelieu : ce fut par là que j'y entrai. En tournant dans cette rue, mon cocher, voulant couper un fiacre, passa sur une borne. La secousse fut très-violente; je crus que nous versions et que nous allions être fracassés, et je m'écriai : « Grand Dieu! quel présage! » mais j'en fus quitte pour la peur. Cependant cet accident acheva de m'abattre, et j'entrai

dans cet appartement, que je n'avais jamais vu, avec une tristesse et un serrement de cœur inexprimables. Je m'assis dans la chambre, et toutes ces glaces, toute cette magnificence de *boudoir*, me déplurent à l'excès. Je pensai que dans ce lieu s'étaient passées les orgies de la régence, et je regrettai mon joli logement de l'hôtel de Puisieux. Effrayée de ma tristesse, je voulus me représenter ma nouvelle situation sous l'aspect qui m'avait séduite; mais en vain : je n'en pouvais plus voir que la dépendance et les dangers. La réalité glaçait mon imagination et me rendait inaccessible aux illusions de la vanité. Quand on est bien né on n'échappe point à la raison; il faut inévitablement qu'elle nous guide ou qu'elle nous punisse.

La société du Palais-Royal était alors la plus brillante et la plus spirituelle de Paris. Il y avait en femmes, madame la comtesse de Blot, dame d'honneur de la princesse. Elle n'était plus de première jeunesse, mais elle avait encore une figure très-agréable, et une grande élégance par sa jolie taille et sa manière de se mettre. Il y avait en elle deux personnes fort différentes : quand elle se trouvait dans l'intérieur d'une petite société, et sans prétentions, elle était gaie, rieuse

naturelle, et fort aimable; quand elle voulait paraître et briller, elle devenait affectée, elle dissertait au lieu de causer, elle soutenait des thèses fort ennuyeuses sur la *sensibilité* et l'élévation des sentimens; rien n'était vrai dans ses discours, et elle tombait dans une exagération ridicule, ou dans un galimatias insupportable. Si l'avarice pouvait laisser quelque grandeur dans le caractère, madame de Blot aurait pensé noblement; mais j'ai connu peu de personnes plus intéressées et plus ambitieuses; enfin, elle attachait la plus grande importance aux manières, au bon ton et à la politesse. Elle avait une extrême délicatesse de goût dans ce genre, mais qui dégénérait souvent en puérilité. Mes autres compagnes étaient madame la vicomtesse de Clermont-Gallerande, auparavant comtesse de Choisy, remariée nouvellement en secondes noces. Elle avait fort mal vécu avec son premier mari, tué à la bataille de Minden; elle était, à sa mort, fort jeune et fort belle; elle n'avait point de fortune; M. de Clermont, chambellan de M. le duc d'Orléans, l'épousa par amour, malgré ses parens, et surtout parce que M. le duc d'Orléans le voulait. Madame de Choisy était amie de ma tante, qui la servit parfaitement dans cette occasion; madame

de Clermont n'en fut pas reconnaissante comme elle aurait dû l'être. Elle était belle encore, mais peu agréable et beaucoup trop grasse. Je n'ai jamais connu de femme plus humoriste et plus capricieuse. Quoiqu'elle eût peu d'esprit, elle avait quelquefois des saillies originales et plaisantes; on la voyait alternativement silencieuse, ou querelleuse, ou d'une gaîté folle; mais il y avait en elle du naturel, de la singularité, et quelque chose de piquant; elle était souvent insupportable; elle n'était jamais ennuyeuse, elle contait quelquefois très-agréablement. Elle fut mariée très-jeune à M. de Choisy, qui était beaucoup plus âgé qu'elle, et dont l'extérieur, dit-on, avait quelque chose de repoussant et de *rébarbatif*; madame de Choisy contait de lui, et d'une manière très-plaisante, plusieurs anecdotes, entre autres celle-ci : Mariée depuis dix-huit mois, elle entrait dans sa seizième année, lorsque M. de Choisy, qui venait d'acheter une terre à cinquante lieues de Paris, voulut y aller passer huit mois, et y emmener sa femme avec lui; madame de Choisy, qui n'avait jamais quitté le Palais-Royal, fut au désespoir d'aller se confiner dans un vieux château; elle regarda ce voyage comme l'acte le plus *barbare du plus intolérable despotisme*;

montée en voiture, elle essuya ses pleurs, et n'osa plus se plaindre, car M. de Choisy, disait-elle, avec son mouchoir cramoisi noué autour de sa tête (c'était son costume de voyage), avait une figure si terrible, et lui lançait des regards si foudroyans, que l'effroi qu'il lui inspirait lui fit presque oublier ses douleurs. Au milieu de la première journée on passa dans une ville, dont M. de Choisy, qui était curieux, voulut aller voir les monumens, il proposa à sa femme de le suivre ; elle répondit qu'elle était déjà si fatiguée, qu'elle n'avait besoin que d'un peu de repos : il la déposa à l'auberge de la poste; lorsqu'elle fut seule dans une chambre, elle se livra sans contrainte, à toute l'impétuosité de son chagrin; un demi-quart d'heure après l'hôtesse survint pour lui offrir quelques rafraîchissemens, et elle fut étrangement surprise, en voyant cette jeune dame gémissante et baignée de larmes ; elle l'interrogea; et madame de Choisy, de premier mouvement, imagina de lui faire croire qu'elle était enlevée par un *vilain Turc*, qui la conduisait dans son sérail à Constantinople. L'hôtesse fut également épouvantée et touchée de ce récit : « Cela ne m'étonne pas! s'écria-t-elle; ce Turc ne *se gêne pas*; car il n'a même pas quitté son

turban, qui nous a paru si singulier. » Après cette exclamation, l'hôtesse proposa de s'adresser aux magistrats, et de faire arrêter ce méchant Turc; madame de Choisy s'y opposa, en disant qu'elle était résignée à son sort. L'hôtesse répartit avec raison que ce n'était point du tout là le cas de se *résigner*, elle insista. Madame de Choisy, afin de se débarrasser d'elle, lui demanda un quart d'heure pour faire ses réflexions, assurant que le *Turc* ne reviendrait que dans trois heures. L'hôtesse la quitta, mais elle alla répandre l'alarme dans toute la maison; et les servantes et les valets jurèrent qu'ils ne souffriraient pas que le Turc emmenât la jeune dame pour en faire une *hérétique payenne*. M. de Choisy revint quelques instans après; l'accueil qu'il reçut dans l'auberge lui causa une surprise inexprimable; on lui déclara nettement qu'il n'enlèverait pas la jeune personne, que l'hôtesse et toute sa maison la prenaient sous leur protection, et qu'il pouvait retourner tout seul en Turquie. M. de Choisy appela ses deux domestiques; et, comme le tumulte rendait toute explication impossible, on se disposait à combattre, lorsque madame de Choisy, qui avait entendu tout le bruit, parut inopinément, en conjurant l'hôtesse et les domestiques de mettre

bas les armes. On obéit d'autant plus promptement, que le couteau de chasse tiré de M. de Choisy, son air intrépide, et celui de ses deux domestiques, avaient déjà fort ébranlé le courage des assaillans.

M. de Choisy questionna sa femme, elle avoua tout en présence de l'hôtesse, qui eut l'air de la croire, mais qui fut toujours persuadée de la véracité du premier récit, fait par une dame si jeune et si naïve : cependant on laissa partir, sans résistance, le mari et la femme, mais en déplorant le sort de l'intéressante victime.

La comtesse de Polignac, fille de la comtesse de Rumin, était, après moi, la plus jeune des dames de madame la duchesse de Chartres ; elle était veuve depuis deux ans, et mère d'une enfant âgée alors de cinq ou six ans, qui a été depuis madame de Chambord. La comtesse de Polignac n'était pas jolie, mais l'extrême petitesse de sa taille, un pied imperceptible, de petites mains charmantes, une physionomie agréable et quelque chose d'enfantin dans ses manières, donnaient à toute sa personne de la grâce et de la gentillesse ; elle était aimable et bonne, je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle, et sa mort, arrivée peu d'années après, m'affligea beaucoup.

Il y avait encore au Palais-Royal quelques dames qui avaient été attachées à la feue duchesse d'Orléans, elles avaient conservé leurs logemens, et elles venaient souvent dîner et souper chez la jeune princesse. L'une de ces dames était madame la marquise de Barbantane, de l'âge de madame de Blot, et l'une de ses amies intimes. Elle avait été dame de la feue duchesse, et depuis gouvernante de madame la duchesse de Bourbon, sœur de M. le duc de Chartres; la jeune princesse ne fut remise qu'à quinze ans entre ses mains, elle y resta jusqu'à son entrée dans le monde, qui fut deux ou trois ans après mon arrivée au Palais-Royal. On disait que madame de Barbantane avait eu une jolie figure, il ne lui en restait rien à cette époque; elle avait le nez d'un rouge éclatant, une tournure commune, et un maintien sec et affecté. On louait ses mœurs et son esprit, en trouvant généralement qu'elle n'avait aucun naturel. Elle se déclara mon ennemie dès notre première entrevue, elle l'a toujours été depuis; ainsi je ne dirai rien de son caractère; je dois à cet égard me récuser [1]. La vieille marquise de

[1] Mes anciens souvenirs ne m'empêchent pas de trouver un grand plaisir à la justifier d'une imputation consignée dans les prétendus Mémoires du baron de Bezenval. On lit dans ces

Polignac, dont le visage ressemblait parfaitement à celui d'un singe, était vive, naturelle, spirituelle et piquante; quoiqu'elle eût beaucoup de malice dans l'esprit, elle plaisait généralement, parce qu'elle avait dans son ton et dans ses manières une certaine brusquerie qui lui donnait l'air de la franchise; elle avait cette espèce de considération qu'obtiennent toujours les personnes spirituelles, qui se font citer souvent pour des bons mots, et quelquefois pour des épigrammes, qu'elles ne prodiguent pas assez pour avoir une odieuse réputation de méchanceté. On la recherchait, parce qu'elle était amusante; on la cajolait, parce qu'on la craignait. Son esprit et sa sincérité donnaient du poids à son suffrage, on voulait l'obtenir, c'était une conquête utile pour une jeune personne. Elle connaissait parfaite-

Mémoires, que madame de Barbantane avait, dans sa jeunesse, *été maîtresse* du vieux duc d'Orléans : c'est une insigne fausseté. M. le duc d'Orléans fut, en effet, long-temps amoureux d'elle; mais madame de Barbantane ne lui laissa jamais la moindre espérance, et c'est un fait qui était universellement connu au Palais-Royal. Madame de Barbantane dut depuis, à sa bonne conduite et à l'estime de M. le duc d'Orléans, la place de gouvernante de madame la duchesse de Bourbon. Je parlerai, par la suite, avec plus de détail, de ces Mémoires, attribués faussement au baron de Bezenval.

(*Note de l'auteur.*)

ment le monde, elle savait qu'il tolère, sans les tourner jamais en ridicule, les torts et les travers des gens d'esprit qui ont de l'audace, et qui conservent un maintien assuré dans les situations embarrassantes : un homme de beaucoup d'esprit, M. de Valence, me disait un jour que, dans le monde, pour avoir un ridicule, *il faut l'accepter*, mais qu'on n'en a jamais lorsqu'on s'en moque gaîment et sans embarras; et rien n'est plus vrai. La marquise avait eu jadis pour amant le comte de Maillebois, et, loin de s'en cacher, elle en tirait gloire; elle avait conservé pour lui une véritable passion; rien assurément n'était plus ridicule à son âge et avec sa figure, mais elle s'en moquait elle-même avec tant d'originalité, qu'elle désarmait la censure. Pour les intérêts de M. de Maillebois elle avait été chez madame du Barri, c'était alors la chose du monde pour laquelle on avait le moins de tolérance, surtout au Palais-Royal, et cependant on la lui passa, parce qu'elle n'en fut nullement embarrassée, et qu'elle répétait que, n'ayant pas fait pour elle cette démarche, elle était sûre *que toutes les personnes qui savent aimer* l'excuseraient. Avec de l'audace, de l'esprit et certaines phrases d'un effet sûr, on mène le monde.

Madame la comtesse de Rochambault, autre vieille dame, gouvernante des enfans des princes de la maison dans leur première enfance, était déjà fort âgée, mais elle avait la plus belle vieillesse que j'aie vue. C'était la récompense d'une vie sage, pure, irréprochable; elle avait une piété sincère, et une gaîté charmante et toujours égale; elle contait avec un agrément infini; sa mémoire était inépuisable en anecdotes courtes et plaisantes. Je ne l'ai jamais entendue en répéter une, à moins qu'elle ne lui fût redemandée. Incapable, par caractère et par principes, de faire une méchanceté, elle était aussi bonne qu'aimable.

La vieille comtesse de Montauban, mère de madame de Clermont, était aussi une bonne personne, mais qui n'avait de remarquable qu'une gourmandise et une distraction plaisantes. Elle ne manquait pas d'esprit, elle était même auteur, elle avait fait imprimer un conte oriental de sa composition; c'était une insipide production, mais qui cependant n'était point ridicule. Elle était très-joueuse, plus par habitude et par désœuvrement, que par goût. Un jour, en jouant au pharaon, elle fit ce qu'on appelle un *paroli de campagne*, c'est-à-dire mal à pro-

pos à son avantage; le banquier le remarqua, et lui en fit avec politesse l'observation; elle répondit sans s'émouvoir : « *Cela peut être, mais c'est un empressement bien pardonnable à un ponte.* » Une autre fois, un gros joueur, debout derrière elle, passa le bras par dessus son épaule pour prendre une énorme quantité de louis qu'il venait de gagner; en retirant le bras il en laissa tomber plus des trois quarts dans le dos de madame de Montauban, qui se retourna en lui disant : « *Eh quoi ! monsieur, me prenez-vous pour une Danaé ?* » Elle se releva pour se secouer, et faire retomber cette pluie d'or; le joueur prétendit qu'elle faisait le *gros dos*, pour qu'il ne pût avoir qu'une partie de la somme. Madame de Montauban, fatiguée, se remit au pharaon, en disant fort judicieusement que l'on donnait vingt-quatre heures pour payer les dettes du jeu, que ceci n'en était point une, et qu'ainsi le créancier pouvait bien attendre jusqu'au lendemain. En effet, en se déshabillant, elle retrouva quelques louis qui furent ponctuellement renvoyés. L'abbé de Montauban, son fils, était parfaitement aimable à tous égards, et aussi vertueux que spirituel; il avait dans la conversation une contrariété habituelle qui était

toujours remplie d'agrémens; invariable dans tout ce qui tenait aux bons principes, il soutenait constamment le pour et le contre dans toutes les choses indifférentes, mais sans aigreur, et avec une grâce et une gaîté infinies; l'entretien ne pouvait jamais languir avec lui. Il a été depuis évêque de Nancy; il a montré dans son épiscopat autant de lumières et de talens que de piété. A la révolution il se hâta de quitter la France, il passa en Espagne, où il alla sur-le-champ au Mont-Serrat, s'établir au nombre des ermites; il y passa plusieurs années, et il y mourut saintement.

J'ai maintenant à peindre les autres hommes du Palais-Royal, et je dois commencer par le prince.

M. le duc de Chartres était alors dans tout l'éclat de la première jeunesse, avec un visage déjà gâté, et par le sang qu'il avait reçu de sa mère, et par une vie licencieuse; l'ensemble de sa figure était noble, leste, et d'une grande élégance. Son gouverneur, le comte de Pont Saint-Maurice, ne s'était attaché qu'à trois choses: à lui donner de la politesse, des manières agréables, et un bon ton; il avait laissé le soin du reste aux autres instituteurs. Ces derniers eus-

sent été fort capables de donner au jeune prince une solide instruction ; mais le gouverneur faisait si peu de cas de la culture de l'esprit, que le prince, qui s'en aperçut de bonne heure, trouva fort commode d'adopter cette indifférence. M. de Foncemagne, de l'Académie française, homme de lettres fort distingué fut son sous-gouverneur; l'abbé Alary, ecclésiastique vertueux, instruit et spirituel, fut son précepteur. Ces deux instituteurs exhortèrent en vain à l'application leur élève, et se plaignirent inutilement au gouverneur de son indolence. M. de Pont, satisfait de son ton et de ses manières, laissa trop voir qu'il mettait fort peu de prix à tout le reste. M. de Foncemagne et l'abbé Alary se découragèrent, ils ne donnaient des leçons que pour la forme, voyant bien qu'elles n'étaient d'aucune utilité, et le prince n'apprit rien. Il ne manquait néanmoins ni d'esprit ni de mémoire et d'intelligence, et il annonçait des inclinations bienfaisantes ; en voici un trait que m'a conté M. de Foncemagne. Le prince était dans sa quinzième année, et déjà il recevait en audience, le matin, les hommes qui sortaient de celle de M. le duc d'Orléans. Dans ce nombre se trouvaient des officiers de tous grades des régi-

mens des deux princes. M. le duc de Chartres en remarqua un qui l'intéressa par sa belle physionomie et son air mélancolique. On lui dit qu'il était d'une extrême pauvreté, parce qu'il se refusait tout pour faire subsister sa mère et ses deux sœurs, qui n'avaient que lui pour appui. Après ce récit, M. le duc de Chartres amassa deux mois de ses menus-plaisirs sans en rien dépenser, ce qui lui fit quarante louis; mais il était fort embarrassé de la manière dont il les donnerait, lorsqu'il reçut des dragées de baptême : alors il fit des cornets de dragées, dans l'un desquels il mit les quarante louis, et lorsque le pauvre officier vint à son audience, le jeune prince dit en plaisantant, qu'ayant reçu des dragées, il en voulait distribuer des cornets à tout le monde, ce qu'il fit. Le pauvre officier trouva le sien si lourd, qu'il fit un mouvement de surprise; le jeune prince, par un signe, lui imposa silence; mais, sorti du Palais-Royal, sa reconnaissance fut plus indiscrète que sa surprise; il conta cette histoire qui fut généralement sue; je la savais depuis long-temps, M. de Foncemagne m'en confirma tous les détails.

Lorsque l'éducation du jeune prince fut terminée, le premier *soin paternel* de M. le duc

d'Orléans fut de lui donner une maîtresse, qu'une exécrable créature, qui l'élevait pour en faire une courtisane, lui vendit comme toute *neuve* encore ; elle avait quinze ans ; c'était la fameuse mademoiselle Duthé, qui depuis ruina mon beau-frère et beaucoup d'autres. M. le duc d'Orléans se vantait de cette action, comme d'une précaution fort prudente et fort tendre pour la *santé* de son fils. Quelles mœurs devait-on attendre du malheureux jeune homme, qui recevait cette première leçon d'un père ! Ensuite, M. le duc d'Orléans, loin de donner à son fils des amis vertueux, l'encouragea à se lier intimement avec les jeunes gens les plus étourdis et les plus dissipés de la cour, le chevalier de Coigny, messieurs de Fitz-James, de Conflans, etc. Cependant le jeune prince distingua de lui-même un homme sage et raisonnable plus âgé que lui de quatorze ans, c'était le chevalier de Durfort, attaché au Palais-Royal. M. le duc de Chartres s'attacha sincèrement à lui ; c'est le seul homme qu'il ait véritablement aimé, quoique le chevalier n'ait jamais voulu être de ses parties clandestines ; mais il s'en dispensait avec des ménagemens qui ne donnaient pas au jeune prince des idées bien morales ; il lui disait qu'un *attachement particulier* ne lui per-

mettait pas de se livrer à ce genre de dissipation, et, sans condamner le prince, sans chercher à profiter de l'ascendant qu'il aurait pu prendre sur lui, il refusait seulement d'être le complice de ses égaremens; mais c'était l'être que de pas chercher à l'en retirer; il l'aurait pu alors. En entrant dans le monde à dix-sept ans, M. le duc de Chartres fut extrêmement frappé de l'affectation et de la pruderie des dames du Palais-Royal, qui formaient la société de son père, et pour déjouer cet étalage de sentimens exagérés, il s'amusa à soutenir les thèses opposées, et, se jetant dans une autre extrémité, il affecta l'insensibilité, l'insouciance et la légèreté dans les choses où il est le moins permis d'en avoir, et presque toujours contre sa conscience et sa véritable opinion; mais cette espèce de contrariété devint une pernicieuse habitude, qui peu à peu altéra la justesse de son esprit et la bonté naturelle de son cœur. Comme il mettait dans ses discussions beaucoup de politesse, de finesse et de gaîté, les rieurs étaient toujours de son côté; la secte sentimentale, souvent déconcertée, prit beaucoup d'humeur et de dépit contre lui; elle se vengea en décriant son cœur, ses principes et son caractère, et porta ainsi les premières atteintes à sa réputation. Il fut bientôt reçu dans le

monde que M. le duc de Chartres, avec de l'esprit, de la grâce, un ton parfait, et des manières agréables et nobles, avait l'âme la plus insensible et la plus dure, ce qui n'était nullement. D'après ces idées, on lui prêta beaucoup de torts imaginaires, on le calomnia ; il le sut, et au lieu de chercher à ramener l'opinion, il prit le funeste parti de la mépriser et de la braver! On l'a même vu mille fois, par la suite, dédaigner de se justifier d'imputations odieuses, quand il l'aurait pu d'un seul mot.

Voici quels étaient les autres hommes du Palais-Royal.

J'ai déjà parlé du comte de Pont Saint-Maurice, qui avait été gouverneur de M. le duc de Chartres, et qui était alors premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans; il avait, à cette époque, environ cinquante ans, la plus belle figure, l'air le plus majestueux; personne ne connaissait comme lui les usages du monde et les étiquettes; il était cité comme le modèle de la politesse; rien n'était plus noble que son ton et ses manières, et, malgré une profonde ignorance, sa conversation n'était pas sans agrément. Madame de Pont, sa femme, veuve d'un riche financier (M. Mazade), l'avait épousé par amour;

elle était fort belle encore, mais sa figure était insipide et manquait de noblesse; elle avait de l'instruction, fort peu d'esprit, beaucoup de pédanterie, et les mœurs les plus pures, un caractère aigre et froid, des manières sèches et cérémonieuses, et la conversation la plus aride. Monsieur et madame de Pont offraient un parfait tableau de l'amour conjugal, et jusque dans les plus petits détails de la vie, ils étaient tellement inséparables, qu'ils se plaçaient toujours à côté l'un de l'autre, et même dans les repas de la plus grande cérémonie. Ils ne sortaient jamais l'un sans l'autre, et l'on assurait que depuis quinze ans qu'ils étaient mariés, il n'y avait jamais eu entre eux la moindre contrariété, ou la plus légère différence d'opinion. Le comte de Pont avait un talent véritablement unique pour jouer la comédie. Je crois avoir déjà parlé de son étonnante perfection dans le rôle du *Misantrope*.

Le chevalier de Durfort avait peu d'esprit, mais de l'instruction, des manières fort nobles, de bonnes mœurs (suivant le monde), et avec les femmes une galanterie de fort bon goût; aussi avait-il beaucoup de succès auprès d'elles. Il ne m'a jamais paru aimable, parce qu'il manquait de naturel, et qu'il affectait pour tous les talens,

les arts et la littérature, un enthousiasme qu'il n'éprouvait point, et qu'en mille choses, faute de connaissances, il ne pouvait avoir.

Le comte de Thiars, frère du comte de Bissy, passait pour être l'homme le plus aimable de la société. Malgré une laideur remarquable, il avait inspiré des passions célèbres; il n'avait qu'une sorte d'esprit, celui de la conversation, et c'est assez pour le monde; il faisait de mauvaises chansons de société, dont les vers manquaient souvent de mesure et de rimes; c'est encore assez pour charmer quelques femmes. Il avait composé un détestable petit roman qu'il eut la prudence de ne jamais publier [1]. Il l'avait lu mystérieusement à quelques personnes qui m'en parlèrent comme d'un chef-d'œuvre; j'étais déjà depuis huit mois au Palais-Royal; M. de Thiars me montrait une extrême bienveillance, j'obtins facilement *une lecture* en très-*petit comité*. Je m'attendais à quelque chose de léger, d'agréable, et j'entendis la plus insipide histoire qu'on ait jamais pris la peine d'écrire. Il prétendait y

[1] Ce roman a été imprimé depuis sa mort, et il est resté enseveli dans l'innombrable multitude des plus mauvaises productions de ce genre.

(*Note de l'auteur.*)

avoir mis beaucoup d'allusions malignes; je n'en saisis aucune, parce que tout était commun, trivial, et qu'il n'y avait dans cet ouvrage, ni peintures, ni trait saillant, ni vérité. A chaque prétention d'allusion, il me regardait, et voyant à la fin que je n'en comprenais pas une, il prit une humeur visible, malgré les louanges que lui prodiguaient les autres personnes qui entendaient ce petit chef-d'œuvre pour la troisième ou quatrième fois. Je souffrais mortellement, il m'était impossible de m'extasier, cependant je m'efforçais de sourire, je répétais de temps en temps : *cela est charmant*, mais tout cela de mauvaise grâce, au hasard, mal à propos, et j'en suis sûre, avec un air niais et décontenancé, car je voyais clairement qu'on était mécontent de moi, et que l'on prenait une fort mauvaise opinion de mon jugement et de mon esprit; c'est de ce jour que date mon aversion pour les lectures de société, dont je me suis tant moquée depuis. M. de Thiars ne m'a jamais pardonné de n'avoir pas admiré et prôné cet ouvrage. Au reste, M. de Thiars était en effet, dans la société, piquant, amusant, d'une gaîté douce, spirituelle, et en tout fort aimable.

Le comte de Shomberg avait beaucoup d'es-

prit et d'instruction, et un caractère très-loyal quoiqu'il ne fût pas laid, il avait dans sa figure dans son ton et dans sa conversation, quelqu chose de fade, et je ne sais quelle gaucherie dan les manières, qui le rendaient désagréable; il sa vait des millions de vers, et il les déclamait ridi culement. Ma tante eut la fantaisie de jouer *Zaïre* ce qui s'exécuta à Bagnolet, dans une maiso que M. le duc d'Orléans y avait alors. M. d Shomberg se chargea du rôle d'Orosmane, e certainement on ne reverra jamais un tel Oros mane; tout le monde avait un mouchoir à l main, mais c'était pour cacher des rires immo dérés; je n'ai de ma vie tant souffert et tant r qu'à cette belle réticence :

« Je ne suis point jaloux.... Si je l'étais jamais !.... »

Il fit un geste si bizarre, et une grimace si ex traordinaire, qu'il y eut dans toute la salle un rire étouffé qui produisit une espèce de cri géné ral. Il crut avoir produit un effet prodigieux, e il prit un air de satisfaction qui acheva de l rendre si comique, que plusieurs personnes, n'y pouvant plus tenir, se levèrent et sortirent brus quement pour aller rire sans contrainte. On donna pour petite pièce *le Roi et le Fermier* dans laquelle je jouai la petite fille. Ma tant

oua pitoyablement Zaïre, ce qui était bien ex-
cusable avec un semblable Orosmane. Nous l'a-
vions trouvé très-mauvais aux répétitions, mais
l se surpassa à la représentation. Il était admi-
rateur passionné de Voltaire; il avait fait plu-
sieurs voyages à Ferney, et il entretenait une
grande correspondance avec Voltaire, par consé-
quent il était *philosophe*, c'est-à-dire d'une ex-
rême impiété. Il se vantait d'être athée, et ainsi
que Hobbes, il avait une peur invincible des
revenans. Dès qu'il rencontrait un enterrement,
ou que quelqu'un de sa connaissance mourait,
l faisait coucher son valet de chambre pendant
inq ou six jours à côté de son lit. Néanmoins il
vait montré à la guerre la plus brillante valeur,
t ce fut lui qui eut avec M. Lefort, un officier
le son régiment, ce fameux duel, où tous les
leux, à genoux sur un manteau, tirèrent en
même temps un coup de pistolet. M. Lefort fut
ué raide; M. de Shomberg, qui ne fut pas ef-
leuré, paya toute sa vie une pension à sa veuve,
t l'éducation de ses enfans. Je ne sais s'il est per-
nis de refuser l'argent nécessaire pour donner
ne bonne éducation à ses enfans, quand on ne
peut absolument rien faire pour eux, mais il
audrait certainement mieux vivre du travail de

ses mains, ou se faire femme de chambre, ou servante, que de recevoir personnellement une pension du meurtrier de son mari. M. de Shomberg fut converti par la révolution; il alla à Dresde, et, au bout de quatre à cinq ans, il y mourut dans les sentimens de la plus grande piété. Malgré son philosophisme, qui venait uniquement des flatteries de Voltaire, et de la manie du bel esprit, je l'ai beaucoup aimé; il a toujours été parfait pour moi, et j'ai constamment trouvé en lui un excellent ami. il ne parlait jamais de religion devant moi, je le lui avais fait promettre. Il n'aimait que la société des femmes; n'ayant jamais eu de succès personnel auprès d'elles, il prit le parti de se contenter du rôle de confident. Il avait une manière si affectueuse de prendre part à tous leurs intérêts particuliers, de quelque genre qu'ils fussent, qu'il se rendait véritablement nécessaire; d'ailleurs, soit par système, soit par bonhomie, il savait persuader qu'il croyait tout ce qu'on lui disait, et qu'il ne soupçonnait jamais l'exagération, les réticences et l'artifice. Au milieu de tout cela, il avait toujours pour une de ses amies, une passion malheureuse qu'il ne déclarait jamais, que l'on voyait clairement, et dont on lui savait gré. Il eut pendant dix ans

cette passion pour madame de Blot, dans le temps où il était son confident et celui du comte de Frize, qu'elle aimait alors. C'est de ce caractère que j'ai composé, dans *les Vœux Téméraires*, celui du Baron.

Le comte de Valencey, frère du marquis d'Étampes, et parent de MM. de Genlis, était aussi attaché au Palais-Royal. Il avait un caractère plein de douceur et de bonté, qui donnait un agrément infini à sa société; il était doué d'un véritable goût pour les arts, surtout pour la peinture; il en parlait bien, et s'y connaissait. Personne, à la Comédie-Française, ne jouait mieux les rôles d'amoureux, dans les pièces de Marivaux. M. le comte de Blot, mari de la dame d'honneur, était, sans exception, l'homme le plus borné qu'on ait jamais vu dans le monde. Il avait retenu, des *thèses sentimentales* que soutenait continuellement sa femme, quelques grands mots, qu'il plaçait toujours à contre-sens dans la conversation; et, voulant en même temps plaire à M. le duc de Chartres, il mêlait à cette pédanterie une extrême prétention à la gaîté. Le galimatias de son ton sérieux, et la lourdeur de ses plaisanteries, lui donnaient une sorte d'originalité très-comique; et, comme d'ailleurs il

était fort bon homme, on s'amusait de ses ridicules sans jamais s'en moquer, et il était persuadé qu'il avait le plus grand succès aux petits soupers du Palais-Royal.

Le comte d'Osmont, spirituel, naturel et distrait, était aimé de tout le monde.

M. le vicomte de Latour-du-Pin avait l'esprit orné, de la franchise, de la gaîté, un caractère obligeant, des talens agréables, il jouait à merveille les proverbes et la comédie.

Le vicomte de Clermont avait alors une jolie figure que gâtaient un peu quelques tics désagréables. Il lisait beaucoup, mais il avait le malheur de tout confondre, et de joindre à la manie de faire des citations l'inconvénient de les faire presque toujours fausses.

Le baron de Poudens, premier maître-d'hôtel, était un excellent homme et d'un très-grand sens; toujours bienveillant pour tout le monde, il ne soupçonnait ni ne voyait la méchanceté la plus évidente. Étranger à toutes les inimitiés, il a passé quarante ans au Palais-Royal sans se douter qu'il y ait eu dans tout cet espace de temps une seule tracasserie. Il était persuadé que nous y vivions tous dans la plus parfaite union, et que cette cour était composée, sans exception, des

meilleures gens de la terre. Les éloges qu'il donnait indistinctement étaient comiques, car il louait sans cesse *la bonhomie* ou *la candeur* des personnes qui en avaient le moins. Je trouvais quelque chose de touchant dans cette espèce de manque de tact qui venait d'une bonté de l'âge d'or.

M. le marquis de Barbantane ne manquait pas d'esprit, mais il était persiffleur, avec une politesse poussée quelquefois à l'excès, et il était peu communicatif. Il n'avait ni les agrémens, ni le caractère ouvert et franc, ni la gaîté de son frère, le chevalier de Barbantane.

Il y avait encore au Palais-Royal monsieur et madame de Saint-Élix : la dernière avait été attachée à la feue duchesse d'Orléans; c'était une femme du plus rare mérite, par sa vertu et la perfection de son caractère et de sa conduite; son mari avait les mêmes vertus; ils vivaient l'un et l'autre très-retirés, et venaient fort rarement dîner chez la princesse.

Outre quelques personnes du dehors que j'ai déjà mentionnées, on voyait encore souvent, les *petits jours*, au Palais-Royal, monsieur et madame du Châtelet, qui ont depuis péri sur un échafaud. M. du Châtelet était sérieux et silen-

cieux, mais il avait, dit-on, beaucoup de mérite, et il a laissé des mémoires qui montrent la plus belle âme. Madame du Châtelet eut toujours une conduite irréprochable, et ne se mêla jamais d'une seule intrigue; ce fut elle que madame la duchesse de Grammont défendit au tribunal révolutionnaire avec autant de courage que d'énergie. M. de Talleyrand [1], qui à cette époque s'échappa de France, et vint en Angleterre où j'étais, nous conta ce détail de la manière la plus touchante. Madame de Grammont, appelée au tribunal, loin de se défendre, ne songea qu'à son amie, qui, présente à cet interrogatoire, les mains jointes et les yeux baissés, gardait un profond silence. Madame de Grammont dit en propres termes : « Que vous me fassiez mourir, » moi qui vous méprise et qui vous déteste, moi » qui aurais voulu soulever contre vous l'Eu- » rope entière, que vous m'envoyiez à l'écha- » faud, rien n'est plus simple; mais que vous » a fait cet ange (en montrant madame du Châ- » telet), qui a toujours tout souffert sans se » plaindre, et dont la vie entière n'a été marquée » que par des actions de douceur et d'huma-

[1] Depuis prince de Talleyrand.

» nité? » On les envoya toutes les deux au supplice avec M. du Châtelet !....

Les autres personnes dont j'ai encore à parler étaient le marquis de Durfort, qu'on appelait *le grand Durfort :* on disait de lui qu'il était aimable à force de droiture et de bonté; il n'avait de brillant que la plus belle et la plus noble figure; il jouissait d'une grande considération, et il la méritait.

Le *mystérieux* comte, depuis duc de Chabot, qui ne parlait jamais dans un cercle que pour répondre brièvement, ou pour dire de lui-même quelques mots à l'oreille de deux ou trois personnes, phrases que l'on répétait ensuite avec une espèce d'enthousiasme : son frère, le vicomte de Jarnac, était cité comme un modèle accompli de politesse et d'aménité; il aimait les arts et s'y connaissait.

Le chevalier d'Oraison, dont le caractère et la tournure était particulièrement originale, et, dans le sens le plus agréable de cette expression, avait une prodigieuse instruction; et c'est le seul homme qui en ait fait un usage journalier dans la société, sans avoir jamais été accusé de pédanterie. Il contait sans cesse des traits et des mots frappans des anciens, mais toujours à propos,

négligemment et avec un grand laconisme, et i
entremêlait ces citations de jolies niaiseries et d
petites historiettes bourgeoises très-courtes, qu
donnaient à l'ensemble de sa conversation un to
de bonhomie et de gaîté qui en ôtait tout air d
prétentions.

Le maréchal de Castries était beaucoup moin
aimable : ses amis lui avaient fait une grand
réputation d'*homme d'état,* sa conduite à la guerr
lui en avait assuré une militaire très-brillante
et il avait la modestie d'être constamment *insi-
pide* et d'une complète nullité dans un salon.

A cette époque [1], de grands souvenirs et de
traditions récentes maintenaient encore en France
de bons principes, des idées saines et des vertu
nationales, affaiblies déjà néanmoins par de
écrits pernicieux et par un règne plein de fai-
blesses; mais on trouvait encore, à la ville et à la
cour, ce ton de si bon goût, cette politesse dont
chaque Français avait le droit de s'enorgueillir,
puisqu'elle était citée, dans toute l'Europe, comme
le modèle le plus parfait de la grâce, de l'élé-
gance et de la noblesse. On rencontrait alors dans
la société plusieurs femmes et quelques grands
seigneurs qui avaient vu Louis XIV; on les res-

[1] Vers 1770.

pectait comme les débris d'un beau siècle; la jeunesse, contenue par leur seule présence, devenait naturellement, auprès d'eux, réservée, modeste, attentive; on les écoutait avec intérêt; on croyait entendre parler l'histoire. On les consultait sur l'étiquette, sur les usages; leur suffrage était le succès le plus désirable pour ceux qui débutaient dans le monde; enfin, contemporains de tant de grands hommes en tout genre, ces vénérables personnages semblaient placés dans la société pour maintenir les idées d'urbanité, de gloire, de patriotisme, ou du moins pour y suspendre une triste décadence! Mais bientôt l'expression de ces sentimens ne fut presque plus qu'un noble langage, qu'une simple théorie de procédés généreux et délicats; on ne tenait plus à la vertu que par un reste de bon goût, qui en faisait aimer encore le ton et l'apparence. Chacun, pour cacher sa manière de penser, devint plus rigide sur les bienséances; on raffina, dans la conversation, sur la délicatesse, sur la grandeur d'âme, sur les devoirs de l'amitié; on créa même des vertus chimériques; rien ne coûtait en ce genre; l'heureux accord entre les discours et la conduite n'existait plus : mais l'hypocrisie se décèle par l'exagération;

elle ne sait où s'arrêter: la fausse sensibilité n'
point de nuances; elle n'emploie jamais, pour s
peindre, que les plus fortes couleurs, et tou
jours elle les prodigue ridiculement. Il s'établi
dans la société une secte très-nombreuse d'hom
mes et de femmes qui se déclarèrent partisans e
dépositaires des anciennes traditions sur le goût
l'étiquette, et même la morale qu'ils se van-
taient d'avoir perfectionnée : ils s'érigèrent en
juges suprêmes de toutes les convenances sociales
et s'arrogèrent exclusivement le titre imposan
de *bonne compagnie*. Un mauvais ton, et tout
aventure scandaleuse, excluaient ou bannis-
saient de cette société; mais il ne fallait ni un
vie sans tache, ni un mérite supérieur pour y
être admis. On y recevait indistinctement de
esprits-forts, des dévots, des prudes, des fem-
mes d'une conduite légère. On n'exigeait que
deux choses : un bon ton, des manières nobles
et un genre de considération acquis dans le
monde, soit par le rang, la naissance ou le cré-
dit à la cour, soit par le faste, les richesses, ou
l'esprit et les agrémens personnels.

Les prétentions, même peu fondées, lors-
qu'on les soutient constamment, finissent tou-
jours par assurer dans le monde une sorte d'éta

plus ou moins honorable, suivant leur genre, lorsqu'on a de la fortune, un peu d'esprit et une bonne maison : les observateurs et les gens malins s'en moquent; mais on y cède; il semble que leur tenacité les justifie. Les fats, décriés et méprisés par toutes les femmes, n'en passent pas moins pour des hommes à bonnes fortunes. Les importans sans crédit n'en imposent à personne; cependant ils sont ménagés et sollicités par tous les ambitieux et les intrigans qui, à tout hasard, sur leur parole, pensent qu'il est prudent de les mettre dans leurs intérêts. Les prudes obtiennent les égards extérieurs qui sont dus à la vertu; les pédans, sans instruction réelle, jouissent, dans la conversation, de presque toutes les déférences accordées aux savans. En réfléchissant sur ce bonheur infaillible des prétentions persévérantes, qui pourrait attacher une grande importance aux succès de société?

Le cercle usurpateur et dédaigneux dont on vient de parler, cette société si dénigrante pour toutes les autres, excita contre elle beaucoup d'inimitiés : mais comme elle recevait dans son sein tous ceux qui avaient un mérite supérieur bien reconnu, ou ceux que quelques brillans avantages mettaient à la mode, l'animosité qu'elle ins-

pirait étant évidemment produite par l'envie, ne servit qu'à lui donner plus d'éclat, et l'on s'accorda unanimement à la désigner par le titre de *grande société*, qu'elle a gardé jusqu'à la révolution; ce qui ne voulait pas dire *plus nombreuse*, mais ce qui, dans l'opinion universelle, signifiait la mieux choisie et la plus brillante par le rang, la considération personnelle, le ton et les manières de ceux qui la composaient. Là, dans les cercles trop étendus pour autoriser la confiance, et qui, en même temps, ne l'étaient pas assez pour que la conversation générale y fût impossible; là, dans les assemblées de quinze ou vingt personnes, se trouvaient, en effet, réunies toute l'aménité et toutes les grâces françaises. Tous les moyens de plaire et d'intéresser y étaient combinés avec une étonnante sagacité. On sentait que, pour se distinguer de la mauvaise compagnie et des sociétés vulgaires, il fallait conserver (en représentation) le ton et les manières qui annonçaient le mieux la modestie, la réserve, la bonté, l'indulgence, la décence, la douceur et la noblesse des sentimens. Ainsi, le seul bon goût fit connaître que, seulement pour briller et pour séduire, il fallait emprunter toutes les formes des vertus les plus aimables. La politesse, dans

ces assemblées, avait toute l'aisance et toute la grâce que peuvent lui donner l'habitude prise dès l'enfance et la délicatesse de l'esprit; la médisance était bannie de ces conversations générales; son secret ne pouvait s'allier avec le charme de douceur que chaque personne y apportait. Jamais la discussion n'y dégénérait en dispute. Là se trouvait, dans toute sa perfection, l'art de louer sans fadeur et sans emphase, de répondre à un éloge sans le dédaigner et sans l'accepter; de faire valoir les autres sans paraître les protéger, et d'écouter avec une obligeante attention. Si toutes ces apparences eussent été fondées sur la morale, on aurait vu l'âge d'or de la civilisation. Était-ce hypocrisie? non, c'était l'écorce des anciennes mœurs, conservée par l'habitude et le bon goût, qui survit toujours quelque temps aux principes, mais qui, n'ayant plus alors de base solide, s'altère peu à peu, et finit par se gâter et se perdre à force de raffinement et d'exagération.

Dans les cercles moins étendus de cette même société, on montrait beaucoup moins de circonspection; le ton, qui ne cessait jamais d'être d'une rigoureuse décence, y était beaucoup plus piquant. On n'y attaquait l'honneur de personne : on y voulait toujours de la délicatesse; néan-

moins, sous les formes artificieuses de la con
fiance, de l'étourderie et de la distraction, on y
pouvait médire sans scandale ; on n'y excluai
point les traits les plus perçans, pourvu qu'il
fussent lancés avec adresse, et sans colère appa
rente, car on ne pouvait médire de ses ennemi
reconnus. Il fallait que la médisance ne fût pa
suspecte, et que, pour s'en amuser, l'on pût y
croire. Dans la société, même intime, la mali-
gnité respectait les liens du sang, l'amitié, la re-
connaissance, et les gens qu'on recevait chez soi
d'ailleurs les indifférens y étaient sacrifiés san
scrupule. On n'y flétrissait point leur réputation
mais on s'y moquait du mauvais ton, des ma-
nières *provinciales* ou vulgaires ; on y tournai
en ridicule ceux qu'on n'aimait pas ; c'était le
immoler, car ces arrêts frivoles avaient force d
loi, et cela devait être. Partout où se trouve un
association généralement regardée comme supé
rieure à toute autre du même genre, se trouv
un tribunal, dont les juges prononcent des sen
tences irrévocables. A qui en appellerait-on, lors
qu'il n'existe pas de puissance souveraine à la
quelle il soit possible de recourir ? Quand on n
trouve plus dans le monde cette prééminenc
d'une société établie d'un sentiment unanime

arbitre du bon goût, dispensatrice des éloges les plus désirables, et juge de toutes les convenances, l'arme puissante du ridicule est brisée; et c'est pourquoi il n'y a point de ridicules chez les peuples grossiers ou tombés dans la barbarie, et même parmi ceux qui out été, durant longtemps, agités par de violentes secousses politiques. Après de tels orages, l'essentiel et le plus pressé est de rétablir les principes; mais les grâces ne s'organisent point, on ne les rappelle point par des édits; elles prennent aisément la fuite, il faut du temps pour les ramener. Le seul ridicule qui puisse subsister dans la décadence même du bon goût, est celui de la sottise unie à l'insolence; celui-là sera toujours universellement senti, dans tous les pays et chez toutes les nations.

Pour achever de peindre la *grande société* du dix-huitième siècle, il faut dire encore que, dans ses comités les plus intimes, on exigeait que la médisance fût pour ainsi dire *dispersée;* un même personnage qui se serait chargé constamment de la répandre, eût été odieux. On voulait surtout de la grâce, de la gaîté ou de l'originalité : la méchanceté noire est toujours triste, elle a quelque chose de vulgaire et de

grossier ; elle eût produit d'ailleurs une trop grande disparate avec le langage habituel ; elle était de mauvaise compagnie.

Ce qu'on ne pardonnait jamais, ce que rien ne pouvait excuser, c'était la bassesse ou des manières ou du langage, et celle des actions quand elle était bien avérée. On n'avait plus assez de principes pour être profondément indigné au fond de l'âme d'une bassesse qui aurait valu une grande fortune ou une belle place ; mais on avait encore plus de vanité que de cupidité, et tant que l'orgueil conserve ce caractère, il peut ressembler à la grandeur. Quand les bassesses utiles étaient faites avec de certaines précautions et de certaines formes, on feignait facilement, si elles réussissaient, de ne voir en elles qu'une habileté permise : ainsi que les voleurs chez les Lacédémoniens, les maladroits seuls étaient punis. On n'a jamais vu, du moins dans ce temps, de bassesses effrontées, et c'est encore beaucoup ; jamais on n'a vu un ami supplanter à la cour son ami, ou un ministre disgrâcié abandonné lâchement par ceux qui lui avaient fait une cour assidue pendant sa faveur ; au contraire, comme le cœur et les principes avaient infiniment moins d'influence sur la con-

duite que la vanité, on mettait du faste et de l'éclat à toutes les actions généreuses; on finit par y mettre de l'arrogance : on ne se contenta pas d'aller voir un ministre exilé, on lui rendit une espèce de culte, on le déifia, on brava ouvertement le souverain qui l'avait exilé....

On l'a déjà dit, le code moral de cette brillante société n'était plus appuyé que sur une base fragile, prête à s'écrouler; mais il y avait encore des législateurs et des juges, les lois n'étaient point abrogées. Cette *grande société*, ou la *bonne compagnie*, ne se bornait pas à prononcer des arrêts frivoles sur le ton et les manières; elle exerçait une police sévère très-utile aux mœurs, et qui formait une espèce de supplément aux lois; elle réprimait, par sa censure, les vices que ne punissaient pas les tribunaux, l'ingratitude, l'avarice : la justice se chargeait du châtiment des mauvaises actions, et la société de celui des mauvais procédés. Sa désapprobation générale ôtait à celui qui en était l'objet une partie de sa considération personnelle : l'exclusion de son sein avait la plus funeste influence sur sa destinée. On bouleversait une existence par ces paroles terribles, *Tout le monde lui a fait fermer sa porte;* ce qui ne s'entendait que

des personnes de cette société. Cette puissanc
n'était ni celle de la royauté, ni celle des par
lemens et des cours judiciaires : c'était celle d
l'honneur ; elle fut souveraine jusqu'à la révo
lution, et les personnes qui l'exerçaient d'u
consentement unanime, sans opposition, comm
sans révolte, avaient d'autant mieux le droit d
s'appeler exclusivement la *bonne compagnie*
qu'elles n'abusèrent jamais de cet empire. Légè
res dans les médisances qui ne flétrissaient poin
la réputation, elles ne s'accordaient à croire le
accusations déshonorantes que sur la clameu
publique et universelle, et sur les preuves mo
rales les plus fortes ; mais, par une admirable
équité, cet honneur, plus délicat que les lois,
n'était pas, par cette raison même, aussi absolu
qu'elles : ses arrêts, n'étant pas fondés sur des
preuves irrécusables, n'étaient point sans appel;
ils reléguaient seulement dans la mauvaise com-
pagnie ; mais ils n'y fixaient pas sans retour.
Nous l'avons déjà dit, et il n'est pas inutile d'insister
sur cette vérité, on n'a jamais établi la différence
qui se trouve entre une personne flétrie par
l'opinion publique, ou flétrie par un fait écla-
tant, incontestable, ou par un jugement légal.
On a même toujours confondu ces deux choses :

on dit également de ces deux personnes qu'elles sont *déshonorées*, et cela n'est ni juste, ni vrai.

Qui dit *opinion*, dit une croyance sans preuves positives; si de telles preuves existaient, ce ne serait plus une *opinion*, ce serait un jugement formel, irrévocable : il n'appartient qu'à un tel jugement de *déshonorer*. La simple opinion, quelque générale, quelque fondée qu'elle puisse paraître, place, comme on vient de le dire (lorsqu'elle attaque l'honneur), dans la mauvaise compagnie, l'individu qu'elle condamne; mais cette sentence n'est pas irrévocable, parce qu'elle n'a point la puissance de *déshonorer*. C'est pourquoi on a vu des gens flétris par l'opinion, être de fort mauvaise compagnie pendant dix, quinze et vingt ans, et ensuite, par un changement de mœurs, par des événemens heureux, prendre subitement une autre existence, et redevenir de très-bonne compagnie. Un homme flétri par une procédure publique, ou qui a fui devant une armée d'une manière non équivoque, est déshonoré sans retour, parce que le déshonneur ne s'efface point. Il n'y a, dans les accusations du monde, ni témoins légitimes, ni confrontations, ni certitude absolue, et certainement il s'y mêle toujours beaucoup d'inventions calomnieuses.

Une femme, pour une seule aventure éclatante peut être perdue, si on ne peut la nier; une femme, après mille déréglemens, peut ne pas l'être, et peut se relever, s'il n'y a sur elle que des ouï-dire et que l'opinion. Cela est juste parce que le principe, que le déshonneur, c'est-à-dire la *tache ineffaçable*, ne peut exister qu'avec des *preuves irrécusables*, est de toute équité et de toute utilité. Si l'opinion avait le pouvoir de déshonorer, la méchanceté n'aurait plus de bornes, la calomnie n'aurait plus de frein. Il faut admirer comment, sans lois et sans réglemens, ces choses se sont naturellement établies dans la société. Si l'opinion n'avait aucun pouvoir, le vice serait d'une effronterie hideuse, et les gens faibles et timides se laisseraient entraîner beaucoup plus facilement. L'opinion, dans une société bien réglée, a précisément le degré d'influence nécessaire, et son parfait équilibre est le meilleur soutien des bonnes mœurs.

A cette époque, dès les premiers jours de mon entrée au Palais-Royal, je fis les plus tristes réflexions sur ma nouvelle existence, et tout sembla concourir à les aggraver, et à augmenter la mélancolie que j'y avais apportée. Rien ne rend mécontent d'une nouvelle société et d'un nou-

veau genre de vie, comme une conscience inquiète, qui se reproche quelque chose!.... Je voyais pour la première fois des regards malveillans; j'étais mal à mon aise; je ne parlais qu'avec défiance et circonspection; je perdais ainsi l'espèce d'agrément qu'on avait jusqu'alors tant loué en moi, le naturel et la gaîté. Tous les hommes m'accueillaient à l'envi les uns des autres; mais leur galanterie est bien loin d'être rassurante, quand on craint l'inimitié des femmes! Il a toujours été facile de m'intimider par la sécheresse et la froideur, mais l'impertinence a produit, de tout temps, en moi un effet tout contraire. Je le prouvai dès lors, au grand étonnement de tous ceux qui furent témoins de la scène que je vais rapporter.

Tous les jours de représentation d'opéra, la porte était ouverte à toutes les personnes présentées, qui pouvaient y venir souper sans aucune invitation. Les autres jours s'appelaient *les petits jours*; il y avait une liste pour la société intime, qui, invitée une fois pour toutes, venait à volonté. Nous étions quelquefois dix-huit ou vingt, et plus communément dix ou douze. Ces soupers étaient fort agréables, on n'y jouait point; la princesse et toutes les femmes, établies autour

d'une table ronde, parfilaient ou travaillaient à de petits ouvrages; les hommes, assis à côté ou un peu derrière elles, soutenaient la conversation, qui, en général, était spirituelle et piquante. Un de ces soirs, après souper, je me trouvai placée entre monsieur de Thiars et le chevalier de Durfort; madame la duchesse de Chartres, et plusieurs dames du Palais-Royal, entre autres madame de Blot, et madame de Montboissier, son amie, parfilaient; M. le duc de Chartres, et trois ou quatre hommes, allaient et venaient dans le salon. Je faisais une bourse. La conversation tomba sur *la Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. Madame de Blot s'extasia sur cet ouvrage; peu à peu son enthousiasme devint si emphatique et si bruyant, que M. le duc de Chartres et les hommes qui étaient avec lui, se rapprochèrent, en restant debout: ils firent un demi-cercle autour de notre table, et M. le duc de Chartres se plaça vis-à-vis de madame de Blot, qui en fut un peu embarrassée; elle n'aimait pas du tout à soutenir devant lui ses thèses sentimentales, sachant bien qu'il ne les écoutait attentivement que pour s'en moquer; cependant comme elle se sentait en verve d'éloquence et de dissertation, elle continua avec le même feu, et elle

s'anima tellement, qu'elle finit par dire qu'il n'existait pas une femme *véritablement sensible*, qui n'eût besoin d'une vertu supérieure pour ne pas consacrer sa vie entière à Rousseau, si elle pouvait avoir la certitude d'en être aimée passionnément. A cette étrange déclaration, M. le duc de Chartres s'écria qu'il nous demandait à tous notre parole de ne jamais révéler ce que venait d'avouer là madame de Blot, parce que si Rousseau en avait connaissance, il viendrait enlever madame de Blot, et qu'ainsi elle serait perdue à jamais *pour M. de Blot*, le Palais-Royal, ses amis, et la société. J'eus la politesse de me contenir, je ne me permis pas même un sourire. Madame de Blot reprit la parole avec aigreur; madame de Montboissier, MM. de Thiars et de Shomberg, vinrent à son secours; ils dirent que l'on devait pardonner un peu d'exagération à une admiration si vive; M. le duc de Chartres, avec beaucoup de douceur et un ton sérieux, en convint, et il reprit sa promenade dans la chambre. Tout se raccommoda en apparence, mais madame de Blot resta blessée, très-mécontente, et de fort mauvaise humeur. On reparla de *la Nouvelle Héloïse*, et tout à coup madame de Blot remarqua que pendant toute cette discussion, je

n'avais pas ouvert la bouche; elle me demanda pourquoi, et ce fut avec un ton qui n'était nullement bienveillant. Je répondis simplement que je n'avais pu me mêler de cet entretien, parce que (ce qui était vrai) je n'avais jamais lu *la Nouvelle Héloïse*, ni même *Émile*. Là dessus elle se récria, et répéta, du ton le plus moqueur, que cela était surprenant; il lui échappa d'ajouter que c'était une singulière *prétention*; ce mot me choqua, parce qu'il signifiait qu'elle croyait que je mentais. « Non, repris-je, non, madame; je vois trop souvent des *prétentions* ridicules, pour en avoir moi-même. Je n'ai point lu ces deux ou trois ouvrages, parce que je sais qu'ils ne sont pas faits pour mon âge : quand j'aurai le vôtre, madame, je les lirai, parce qu'ils contiennent, dit-on, d'excellentes choses, et que je pourrai alors en parler sans blesser la bienséance. » Ce petit discours, prononcé sans agitation et sans embarras, et par une personne qu'on avait vu jusqu'à ce moment si timide, causa un étonnement inexprimable à tout le monde, et de plus, à madame de Blot une violente colère. Ayant toutes les prétentions, elle avait aussi celle de la jeunesse, et je venais de l'irriter sur tous les points; elle fut tout-à-fait déconcertée, elle rougit, balbutia, elle

dit qu'elle ne savait pas que je fusse *dévote*, et que j'eusse un tel *rigorisme*. Je répondis que je me trouverais aussi honorée d'obtenir le titre mérité de *dévote*, que je serais fâchée de recevoir celui de *prude;* qu'au reste j'étais certaine du moins que mon *rigorisme* ne me porterait jamais à soutenir des thèses extravagantes. Ces réponses confondaient madame de Blot; je sentis tous mes avantages, et je les conservai par un calme imperturbable. Madame de Blot perdit véritablement la tête; on ne l'a jamais vue sortir à ce point de son caractère, qui était non-seulement mesuré, mais compassé. Enfin M. de Shomberg me dit tous bas : « Il ne vous manque plus qu'un succès, c'est de céder et de finir. » A ce mot, je baissai les yeux sur mon ouvrage, et je cessai de parler. Madame de Blot m'attaquait toujours, M. de Shomberg et quelques autres s'emparèrent de la conversation; on parla d'autre chose, madame de Blot bouda. Je fus modeste dans mon triomphe, ce qui est toujours très-facile; j'acquis dans cette soirée cinq ou six admirateurs, mais je me fis une ennemie qui ne m'a jamais pardonné cette petite victoire.

Cette scène fit beaucoup de bruit dans le Palais-Royal, et m'y donna cette sorte de considé-

ration qu'on a pour les personnes qui savent s
révolter à propos, et avec la mesure convenable
d'ailleurs, comme madame de Blot n'était pa
aimée en général dans le Palais-Royal, tout l
monde me donna raison avec grand plaisir.

M. de Shomberg vint me voir deux jours après
pour me parler sur cette *grande affaire*, et pou
essayer, en convenant que je n'avais nul tort
d'excuser madame de Blot : il me soutint qu'ell
avait beaucoup de *penchant naturel* pour moi
et qu'elle désirait mon amitié, et, avec ma cré
dulité naturelle, je voulus le croire, et je promi
de reprendre avec elle l'air de l'envie de plaire
et le ton de la bienveillance. Je tins parole ; et
comme la crédulité et la bonne foi de mon carac
tère ne m'ont jamais empêchée de lire sur les
physionomies, et d'être frappée de tout ce qui
est faux, je vis parfaitement sur son visage et
dans son maintien quelque chose de contraint,
mais je me persuadai que ce n'était que de l'em-
barras ; elle eut d'ailleurs beaucoup de grâce avec
moi, du moins dans ses démonstrations et dans
ses discours, et je ne doutai pas un instant de sa
sincérité.

Par une convention tacite et générale, toutes
les inimitiés étaient suspendues dans le monde,

non-seulement les ennemis les plus reconnus pour tels, ne s'y montraient point de ressentiment, mais ils s'y traitaient mutuellement avec tous les égards de la politesse; cependant on ne voulait pas que cette condescendance sociale allât jamais jusqu'à des témoignages affectueux, car rien dans ce temps n'excusait la fausseté, lorsqu'on pouvait l'entrevoir. N'ayant jamais jusqu'alors éprouvé les effets de la haine ou même de la malveillance, ces nuances m'étaient inconnues, je m'y suis trompée long-temps : c'est un malheur qui pro-duit souvent les plus affligeans mécomptes.

Je voyais de temps en temps le vicomte de Custines, et je pensais qu'il avait renoncé à cette passion qui avait eu tant d'éclat et à laquelle je croyais avoir ôté toute espérance; je lui savais gré du tendre et vif souvenir qu'il conservait de son angélique belle-sœur, et j'étais fort disposée à prendre une véritable amitié pour lui. J'ai annoncé que je conterais de suite l'histoire de ses rapports avec moi; je vais donc la reprendre de plus haut, et la conduire sans interruption jusqu'au dénoûment; voici cette singulière histoire que je désire qui soit lue par toutes les jeunes personnes :

Le vicomte de Custines n'a jamais été marié,

il logeait chez son frère, qui avait pour lui la plus tendre amitié. Dès les premiers temps de ma liaison avec sa belle-sœur, il parut fort occupé de moi. Il avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans, une taille et une figure particulièrement élégantes; on trouvait son visage joli : il ne m'a jamais plu, parce que sa physionomie exprimait habituellement l'ironie et la moquerie, et qu'il y avait dans son regard je ne sais quoi de furtif, de faux et de méchant que je n'ai vu qu'à lui, et qui me paraissait d'autant plus surprenant, qu'il était blond et qu'il avait des yeux bleus, ce qui, ordinairement, donne l'air de la douceur. Il avait de l'esprit, de la finesse, quelquefois de la gaîté, une jolie conversation, un ton parfait, et la réputation d'un jeune homme sage, instruit et très-aimable. Il avait beaucoup lu, et surtout l'histoire de France et tous les mémoires qui s'y rapportent. Il en parlait bien et sans pédanterie. Quand je consultais ma raison et mon jugement, il me paraissait digne des plus grands éloges; quand je le regardais et que je l'observais, il me déplaisait à l'excès. Il se piquait d'aimer avec passion la musique : ce qui motivait les transports auxquels il se livrait quand je jouais de la harpe et que je chantais; il s'ex-

tasiait surtout en écoutant ce bel air de Castor et Pollux, *Tristes apprêts, pâles flambeaux;* et un soir il s'enthousiasma tellement, que tout à coup il eut l'air de se trouver mal et sortit brusquement. Il rentra au bout d'un quart d'heure; il était si pâle, que tout le monde en fut frappé. J'ai toujours été persuadée qu'il avait un secret pour se faire pâlir à volonté. Ce soir même, il me dit plusieurs mots à la dérobée qui ressemblaient beaucoup à une déclaration d'amour; et le surlendemain, qui était un dimanche, jour où M. de Genlis était toujours à Versailles, il m'écrivit une lettre passionnée de quatre pages. Cette lettre exprimait *l'amour le plus pur* et le plus désintéressé; il ne voulait que *m'adorer, me consacrer sa vie.* Cette lettre était spirituelle, mais écrite avec une grande recherche, et le ton général en était emphatique. Je n'y répondis point. J'allai souper le soir chez madame de Custines. J'y portai plus de curiosité que d'embarras. Mon cœur n'était nullement touché, mais je ne concevais pas que cet homme si moqueur fût si passionné. Il n'y avait que cinq ou six personnes chez madame de Custines. La conversation fut toujours générale; le vicomte soutint des thèses

sentimentales du plus grand genre, qui, dans sa bouche, ne me paraissaient que du persiflage. A souper, il se mit à table à côté de moi, et, au bout de quelques minutes, il me dit que j'étais restée le matin bien long-temps aux bains de Poitevin. Je lui demandai comment il savait que je m'étais baignée : « Je sais tout ce que vous faites, me répondit-il, parce que je vous suis partout, et sous mille déguisemens : combien de fois vos yeux se sont portés sur moi sans me reconnaître! Hier, vous étiez, à midi, au Luxembourg; vous aviez une robe bleue : ce matin, en revenant du bain, vous avez été à la messe aux Carmes. J'ai été derrière vous pendant un quart d'heure; ensuite, j'ai été vous attendre à la porte; vous m'avez donné l'aumône en passant.... » Ce récit fut interrompu par quelqu'un qui lui adressa la parole, et moi je restai stupéfaite, cherchant à me rappeler tous les pauvres que j'avais vus. En sortant de table, je le priai de me dire combien je lui avais donné : « Deux sous, me répondit-il, et je les ferai enchâsser dans de l'or, et suspendre à une chaîne, pour les porter toute ma vie sur mon cœur. » Je me mis à rire et à plaisanter sur ces prétendus déguisemens; mais, comme il me disait réellement tout ce que

j'avais fait, et ce que j'avais distribué aux pauvres en pièces de petite monnaie, j'étais, au fond, sur ce point tout-à-fait incertaine.

J'ai toujours aimé la singularité qui n'offre rien de révoltant; c'est un défaut dans une femme, parce qu'il peut en résulter beaucoup de fausses démarches. Ces déguisemens me causaient une grande curiosité; néanmoins, je puis dire, avec la plus scrupuleuse vérité, qu'ils ne m'ont jamais engagée à laisser la moindre espérance à celui qui en était l'objet, ils m'ont seulement empêchée de lui renvoyer ses lettres toutes cachetées. Il m'écrivait des volumes tous les dimanches, pour me rendre compte de tout ce que j'avais fait dans la semaine, et avec un détail et une exactitude qui finirent par me persuader qu'il était toujours à ma suite, sur mon chemin, à la promenade, dans les rues, dans les églises, même souvent dans la cour de ma maison, et jusque dans mon petit jardin, et toujours si bien déguisé que je ne pouvais le reconnaître. Quand je l'aurais aimé, je n'aurais pas plus souvent pensé à lui, car j'étais toujours occupée, quand je sortais, à examiner tout ce qui m'approchait, dans l'idée que je le découvrirais sous quelque étrange déguisement. Un soir, chez madame de Custines, pen-

dant que j'accordais ma harpe, il s'approcha de moi, et, entr'ouvrant sa veste, il me fit voir mes *deux sous*, encadrés dans une jolie monture, et attachés à un cordon de cheveux bruns. Je souris, et je lui demandai de qui étaient les cheveux? — Je ne pouvais les attacher qu'aux vôtres, répondit-il. — Comment, repris-je, les miens! — Assurément, et je vous conterai cela à souper.

Il y avait ce soir-là un grand souper, et il était possible de causer à table, sans crainte d'être entendu; j'y renouvelai tout de suite ma question sur les cheveux. « Eh bien! répondit-il, je les ai moi-même coupés sur votre tête en vous coiffant. » A ces mots j'éclatai de rire. « Ce n'est point une plaisanterie, reprit-il; madame Dufour, votre coiffeuse[1], vous envoie sans cesse à sa place une de ses apprenties pour vous coiffer; et, habillé en femme, et avec l'art des déguise-

[1] Dans ce temps, il y avait des coiffeuses pour les femmes; on aurait trouvé de l'indécence à se faire coiffer par des hommes. Un an après, le coiffeur Larseneur, à Versailles, prit de la vogue pour coiffer les jeunes femmes, à leur présentation, de manière à ne pas déplaire à Mesdames, qui détestaient les coiffures hautes, si exagérées et si à la mode alors: bientôt, des coiffeurs de femmes s'établirent à Paris; *enfin Léonard vint*, et toutes les coiffeuses tombèrent dans le mépris et dans l'oubli.

(*Note de l'auteur.*)

mens que je possède au suprême degré, et que je vous dois, j'ai été vous coiffer, il y a environ trois semaines, sous le nom d'une de ces filles que j'avais gagnée. » Pendant cette histoire, j'écoutais toutes ces fables extravagantes avec un étonnement inexprimable, car je me rappelais que parmi ces filles qui m'avaient coiffée, il y en avait eu une très-silencieuse, qui plusieurs fois m'avait donné envie de rire par des soupirs continuels, et j'imaginai bonnement que le vicomte avait joué ce personnage, quoique le souvenir confus qui me restait de la figure de cette fille n'eût aucun rapport avec les traits du vicomte; mais je lui supposais pour se travestir tout l'art dont il se vantait lui-même. Je trouvais tout simple qu'il eût su, par madame de Custines, les détails relatifs à madame Dufour, qui la coiffait aussi quelquefois. Une seule chose me laissait des doutes, c'était son talent de coiffeur que je ne pouvais concevoir. Il me protesta qu'il avait passé six semaines à s'y exercer en secret, après avoir formé le projet de m'enlever une mèche de cheveux. Il y avait du vrai dans tous ces récits, mais il s'y trouvait un nombre infini de fausseté et de mensonges; cependant, malgré mon goût pour les choses extraordinaires, l'audace inouie de ces

entreprises me causa une véritable frayeur, je lui fis donner sa parole d'honneur que du moins il ne s'introduirait jamais dans ma maison. Malgré cette promesse, toute ma curiosité fut changée en effroi continuel. Si, en traversant l'antichambre, j'y voyais un domestique étranger, ou si je rencontrais une figure inconnue sur l'escalier, je frémissais, car je pensais tout de suite que c'était lui; si j'entendais M. de Genlis élever la voix en grondant, j'étais prête à me trouver mal, imaginant, de premier mouvement, qu'il venait de le reconnaître, et qu'il s'allaient battre. Ces pénibles émotions me firent prendre tout-à-fait en aversion le héros de ce roman bizarre, qui m'avait fort amusée pendant trois ou quatre mois. Je lui renvoyai la première lettre qu'il m'écrivit, sans la décacheter, ce que j'aurais dû faire après avoir lu la première de toutes. Peu de jours après ce premier renvoi, je le rencontrai à un grand déjeûner, chez une de mes amies qu'il voyait souvent; il trouva le moyen de me dire, avec des yeux menaçans, que si, à l'avenir, je lui renvoyais ainsi ses lettres, il deviendrait capable de toutes les extravagances imaginables, au lieu que si je continuais à les lire, même en le traitant toujours aussi mal d'ailleurs, il tien-

drait scrupuleusement la parole d'honneur que j'avais reçue de lui, et qu'il n'avait donnée qu'à cette condition.

La peur me décida à me soumettre à ce marché, et j'étais outrée intérieurement qu'il eût trouvé le moyen de me maîtriser ainsi. Je lui dis, non en plaisantant, mais avec colère, qu'il n'avait aucune générosité dans l'âme. Il me répondit qu'aucun homme ne l'égalait en grandeur d'âme et en pureté de sentimens, et que toute sa conduite avec moi en était la preuve. Je ne répliquai rien ; je le craignais, et je ne voulais pas l'irriter inutilement. Il continua donc à m'écrire, et comme il n'y avait plus dans ses lettres ce compte rendu d'espionnage, qui m'avait tant divertie, je n'y trouvai plus que les phrases boursoufflées d'un mauvais roman, et je n'en lisais plus la moitié. Au printemps, je fus débarrassée de lui ; j'allai passer six semaines à l'Ile-Adam, où il n'était point invité. Je revins à Paris, où je le retrouvai chez sa belle-sœur, et toujours aussi empressé, aussi passionné pour moi. Nos soupers des dimanches et des mardis recommencèrent. Un soir, dans la conversation générale, on parla de quelques jeunes gens de la cour, qui étaient partis, sans permission, pour aller en Corse, faire la

guerre en qualité de simples volontaires. Tout le monde les blâma, et quoique je n'eusse aucune espèce de liaison avec eux, je les défendis de la manière la plus véhémente; je fis leur éloge; j'ajoutai que ces actions avaient quelque chose de chevaleresque qui devait plaire à toutes les femmes. La soirée finie, le vicomte me donna la main pour me conduire à ma voiture; aussitôt que nous fûmes sur le haut de l'escalier : « Madame, me dit-il, avez-vous quelques ordres à me donner pour la Corse? — Comment! repris-je en riant, vous allez en Corse? — N'avez-vous pas approuvé ceux qui font ce voyage? — Mais c'est une plaisanterie? — Non, madame, rien n'est plus sérieux; je ne me coucherai point; je partirai à cinq heures du matin, c'est-à-dire, dans quatre heures. » Je ne pus me persuader qu'il fût capable de cette folie; mais le lendemain matin je reçus, à mon réveil, un billet de madame de Custines, qui me grondait avec sévérité de ce que tout ce que j'avais dit la veille avait déterminé son beau-frère *à partir pour la Corse, à cinq heures du matin* [1]. J'avoue que ma vanité

[1] J'ai placé ce trait dans une de mes nouvelles : *Lindane et Valmire.*

(*Note de l'auteur.*)

fut assez flattée de cette aventure, qui fit beaucoup de bruit dans le monde; et des dames *sentimentales* me blâmèrent beaucoup de ne pas montrer, dans cette occasion, plus de *sensibilité* pour un amant digne des temps de l'ancienne chevalerie. Il est certain que cette action acheva de me persuader qu'il avait fait pour moi toutes les extravagances qu'il m'avait racontées. Une de mes amies, très-jeune et très-jolie, me parla un jour de lui et de ses sentimens pour moi, avec un feu, une vivacité qui m'étonnèrent, et en faisant son éloge, elle ajouta qu'il était l'homme le plus délicat et le plus vertueux qu'il y eût sur la terre. Elle vit que je trouvais beaucoup d'exagération dans cette louange; alors elle s'écria : « Il faut que vous le connaissiez tout entier, et je vais sacrifier mon amour-propre au plaisir de vous donner pour lui l'estime et l'admiration que doit inspirer un tel caractère. » Aussitôt elle me confia qu'avant que ses sentimens pour moi eussent éclaté, elle avait pris pour lui la plus violente passion, et que, dans un moment d'égarement, et se croyant aimée, elle lui en avait fait l'aveu; qu'au même instant il s'était jeté à ses pieds, pour lui demander sa pitié, son amitié, pour lui déclarer que son cœur n'était plus à lui, et qu'il

avait pour moi la passion la plus vive et la plus malheureuse. Elle s'extasia pendant un quart d'heure sur la beauté et la franchise de ce procédé; moi-même je le trouvai en effet estimable, quoique cependant il me fût impossible de repousser la *mauvaise pensée* que le vicomte, connaissant la candeur et la vivacité de cette jeune personne, s'était bien douté qu'elle me confierait ce grand secret, et qu'en même temps elle se garderait bien d'en parler à madame de Custines, dont elle redoutait extrêmement l'austérité.

Le vicomte, comme je l'ai déjà dit, resta un an en Corse, et s'y conduisit de la manière la plus brillante. Je le revis, ainsi que je l'ai conté, au bal masqué de Versailles. Maintenant je vais reprendre la suite de mon histoire. Depuis mon entrée au Palais-Royal, il ne me parlait plus de ses anciens sentimens; je lui montrais, sinon la confiance, qu'il n'a jamais pu m'inspirer, du moins un intérêt fort sincère. Un soir je lui témoignai une grande inquiétude sur madame de Mérode, qui, dans sa dernière lettre de Bruxelles, m'avait mandé qu'elle était fort mécontente de sa santé; et, comme deux courriers s'étaient écoulés depuis cette lettre, je craignais véritablement qu'elle ne fût tombée tout-à-fait malade. Le vi-

comte m'écouta sans répondre, et sortit précipitamment. Le surlendemain, à midi, il entra inopinément dans mon cabinet, il était botté, tenait un fouet d'une main, et de l'autre un billet. Je le regardai avec étonnement : « Tenez, madame, dit-il, voilà un billet de madame de Mérode, qui vous apprendra qu'elle a en effet été très-malade, mais qu'elle est fort bien à présent : je l'ai trouvée sur sa chaise longue. — Quoi ! m'écriai-je, vous venez de Bruxelles ! — Assurément, répondit-il, vous étiez inquiète. En vous quittant, j'ai été prendre un cheval de poste, et je me suis rendu à Bruxelles à franc-étrier et sans m'arrêter. Je n'ai fait qu'entrer et sortir chez madame de Mérode, et je suis revenu avec la même promptitude ; mais lisez cette lettre. » Excessivement touchée, je lus la lettre, qui me confirma l'exacte vérité de ce récit. Madame de Mérode m'exprimait un grand enthousiasme pour mon élégant courrier, et je fus moi-même attendrie jusqu'aux larmes. Il crut qu'enfin il avait trouvé le chemin de mon cœur ; et, quelques jours après, venant à dessein à une heure où il était sûr de ne point trouver chez moi de monde, il se jeta tout à coup à mes genoux, et en me reparlant de son amour avec l'impétuosité la plus

effrayante, et en me menaçant de se tuer si je n'y répondais pas. Ses menaces et ses fureurs me glacèrent et m'inspirèrent une espèce d'indignation qui me donna tout le sang-froid dont j'avais besoin. J'étais auprès de la cheminée. Je sonnai ; il se releva comme un forcené. Un valet de chambre survint. Je lui dis, avec beaucoup de calme : « Éclairez M. le vicomte de Custines. » Il faisait nuit ; mais je savais que les lanternes des corridors du Palais-Royal n'étaient pas encore allumées. Il sortit avec des démonstrations de rage qui paraissaient aller jusqu'au désespoir ; et, malgré le courage que je venais de montrer, il me laissa une impression de crainte et d'effroi que je conservai toute la soirée. Le lendemain, en me réveillant, je reçus de lui un billet qui me fit frémir, voici quelle en était la date posée au haut de la page :

« Ce 23 août, dernier jour de ma vie. »

Le billet de quatre lignes, exprimait le plus horrible désespoir, et la décision formelle de s'ôter la vie. Rien ne peut donner l'idée de l'horreur dont je fus pénétrée, et du remords que j'éprouvai de l'avoir traité avec trop de mépris. Il me semblait que j'aurais dû, à ses menaces de se

tuer, montrer au moins de l'inquiétude et de la compassion. Je restai plus d'une heure glacée, pétrifiée, et déplorant avec amertume ce désastreux événement; enfin j'écrivis au comte de Custines pour lui demander des nouvelles de son frère, qui logeait toujours chez lui. Au lieu de me répondre, le comte vint sur-le-champ, et lorsqu'il entra dans ma chambre, je vis aussitôt sur son visage la confirmation de cet affreux malheur. Il me dit que son frère était parti seul à quatre heures du matin, sans domestique, sans rien emporter, et qu'il lui avait laissé un billet de deux lignes qu'il me montra, et qui disait seulement qu'on ne l'attendît plus, et qu'on ne saurait jamais où il allait. Le comte de Custines, qui avait un cœur excellent, était dans la plus profonde affliction, et il me répétait toujours : *Voilà où vous l'avez poussé!* J'étais si saisie et si affligée moi-même, que pendant une semaine entière je fus hors d'état de descendre au Palais-Royal. Je fis défendre ma porte, et je ne reçus uniquement que le comte de Custines, qui vint tous les jours. Il prit toutes les informations possibles sans pouvoir découvrir ce qu'était devenu son frère. Nous convînmes de ne point conter cette tragique histoire, et de la cacher

aussi long-temps que cela serait possible, en disant seulement que le vicomte était allé voyager en Suisse. Enfin je repris mes habitudes ordinaires, et j'allai, comme de coutume, me promener tous les matins au Palais-Royal avec mes deux filles que j'avais avec moi, et dont l'aînée avait six ans. Au bout de quelques jours je remarquai un Arménien ou un Turc, que je jugeai tel à sa robe, à sa longue barbe, et à son turban; il me suivait constamment, ayant toujours les yeux fixés sur moi. Je le vis ainsi une quinzaine de jours de suite; au bout de ce temps il ne reparut plus. Dans les premiers jours d'octobre j'allai à Chantilly, et je n'en revins qu'au milieu du mois de novembre. Le comte de Custines était en Lorraine; le mois suivant je reçus de lui un billet qui était à peu près conçu dans ces termes :

« Ne pleurons plus l'*amant désespéré*, il est » ressuscité; j'irai ce soir conter à ma chère » consolatrice (c'est le nom qu'il me donnait » depuis la mort de sa femme) tous les détails » de cette merveilleuse aventure. »

Après avoir lu ce billet, mon premier mouvement fut de la joie, et le second une espèce de honte d'amour-propre, d'avoir cru à ce pré-

tendu suicide. Le comte passa avec moi toute la soirée; il me fit un long récit, dont voici les traits principaux :

Le vicomte s'était rendu dans la forêt de Senard, décidé, disait-il, à terminer ses tourmens, son existence, et voulant exécuter cette funeste résolution dans un lieu désert, afin que l'on pût ignorer comment et dans quel lieu il aurait trouvé la mort. Au moment où, enfoncé dans la forêt, il allait *s'immoler*, un ermite survint, qui l'arrêta, et l'entraîna dans son ermitage. Il y avait en effet dans cette forêt un grand ermitage, où plusieurs ermites réunis travaillaient en commun, et faisaient au métier des bas de soie, et de jolies petites étoffes, qui avaient beaucoup de vogue à Paris, et s'y vendaient fort bien. Le vicomte, rendu à la *raison*, à la *religion*, passa véritablement trois ou quatre mois dans cet ermitage, inconnu à ses hôtes, qui crurent avoir fait en lui la plus belle conversion du monde. Quand le vicomte fut revenu, le comte eut la curiosité d'aller visiter ces ermites; il leur parla de son frère, que ces bons solitaires regardaient comme un saint; ils contèrent qu'il avait exactement suivi leurs exercices de piété, et même travaillé avec eux. Ils vantèrent sa douceur, sa

simplicité, *sa candeur;* au reste il s'était conduit fort généreusement avec eux; outre le paiement de sa nourriture, il leur avait envoyé pardessus le marché, une ample provision de soie pour leurs travaux. Je suis persuadée qu'il s'amusa beaucoup dans cet ermitage; car il y avait une telle duplicité dans son caractère, que, même sans but et sans intérêt, il se délectait dans l'hypocrisie. Pour revenir à son histoire, il quitta momentanément l'ermitage; au bout de huit jours il alla se cacher ailleurs, afin de se promener tous les matins, déguisé en Arménien, au Palais-Royal. C'était effectivement lui que j'y avais vu. Il voulait connaître l'impression que produisait sur moi l'idée de sa mort. Il fut indigné de ne me trouver ni maigre, ni changée; il dit à son frère que cette dureté, jointe à son long séjour dans l'ermitage, l'avait guéri; qu'il ne me reverrait jamais sans trouble et sans émotion, qu'il prendrait toujours un vif intérêt à mon sort, mais qu'il renonçait enfin sans retour à une passion si malheureuse. Après avoir écouté ce récit, qui fut allongé par une infinité de détails que je supprime, je fis convenir le comte que nous avions été bien dupes de tant pleurer, et que la prétendue résolution de se tuer n'avait

été qu'une feinte (du genre le moins pardonnable) pour éprouver mes sentimens. Quelques jours après, le vicomte vint souper au Palais-Royal, j'y étais; il affecta des émotions qui attendrirent vivement plusieurs dames, qui connaissaient en gros son amour chevaleresque pour moi, sa campagne de Corse, et qui même savaient quelque chose du projet de son prétendu suicide. On racontait ce fait comme certain, mais avec beaucoup de variantes, toutes plus *touchantes* les unes que les autres. Il était, à tous les yeux, un héros de roman. Il porta au comble ce genre d'intérêt, lorsque jouant au wisk avec moi, on lui vit des mains tremblantes, et une telle distraction, qu'il brouillait toutes les cartes, renonçait, et mettait un surprenant désordre dans le jeu. Toutes ces choses étaient si visiblement à mes yeux une comédie, qu'elles me causaient une véritable colère. Une femme sentimentale, qui jouait avec nous, fut profondément indignée de mon air moqueur, elle me trouva *monstrueuse*. J'appris depuis qu'elle s'était servie de cette expression, en contant cette scène.

Le surlendemain on me dit, à dix heures du matin, que le comte de Custines me demandait en grâce de le recevoir, qu'il avait quelque chose

d'important à me dire. J'étais encore au lit; je le fis prier de passer dans mon cabinet, et de m'y attendre; je me levai à la hâte, et j'allai le trouver. Je fus frappée de l'altération que je remarquai sur son visage. « Bon Dieu! qu'avez-vous? m'écriai-je. — Ah! répondit-il, je vais vous raconter le comble de l'horreur et de la perfidie.... — Et de qui? — Du scélérat le plus noir qui ait jamais existé..... du vicomte. — Votre frère! qu'a-t-il donc fait? — Il vous a toujours trompée, ne vous a jamais aimée; il me trahissait, et voulait corrompre ma femme, et dans le temps où il affichait pour vous la plus violente passion! — Est-il possible? — Voici le fait : « Madame » de Custines a laissé une cassette dans laquelle » je savais qu'elle renfermait toutes les lettres » qu'elle voulait conserver; je n'ai jamais pu en » trouver la clef; d'ailleurs je n'avais nul em- » pressement de l'ouvrir, je craignais mortelle- » ment l'impression cruelle que me feraient ces » lettres, qui lui étaient adressées dans un temps » où j'étais si heureux! Enfin, comme vous m'a- » vez demandé plusieurs fois de vous rendre » vos lettres, je me suis décidé ce matin à faire » venir un serrurier, qui a ouvert la cassette; » alors j'en ai sorti tous les papiers, et je n'y

» ai trouvé que vos lettres, celles de madame de
» Louvois, et quelques-unes de madame d'Har-
» ville. Cependant, en examinant la cassette,
» j'ai connu, par son épaisseur, qu'elle devait
» avoir un double fond; à force de chercher le
» secret, j'ai touché le ressort qui m'a décou-
» vert le fond qui est très-profond, et qui con-
» tenait un nombre infini de billets et de let-
» tres de mon frère, toutes exprimant, dans le
» langage le plus passionné, un amour qu'il as-
» sure toujours être *très-pur*, mais qui emploie
» tous les moyens imaginables de séduction. On
» voit, par ces lettres, que madame de Custi-
» nes n'a jamais un instant manqué à ses devoirs,
» ni donné l'ombre d'une espérance, et que ses
» réponses ont toujours été de la plus grande
» sévérité. On voit qu'elle lui défendait cons-
» tamment de lui écrire, et que, communé-
» ment, elle ne lui répondait pas; alors il la
» menaçait de se porter aux dernières extrémi-
» tés, de me tout confier, et de se tuer. Il lui
» parle souvent de vous; il lui dit qu'il feint
» d'en être occupé, pour mieux cacher ses vrais
» sentimens; mais, poursuivit le comte, je vous
» ai apporté quelques-unes des lettres où il est
» question de vous; les voilà, lisez-les. » Je pris

ces lettres que je lus, je l'avouerai, avec autant de dépit que d'indignation. Dans la première, qui me tomba sous la main, il répondait aux reproches que lui faisait madame de Custines, sur l'artifice si coupable qu'il employait envers moi.

« Du moins, disait-il, cette feinte ne com-
» promet point sa tranquillité; pourvu qu'elle
» s'amuse, qu'elle soit bien cajolée, bien flat-
» tée, c'est tout ce qu'il lui faut; son amour-
» propre sur ses talens, et sa vivacité même,
» lui tiendront toujours lieu de raison, et elle
» n'éprouvera jamais un grand sentiment. »

Dans une autre lettre sur son départ pour la Corse, il disait en propres termes :

« Tant mieux que tout le monde croie que
» c'est elle qui m'envoie en Corse; mais vous
» qui, avec une âme si grande et si sensible,
» n'en êtes qu'effrayée et non *touchée*, comment
» pouvez-vous craindre pour elle cette *impres-*
» *sion dangereuse* dont vous me parlez? Con-
» fiez-vous davantage à sa vanité; soyez persua-
» dée que, se croyant l'objet de cette action,
» elle la trouve toute simple. »

Je lus ces deux articles deux ou trois fois de suite, et je les écrivis le soir même sur deux

petits morceaux de papier, que j'intercalai dans des lettres *de même date*, que j'avais reçues de ce nouveau Lovelace, infiniment plus artificieux et beaucoup plus scélérat que celui de Richardson. Quels auraient été mon désespoir et mon malheur, si je n'avais pas été préservée de sa séduction par cet instinct qui m'a toujours fait sentir la fausseté!.... Que serais-je devenue si je l'eusse aimé! Nous ne revenions pas d'étonnement, en songeant avec quelle audace et quelle sécurité il écrivait en même temps à sa belle-sœur et à moi des lettres également passionnées! Mais il nous connaissait parfaitement l'une et l'autre, il avait la certitude qu'un tel secret ne pouvait être trahi par sa belle-sœur, et que ma timidité, ma discrétion naturelle, et l'imposante austérité de madame de Custines, ne me permettraient jamais de lui montrer ces lettres, ou même de lui en parler. J'eus bien de la peine à modérer la violence du juste ressentiment du comte de Custines; enfin je le raisonnai tant, qu'il me donna sa parole (sur laquelle on pouvait compter) de brûler toutes ces lettres, sans en dire un seul mot à son frère, ni à qui que ce fût au monde. Je ne l'aurais jamais décidé à ce sage et généreux parti, sans l'intérêt de la mémoire de

madame de Custines; il connaissait assez le monde pour être certain que, si cette histoire était sue, on la conterait de mille manières différentes, et que, malgré la parfaite innocence de madame de Custines, la vénération que l'on avait pour sa mémoire en serait altérée auprès de quelques personnes irréfléchies, et que l'idée de la perfection importune.

Le comte, fidèle à sa promesse, vécut comme à l'ordinaire avec son frère, continuant à le loger chez lui; le vicomte ne se douta jamais qu'il eût la connaissance de ce terrible secret. Cette conduite coûta beaucoup à son vertueux frère pendant plus de six mois, mais ensuite il oublia l'outrage qu'il avait feint d'ignorer, et je l'ai même vu par la suite reprendre une amitié sincère pour ce frère perfide, qui l'avait si indignement trahi. Si dans les premiers momens, il eût éclaté avec lui, et qu'il lui eût reproché son crime, ils auraient été irréconciliables le reste de leur vie.

Il est bien étonnant que la personne la plus pure et la plus religieuse, que madame de Custines, enfin, ait reçu des lettres si criminelles. Comme je l'ai déjà dit, elle fut intimidée par les menaces terribles du vicomte, mais elle au-

rait dû sans doute avoir assez de caractère et de fermeté pour braver ses ressentimens; rien ne peut dispenser de remplir un devoir positif. Une chose bien inexplicable encore, c'est que madame de Custines n'ait pas brûlé ces lettres avant de mourir. Mais voilà les faits dans la plus grande exactitude.

Depuis cette époque, je n'ai jamais revu le vicomte de Custines chez moi, je ne le rencontrais qu'au Palais-Royal, au Temple, chez M. le prince de Conti, et au Palais-Bourbon, où il fut depuis attaché : il eut la place de capitaine des gardes de M. le prince de Condé. Trois ou quatre ans après notre brouillerie, j'eus la rougeole, dont je fus à la mort. Dans ce moment le vicomte devait aller, avec M. de Buzançai, passer quinze jours à Londres. Il apprit l'extrémité où j'étais, aussitôt il montra la plus vive douleur, rompit avec éclat son voyage, laissa partir seul M. de Buzançai, en disant qu'il ne pouvait quitter Paris en me sachant mourante; il resta, et pendant tout le temps que je fus en danger, il passa tous les jours des heures entières dans mon antichambre, touchant mes domestiques par ses démonstrations d'inquiétude et de douleur. Ce fut ainsi qu'il conserva la réputation d'un véritable héros

de roman, d'autant plus que, fidèle jusqu'à sa mort à cette passion imaginaire, il n'en a jamais montré d'autre; il a constamment répété qu'après un attachement si extraordinaire et si malheureux il n'y avait plus de place dans son cœur pour l'amour, et il n'a jamais voulu se marier. On ne peut pas imaginer combien on m'a su mauvais gré de ne pas admirer cette belle passion; on trouvait que j'aurais dû, sans la partager, montrer du moins un grand sentiment d'estime pour l'homme *qui savait aimer ainsi*. Mais quand on m'en parlait avec un ton pathétique, je ne pouvais m'empêcher de rire et de hausser les épaules. On a beaucoup répété que c'était un air de fort mauvais goût, et dont *un bon cœur* m'aurait préservée. Cette aventure singulière et si vraie dans tous ses détails est une belle leçon pour les jeunes personnes, qui sont, en général, si disposées à croire qu'elles inspirent des passions qui doivent faire *le destin de la vie*.

A présent je vais reprendre la suite de mon histoire.

Après avoir passé six mois au Palais-Royal, j'avais déjà éprouvé tant de noirceurs, et de méchancetés, que je résolus de m'en éloigner pour quelque temps. Madame la duchesse de Chartres

avait pris pour moi, et bien d'elle-même, la plus vive amitié; elle me faisait appeler sans cesse quand elle était seule dans son appartement : faveur qu'avec ma réserve habituelle je n'aurais jamais sollicitée, et qu'elle n'accordait à aucune autre. Ma conversation et ma gaîté lui plaisaient, et je trouvais très-attachantes sa bonté, sa candeur et sa sensiblité. On lui dit beaucoup de mal de moi; elle n'en crut rien : elle vit tant d'animosités contre moi, qu'elle reconnut sans peine le langage maladroit et passionné de l'envie. Elle me redit tout, elle me trouva de la modération, et, j'ose dire, de la générosité; car je ne récriminai point. Je ne lui ai jamais dit la moindre chose contre les femmes qu'elle me dénonçait comme mes ennemies les plus acharnées; et, par la suite, je n'ai pas laissé échapper une occasion de rendre des services auprès d'elle à ces mêmes personnes.

Cette conduite fut appréciée par madame la duchesse de Chartres; elle s'attacha à moi avec une espèce de passion qui a duré dans toute sa force plus de quinze ans, et je puis dire, avec une parfaite vérité, que mon cœur y a répondu avec toute l'énergie et tout le dévoûment dont il est capable quand il aime. Ce fut là le premier motif de l'ardente jalousie dont j'ai été l'objet pendant neuf ans au Palais-Royal.

Excédée des méchancetés et des calomnies, je pris le parti de faire un petit voyage, espérant que mon absence, dans ce commencement de faveur, prouverait que je n'avais nulle envie de dominer. J'avais depuis long-temps promis à madame de Mérode d'aller la voir à Bruxelles. J'engageai M. de Genlis à m'y mener; je demandai un congé, et nous partîmes au milieu de l'hiver. Je respirai en me retrouvant avec une amie charmante qui ne songea qu'à me rendre agréable le séjour de Bruxelles. Le prince Charles [1], frère de l'empereur, était vice-roi des Pays-Bas. Ce prince était aimable; il aimait les arts et les talens; il eut beaucoup de grâce

[1] Le vice-roi des Pays-Bas était alors le prince Charles-Alexandre de Lorraine, grand-maître de l'ordre teutonique, fils de Léopold Ier. duc de Lorraine, et d'Élisabeth d'Orléans. Il commandait, en 1742, l'armée autrichienne en Bohème, où il fut défait par le roi de Prusse; deux ans après, le prince Charles pénétra dans l'Alsace, mais bientôt il se vit forcé de repasser le Rhin. Un moment vainqueur des Prussiens, en 1745, il fut de nouveau vaincu par eux. Ce prince habile et brave était un général malheureux. L'affabilité de ses manières, son caractère généreux et la protection éclairée qu'il accorda aux lettres le firent aimer pendant sa vie, et ont rendu sa mémoire digne de respect et de reconnaissance. Ce prince est mort le 4 juillet 1780. Il était né au mois de décembre 1712.

(*Note de l'éditeur.*)

pour moi. Madame de Mérode avait une grande maison. Nous logions chez elle, et j'y vis la société la plus brillante de la ville, entre autres le prince et la princesse de Starenberg. Cette dernière, quoique petite, laide et bossue, plaisait même par sa figure remplie d'esprit et d'expression. Je n'ai vu à personne une manière de conter plus amusante, plus d'agrément dans la conversation, un esprit plus piquant; elle a fait de grandes passions, qui ont été également constantes et malheureuses. Le prince de Chimay, d'une belle figure, et jeune encore, était alors éperdument amoureux d'elle, et retenu à Bruxelles depuis deux ans par cet attachement. L'homme le plus à la mode et le plus spirituel de la cour du prince Charles était le prince de Ligne[1], qui

[1] Le prince de Ligne (Charles-Joseph), né en 1735 à Bruxelles, était entré dès son enfance au service d'Autriche, où son père et son grand-père étaient tous deux feld-maréchaux. A l'époque où madame de Genlis le vit à Bruxelles, il avait déjà donné des preuves d'une valeur brillante dans la campagne de 1757, contribué à la victoire de Hochkirchen, en 1758, par une action vigoureuse qui lui valut le grade de colonel, et s'était particulièrement distingué dans les dernières campagnes de la guerre de sept ans. Lorsqu'en 1770 il vint à Paris, il avait été précédé dans cette ville par sa réputation d'homme aimable, spirituel, et d'une grande sûreté dans la

passait une grande partie de sa vie à Paris, et que je connaissais déjà. Il avait une figure très-noble, les manières d'un grand seigneur, de la douceur et de la gaîté, de la prétention à la singularité, et cependant du naturel; son caractère était loyal et particulièrement obligeant. La duchesse d'Ursel, fille de la belle et vertueuse duchesse d'Aremberg, était, à cette époque, dans la première fleur de la jeunesse : une fraîcheur éclatante, une agréable physionomie, lui tenaient lieu de beauté, elle était charmante par la gaîté, la douceur, et une égalité d'humeur qui ne se démentait jamais. J'avais porté ma harpe; nous faisions de la musique tous les soirs : on causait, on faisait beaucoup de déguisemens, surtout pour m'attrapper; chose qui a toujours été très-facile. Madame d'Ursel, en se noircissant ses cheveux blonds, en se retroussant le nez avez un cheveu, en cachant ses jolies dents avec une écorce d'orange artistement taillée à cet effet, me fit croire

société. Le plus ridicule des opéra comiques, *Céphalide ou les autres mariages Samnites*, imprimé à Bruxelles en 1776, fut attribué au prince de Ligne : il a composé des vers français trop agréables pour être l'auteur d'un si méchant ouvrage.

Ce prince est mort à Vienne, le 13 décembre 1814. Il n'était feld-maréchal que depuis six ans.

(*Note de l'éditeur.*)

pendant toute une soirée qu'elle était une dame hollandaise nouvellement arrivée de la Haye. On me mena voir les tableaux d'Anvers et plusieurs manufactures intéressantes. Nous passâmes ainsi trois mois, qui s'écoulèrent pour nous d'une manière délicieuse. J'avais prolongé mon congé plus de six semaines. Enfin je retournai au Palais-Royal, pour y trouver les mêmes inimitiés. Peu de jours après mon arrivée, nous allâmes à l'Ile-Adam, chez M. le prince de Conti[1]. J'ai-

[1] J'ai déjà fait son portrait, mais j'ai oublié un trait qui le caractérisait particulièrement : on trouvait en lui une chose très-utile aux princes et aux gens en place. Il voulait que, dans toutes les classes, ceux qui avaient des rapports avec lui eussent une grande exactitude à lui rendre tout ce qui était dû à son rang, ce qui ne l'empêchait pas d'être constamment de l'affabilité la plus aimable. Ce mélange de popularité, de connaissance de ses droits, de condescendance et de dignité, prodnira toujours l'amour et le respect. Madame de Boufflers, après sa mort, fit faire son buste, dont le plâtre fut pris sur son visage. Ce buste est parfaitement ressemblant; mais l'empreinte de la mort, et l'affaissement des chairs causé par l'opération, ôte la beauté de cette sculpture.

(*Note de l'auteur.*)

Le prince de Conti, cinquième du nom, était né à Paris le 13 août 1717. Il se distingua dans la guerre de 1741 par sa bravoure personnelle et par ses talens comme général. Il mourut le 2 août 1776. Un poète a fait de lui ce portrait :

mais particulièrement cette maison de prince, parce qu'on y jouissait de la plus parfaite liberté. Le prince ne paraissait dans le salon que le soir, deux heures avant le souper. Quand il n'allait pas à la chasse, il passait ses journées dans l'appartement de madame la comtesse de Boufflers. Toutes les dames étaient maîtresses de dîner dans leurs chambres et d'y rester jusqu'au souper. M. le prince de Conti, âgé alors de cinquante ans, avait la plus belle et la plus majestueuse figure; il avait montré beaucoup de valeur et de talent à la guerre. Protecteur ardent de tous ceux qui lui étaient attachés, il avait de véritables amis; il était le seul prince du sang qui parlât bien au parlement, et qui eût de l'aisance et de la grâce à ses audiences. Il aimait les arts, les lettres et les sciences; on a dit de lui qu'il était le dernier des princes, comme on a appelé Brutus le dernier des Romains. Les chasses du cerf étaient d'un agrément particulier à l'Ile-Adam; chaque halte était une fête, et durant tous les

Des héros de son rang il augmenta l'éclat;
Mécène des savans, idole du soldat,
Favori d'Apollon, de Thémis, de Bellone,
Il protégea les arts et défendit le trône.

(*Note de l'éditeur.*)

voyages, nous jouions la comédie une fois par semaine.

Madame la comtesse de Boufflers, amie intime de M. le prince de Conti, passait pour la personne la plus spirituelle de la société; elle était même auteur de plusieurs drames et comédies, mais qui n'ont jamais été imprimés. On l'accusait de soutenir, dans la conversation, des paradoxes ou des thèses bizarres; c'est ce que je n'ai jamais entendu; je l'ai toujours trouvée aussi raisonnable que spirituelle, mais elle n'était jamais commune; c'est là sans doute ce qu'on appelait de la bizarrerie. Je l'ai beaucoup aimée; elle, madame de Beauvau, madame de Puisieux, et la maréchale de Luxembourg, m'ont paru des modèles parfaits de l'amabilité, de la politesse et de la grâce sociales.

Je ne perdis point mon temps à l'Ile-Adam: il y avait une belle bibliothéque; j'y lus, je crois, pour la première fois, *Rabelais*, dont je trouvai les trois quarts extravagans, sots et dégoûtans; ce qu'on y peut remarquer de spirituel, ne suffit assurément pas pour faire la réputation d'un livre: je lus et relus aussi un grand nombre de *Mémoires sur l'Histoire de France*, et j'écrivais beaucoup d'extraits. Un vieillard intéres-

sant, M. de Pont-de-Vesle, neveu de la fameuse madame de Tencin [1], me fut très-utile par sa conversation ; il avait beaucoup d'amitié pour moi ; il trouvait un grand plaisir à répondre à toutes mes questions, et il m'apprit une infinité d'anecdotes littéraires.

De retour à Paris, je me livrai à l'étude avec plus d'activité que jamais. J'ajoutai à mes occupations celle de peindre des fleurs en miniature. Madame de Puisieux m'avait demandé de lui don-

[1] La gravité des événemens politiques a fait perdre un peu de vue cette singulière Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, qui, après s'être faite religieuse, se fit relever de ses vœux, et entra dans un couvent de chanoinesses ; et, comme alors elle eut le droit de sortir souvent du chapitre, elle passa la plus grande partie de sa vie à Paris, où sa maison devint le rendez-vous de la société la plus spirituelle de Paris. On a dit d'elle qu'elle aimait encore mieux parler d'intrigues que de littérature : elle appelait les gens de lettres qu'elle recevait ses bêtes ; à la vérité en fait d'affaires elle avait plus d'esprit qu'eux ; cependant si elle en eut assez pour ne pas succomber dans une procédure criminelle où elle fut impliquée, elle ne put éviter d'être arrêtée et détenue d'abord au Châtelet et ensuite à la Bastille. Elle est morte à Paris en 1749, dans un âge avancé. Elle a laissé plusieurs romans, à la composition desquels Pont-de-Vesle, son neveu, ne fut pas étranger. Le recueil de ses œuvres forme sept petits volumes in-12, imprimés à Paris en 1786.

(*Note de l'éditeur.*)

ner une petite tabatière bien légère et bien commune, qu'elle pût laisser toujours sur son métier. Je peignis pour un dessus de boîte un chiffre en fleurs, entouré d'une guirlande, que je fis mettre sur une boîte de bois de figuier. Ce petit ouvrage fut trouvé si joli, que tous mes amis m'en demandèrent; j'en fis dans ce temps plus d'une douzaine de suite. Je ne manquais pas de livres au Palais-Royal. Une chose étonnante, c'est que M. le duc d'Orléans, qui possédait de si belles collections en pierres gravées et en tableaux, n'avait point de bibliothéque; mais le chevalier de Durfort en avait une très-bien composée, et il me prêtait tous les livres que je lui demandais. Une des choses qui m'attachaient le plus à la lecture, c'était la constance avec laquelle j'ai toujours fait des extraits, et le plaisir extrême que je trouvais à en augmenter le nombre. J'étais alors très-avancée dans la connaissance de la littérature française et de l'histoire. J'avais pris le goût de l'histoire naturelle dans mes voyages à Chantilly. Le beau cabinet de M. le prince de Condé, et l'amitié du bon et savant M. de Bomare [1], qui en avait la direction, me donnèrent

[1] Le père de Valmont de Bomare, avocat au parlement de Rouen, destinait son fils au barreau; mais la vocation du fils

l'idée de me former à moi-même un petit cabinet. Je savais très-peu la géographie, je priai M. de Bomare de me donner une maîtresse. Il me donna mademoiselle Thouin, sœur du premier jardinier du Jardin du Roi, dès lors un des premiers botanistes de l'Europe, et reçu depuis (avant la révolution) à l'Académie des sciences. Mademoiselle Thouin était une jeune personne très-instruite, et fort aimable. Nous prîmes l'une pour l'autre une vive amitié, qui dura jusqu'à mon entrée à Belle-Chasse, et qui ne finit que par une injustice de mademoiselle Thouin, dont je rendrai compte. Je persuadai à madame la duchesse de Chartres d'apprendre la géographie, et je donnai à mademoiselle Thouin cette illustre écolière, qu'elle a gardée plus de trois ans. Madame la duchesse de Chartres avait été élevée au

l'emporta, et l'histoire naturelle devint son unique étude. Il voyagea, aux frais du gouvernement, dans les pays étrangers, et revint à Paris en 1756, riche de matériaux précieux, d'observations et de connaissances. Il ouvrit des cours qui eurent une grande vogue. Il a composé plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle; le plus célèbre est le *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle :* il en a été fait plusieurs éditions; celle qui fut publiée à Lyon en 1800 est en quinze volumes in-8°. Valmont de Bomare, né à Rouen le 17 septembre 1731, est mort à Paris le 24 août 1807.

(*Note de l'éditeur.*)

couvent par la vieille et vertueuse marquise de Sourcy, qui lui avait donné ce qui vaut mieux que des grâces et des talens, car elle avait imprimé dans sa belle âme les sentimens les plus religieux et les meilleurs principes. Mais d'ailleurs madame de Sourcy n'ayant nulle instruction, n'avait pu en donner à son élève, qui ne savait même pas l'orthographe. J'entrepris de la lui apprendre; je lui en donnai régulièrement des leçons pendant plus de dix-huit mois; je lui en donnai aussi d'histoire et de mythologie. Un peintre, qui avait fait le portrait de mes filles, me parla d'un jeune Polonais appelé M. Méris, qui était dans une grande misère, et qui avait un fort grand talent (qui a été célèbre depuis) pour peindre de petits sujets à la gouache. J'imaginai de lui faire faire, pour l'instruction de madame la duchesse de Chartres, une suite de petits tableaux historiques représentant les plus beaux traits de l'histoire grecque et romaine, que je tirai de mes extraits. Il en fournissait quatre par mois, que madame la duchesse de Chartres ne payait que dix-huit francs pièce, et c'était assurément pour rien. Elle les faisait encadrer à mesure, et sur tous j'écrivais de ma main, derrière le petit tableau, l'explication du sujet avec détail,

et d'une écriture très-fine. Elle en eut ainsi cent quinze qu'elle plaça dans un cabinet, et qui furent admirés de tous ceux qui les virent; je les avais rangés moi-même par ordre chronologique. Elle me donna depuis ces petits tableaux pour l'éducation de mademoiselle d'Orléans. Madame de Valence, durant l'émigration, les sauva de la confiscation, et je l'autorisai à les garder pour l'éducation de ses filles; elle les a partagés. Madame de Celles a la plus grande partie de cette précieuse collection.

Outre toutes ces occupations, je servais aussi de secrétaire à madame la duchesse de Chartres; j'écrivais tous ses billets et toutes ses lettres, qu'elle copiait ensuite de son écriture. Il ne lui survenait rien, hors de l'ordre commun de tous les jours, qu'elle ne m'en fît part, et qu'elle ne m'envoyât chercher pour me consulter, ou pour me confier ce qui l'intéressait. Il lui est arrivé très-souvent de m'envoyer mademoiselle Lefèvre, une de ses femmes de chambre, à deux ou trois heures du matin, quand je n'avais pas pu la voir dans la journée, pour me demander en grâce d'écrire un billet ou une lettre, qu'elle voulait qui fût portée le lendemain matin. Comme je me couchais tard, communément j'étais levée; et plu

sieurs fois mademoiselle Lefèvre m'a fait réveiller. Dans ces occasions madame la duchesse de Chartres m'écrivait, et longuement, ce qu'elle désirait de moi : souvent ce n'était que pour me confier quelque chose qui lui faisait de la peine; et, dans ce cas, s'il n'était pas excessivement tard, je descendais chez elle. Tous ces soins ne m'empêchaient pas d'entretenir mon adresse des doigts, de faire de jolis ouvrages de broderie de tous genres, de cultiver toujours la musique avec la même ardeur, et d'y joindre la nouvelle étude de l'histoire naturelle, et l'occupation de former un cabinet de coquillages, de madrépores, de minéraux et de cailloux, qui devint très-beau par la suite, et qui a été confisqué, et très-bien vendu *au profit de la nation*, avec tout ce que j'avais à Belle-Chasse. Je composais toujours des comédies; j'avais fait chez madame de Puisieux *les Fausses Délicatesses*, que je n'avais montrées à personne, pas même à M. de Sauvigny; il était si prévenu en ma faveur, que, quoiqu'il eût un excellent goût de critique, je me méfiais de ses éloges. Voulant cependant savoir si j'avais quelque talent, je pris un parti singulier pour m'éclaircir. J'étais abonnée à l'*An-*

née littéraire, de Fréron [1] ; j'y trouvais beaucoup d'esprit et de fort bons jugemens ; et je me décidai à consulter Fréron, que je ne connaissais pas du tout personnellement. Je lui écrivis une lettre anonyme, au bas de laquelle j'écrivis ces mots : Un jeune auteur. Je le suppliais de lire la comédie que je lui confiais, et de m'en dire franchement son avis, et s'il me conseillait de m'exercer dans ce genre. Je lui demandais de mettre sa réponse avec ma pièce chez son libraire, où je l'enverrais chercher au bout de quinze jours. J'envoyai ce paquet chez ce même libraire, et au bout des quinze jours il fut remis au com-

[1] Les critiques de Fréron sont presque toujours justes et bien motivées. Elles firent naître d'étranges fureurs parmi les écrivains du dix-huitième siècle. La colère est contagieuse : on répondit aux censures de Fréron par des injures, et il répliqua par des sarcasmes amers et quelquefois par des jugemens outrés. Cet homme, dont la plume était aussi redoutée des bons que des mauvais auteurs, avait l'humeur douce, l'esprit enjoué, le goût sûr et l'art de présenter les défauts d'un livre de la manière la plus piquante. Ses premières critiques parurent en 1746; il fut plus d'une fois arrêté dans cette périlleuse carrière par l'*autorité*. L'*Année littéraire* allait être interrompue de nouveau, par ordre du garde des sceaux Miroménil, lorsque Fréron mourut d'une attaque de goutte remontée, le 10 mars 1777. Il était né à Quimper, en 1719.

(*Note de l'éditeur.*)

missionnaire qui alla le chercher. La réponse de Fréron fut très-polie et très-détaillée : il me mandait qu'il y avait du *marivaudage* dans ma pièce ; qu'il voyait que j'avais beaucoup lu *Marivaux*, et que je l'aimais, qu'il me conseillait de quitter cette imitation, d'écrire uniquement d'après moi-même; que j'avais *des idées*, de *la saillie dans l'esprit, et par dessus tout, une bonne tête et le talent de faire un bon plan.*

Ce jugement m'a été très-utile ; il m'encouragea beaucoup, et il me fit renoncer sans retour au marivaudage. Je n'ai jamais eu d'autres rapports avec Fréron.

Lorsque l'été vint, nous allâmes à Chantilly, où M. le prince de Condé eut des grâces toutes particulières pour moi. Il se mettait toujours à table à côté de moi, et me demandait ce que je souhaitais que l'on fît le lendemain ; si je désirais que l'on soupât à l'Ile-Sylvie où à l'Ile-d'Amour ; où je voulais que fût le rendez-vous de la chasse du cerf, etc. Toute cette galanterie n'avait rien de bien flatteur : c'était un essai que M. le prince de Condé faisait toujours avec les femmes qui avaient quelque agrément : on prétendait que c'était un système d'ambition. Il disait qu'une jolie femme est toujours utile à quelque intrigue,

et qu'il n'y a qu'une *seule manière* de s'assurer d'elle. Comme *cette manière* ne me convint pas, quand j'en connus le dessein, je fis perdre à M. le prince de Condé l'idée qu'elle pourrait réussir. De ce moment, il devint mon ennemi, et l'a toujours été. M. le prince de Condé avait alors trente-cinq ou trente-six ans; il était borgne [1], mais l'œil dont il ne voyait pas n'avait rien alors de défectueux [2]. Sa figure était mieux que mal; il avait quelque chose de faux dans la physionomie, et cette physionomie peignait son caractère, qui était extrêmement dissimulé. Il avait montré à la guerre une valeur digne du petit-fils du grand Condé, ce qui lui donnait une juste considération dans l'armée. Tous les militaires le révéraient; il a toujours joué le noble rôle de se déclarer leur protecteur, et de solliciter des grâces, même pour ceux qui n'étaient pas de ses régimens et qu'il ne connaissait pas, quand ils s'a-

[1] M. le duc, père de M. le prince de Condé, était borgne d'un accident arrivé à la chasse (Voyez, *Mémoires* de Dangeau) et tous ses enfans légitimes et bâtards naquirent borgnes du même œil. Voilà un fait difficile à expliquer.

(*Note de l'auteur.*)

[2] En vieillissant, cet œil est devenu difforme.

(*Note de l'auteur.*)

dressaient à lui et que leurs demandes étaient justes. Ce prince ne manquait pas d'esprit; il écrivait bien, et sa conversation, lorsqu'il était à son aise, était agréable; cependant il avait dans le grand monde de la timidité, il parlait mal en public; il était ambitieux, mais en courtisan, et non en prince, car il n'employait communément pour réussir que de petits moyens et de petites intrigues qu'il aurait dû dédaigner. Il était excessivement vindicatif; il trouvait une sorte de plaisir dans sa haine : c'est le seul homme que j'aie vu constamment sourire lorsqu'on lui parlait d'une personne qu'il haïssait, ou lorsqu'il la voyait, et ce sourire était affreux, rien ne peut en donner l'idée.

M. le duc de Bourbon avait une belle tournure, et l'éclat de son teint lui tenait lieu de beauté; il a toujours été rempli de bonté pour moi.

Madame la duchesse de Bourbon était à ce voyage, elle avait beaucoup de grâce, de l'esprit, des talens, et une belle âme, mais dans les idées une singularité que son institutrice n'avait nullement rectifiée, et qui ôtait beaucoup de justesse à sa manière de voir et de juger. Très-prévenue contre moi par madame de Barbantane, elle me traitait avec une extrême sécheresse; je ne fis

rien pour lui ôter ses préventions qui durèrent jusqu'à la révolution; ses bontés m'ont bien dédommagée depuis de cette injustice.

J'eus l'hiver d'ensuite une grande distraction dans mes études particulières : Gluck vint à Paris pour y faire jouer ses opéra. Les loges du Palais-Royal donnaient dans les appartemens du palais; en sortant de dîner je n'avais qu'une porte de la salle à manger à ouvrir pour être dans une de nos loges. Cette commodité, mon goût passionné pour la musique, et le plaisir extrême de voir Gluck[1], à toutes les répétitions, se mettre

[1] Sans voix, sans doigts, Gluck est ravissant lorsqu'il chante ses beaux airs en s'accompagnant du piano. Le génie n'a besoin ni d'agrément ni de fini; du moins il peut s'en passer. Quand on est profondément touché, que peut-on désirer encore?

Gluck parlait de Piccini avec justice et simplicité. On sent que c'est sans ostentation qu'il est équitable; cependant il disait que si le *Roland* de Piccini réussissait, il le referait. Ce mot est remarquable, mais il est d'un genre qui ne me plaira jamais; un langage constamment modeste est de si bon goût.

(*Souvenirs de Félicie.*)

On doit en musique, à Gluck, une invention de génie dont on n'a pas assez profité; c'est, dans les morceaux pathétiques, de faire exprimer par les accompagnemens ce que l'âme éprouve, lorsque les paroles cherchent à le dissimuler, comme par exemple dans son *Iphigénie en Tauride*, lors

en colère contre les acteurs et les musiciens, et leur donner à tous d'excellentes leçons, me faisait passer toutes mes après-dîners dans une loge; ensuite je voulais voir les représentations, de sorte qu'une grande partie de ma vie s'écoulait à l'Opéra. Gluck venait deux fois la semaine avec Monsigny, M. de Monville, et Jarnovitz, le célèbre violon [1], faire de la musique chez moi; il

qu'Oreste, après son parricide, tombe dans un assoupissement d'accablement, et, se réveillant tout à coup, dit : *Le calme renaît dans mon âme.* Gluck a mis dans l'accompagnement une agitation sourde, une extrême turbulence; on croit entendre les reproches terribles, et les menaces effrayantes de la conscience et des furies. Aussi, à la première répétition, les musiciens de l'orchestre représentèrent à Gluck qu'un tel accompagnement ne pouvait convenir à ces paroles : *Le calme renaît dans mon âme.* « Il ment ! il ment ! s'écria Gluck. Il a tué sa mère !... »

(*Note de l'auteur.*)

[1] Issu d'une famille italienne et né à Paris, le véritable nom de ce violon célèbre est *Giornovichi.* Après avoir joui en France, pendant plus de dix années, d'une très-grande vogue, il passa en Allemagne, fut pendant assez long-temps attaché à la chapelle du prince royal de Prusse, visita Vienne, Saint-Pétersbourg, et d'autres grandes villes, excitant partout un égal enthousiasme. Le caractère de ce musicien était fort original : parmi un grand nombre de traits singuliers, je choisis celui-ci. Un marchand de musique chez lequel il avait cassé, par mégarde, un carreau de vitre, de la valeur de 30

me faisait chanter tous ses beaux airs, et jouer sur la harpe ses ouvertures, entre autres celle d'Iphigénie, que j'aimais avec enthousiasme. On imagine bien que je me déclarai Glukiste, et que je me moquai de toutes les disputes sur Gluck et Piccini des gens de lettres, qui ne savaient pas un mot de musique; ce qui me fit mes premiers ennemis dans la littérature, car j'étais dans la société une autorité en musique, et les littérateurs Glukistes ne me pardonnaient pas, étant de mon parti, de me moquer d'eux; mais ils défendaient Gluck si ridiculement, que je ne les épargnais pas plus que les autres. Je sentis enfin, au mois de mars de cet hiver, que la musique, Gluck et l'Opéra, prenaient beaucoup trop d'ascendant sur moi. Comme il m'a toujours paru qu'il est moins difficile de *renoncer* tout-à-fait, que de se *modérer*, je fis vœu de ne plus aller à l'Opéra et aux spectacles que lorsque je serais forcée, par

sous, n'ayant pas à lui rendre la moitié du petit écu que lui présentait Jarnowitz, allait sortir pour en chercher la monnaie. *Ce n'est pas la peine,* dit le musicien, *je vais compléter la somme*, et il cassa un autre carreau.

Jarnowitz est mort subitement à Saint-Pétersbourg en 1804. Il a composé un petit nombre de concerto de violon et quelques symphonies.

(*Note de l'éditeur.*)

ma place, d'y suivre madame la duchesse de Chartres, ce qui arriva rarement, parce que mes compagnes ne demandaient pas mieux que de me remplacer dans ce cas. Ce fut pour moi un très-grand sacrifice, car j'ai été parfaitement fidèle à ce vœu. Je voudrais bien aujourd'hui que la religion me l'eût fait faire, mais ce fut uniquement le goût de l'étude et la vanité de me distinguer qui me firent prendre cette résolution.

Je vis, dans cette année, le comte de Béniouski[1], très-fameux par son exil en Sibérie, et la manière dont il se sauva, mettant dans sa confidence quarante de ses compagnons, en persuadant à chacun en particulier qu'il était son seul confident, de manière que le secret fut parfaite-

[1] Beniouski s'était échappé du Kamtschatka, au mois de mai 1771 : il vint en France en 1772, après avoir abordé au Japon, à l'île Formose, et à Macao en Chine. Les aventures de ce magnat des royaumes de Hongrie et de Pologne sont si nombreuses qu'il est permis d'en révoquer en doute une bonne partie. Le nombre de celles dont l'authenticité semble incontestable, est encore assez grand. Le caractère en est assez bizarre pour mériter à Beniouski l'honneur qu'on lui a fait de le prendre pour le héros de plusieurs romans et de plusieurs pièces de théâtre. Né dans le comté de Nitria, en Hongrie, il fut tué à Madagascar, le 23 mai 1784, dans un combat qu'il soutint contre des soldats français.

(*Note de l'éditeur.*)

ment gardé, chacun s'en croyant l'unique dépositaire. Il me conta toutes ses aventures, qui ont fourni le sujet d'un drame qui eut beaucoup de succès en Allemagne, et que j'ai vu depuis jouer à Hambourg. J'eus l'occasion, l'automne suivant, de rendre un grand service au chevalier de Durfort, voici comment : il était chevalier de Malte et pouvait posséder des bénéfices; un ecclésiastique de ma connaissance vint m'avertir qu'il y en avait un vacant de quinze mille livres de rentes, à la nomination, je ne sais comment, de M. le comte d'Artois, et que, s'il était demandé tout de suite, le chevalier l'aurait. La cour était à Fontainebleau, j'envoyai sur-le-champ un courrier à M. le duc de Chartres, pour lui rendre compte de ce fait. M. le duc de Chartres, sans perdre un instant, fit la demande, obtint le bénéfice, et annonça la chose au chevalier de Durfort, qui était à Fontainebleau, en lui montrant mon billet. Le chevalier de Durfort, qui n'était pas riche, fut comblé de joie d'obtenir une grâce si inattendue, qui ne lui avait même pas coûté une sollicitation; il m'écrivit une lettre remplie de reconnaissance, dans laquelle il m'appelait sa *bienfaitrice*. Il a été en effet très-reconnaissant pendant sept ou huit ans, ensuite il est devenu

mon ennemi : on verra que je n'ai pas donné lieu à ce changement.

Madame la comtesse du Nolstein entra au Palais-Royal dans ce temps; elle avait quinze ans, un joli visage, mais de vilains pieds, des mains affreuses par leur grosseur, leur forme et leur rougeur; elle était fille de madame de Barbantane, et avait été élevée au couvent avec madame la duchesse de Bourbon, qui, en sortant de Panthemont refusa positivement de la prendre pour dame. On dit dans le monde, et l'on crut généralement que madame la duchesse de Bourbon n'en avait point voulu, par envie de sa jolie figure, chose d'autant plus évidemment injuste, qu'elle prit à sa place une dame beaucoup plus jolie que madame du Nolstein; mais on n'en déclama pas moins contre l'ingratitude de refuser la fille de sa gouvernante. Madame la duchesse de Bourbon ne put ignorer tout ce déchaînement; elle eut l'extrême honnêteté de ne dire à personne au monde la véritable cause de son refus, elle ne l'a dit que quatorze ou quinze ans après, lorsque madame du Nolstein fut enfermée dans un couvent à Nancy. Madame la duchesse de Bourbon avait pour témoin du fait qu'elle raconta la princesse Louise de Condé, sa belle-sœur, qui avait

gardé le même silence. Madame du Nolstein devint sur-le-champ au Palais-Royal ma plus ardente ennemie; elle m'a fait beaucoup de mal; j'ai vu d'elle d'étranges choses, je n'en parlerai point, ses plus terribles aventures n'ont été que trop connues du public, mais la sincérité de sa pénitence impose le devoir de ne les point retracer.

Sa conduite dans son couvent pendant un assez grand nombre d'années, fut si édifiante et si parfaite, qu'elle ne laissa aucun doute sur sa conversion. Elle fit, pendant tout ce temps, le maigre perpétuel, observé dans les ordres les plus austères; elle vendit, au profit des pauvres, quelques bijoux qui lui restaient et toute sa garderobe; elle acheta, pour elle, du linge grossier et une robe de bure; elle n'a point eu d'autres vêtemens jusqu'à sa mort. M. du Nolstein, le plus loyal et le plus vertueux des hommes, lui faisait une pension de six mille francs, et payait en outre sa nourriture et son logement; madame du Nolstein se réserva tout au plus cent écus pour son entretien, et elle fit constamment distribuer le reste aux pauvres, à l'exception des matériaux nécessaires qu'elle faisait acheter pour faire de ses doigts différens ouvrages qu'elle don-

nait à l'église ; elle était extrêmement adroite ; elle consacra entièrement ce talent à la religion. Quand les religieuses, à la révolution, furent chassées de leurs asiles, M. du Nolstein, après le règne de la terreur, vint prendre sa femme et la conduisit dans une terre qu'il possédait à une grande distance de Paris. Madame du Nolstein le conjura de lui permettre d'y vivre comme dans son couvent, elle y mourut au bout de dix-huit mois, conservant sa tête jusqu'au dernier moment de son existence : elle se fit mettre sur la cendre lorsqu'elle se sentit à l'agonie, et ce fut ainsi qu'après avoir expié tous ses égaremens elle rendit le dernier soupir !..... J'ai oublié de dire que lorsqu'elle fut chassée de son couvent ainsi que toutes les religieuses, elle alla sur-le-champ se retirer à un cinquième étage, chez des pauvres dont elle avait soulagé la misère ; elle y resta jusqu'après la mort de Robespierre.

Je voyais très-souvent M. de Fleurieu [1], qui a

[1] Le comte de Fleurieu fut ministre de la marine sous Louis XVI. Ses parens le destinaient à l'état ecclésiastique, son goût le porta vers la marine ; il inventa les horloges marines et contribua aux progrès de la navigation par les expériences qu'il fit et la publicité qu'il donna à ces expériences. Il resta peu de temps au ministère ; Louis XVI l'y appela le 27 octobre 1790, et six mois après il donna sa démission ; c'est

été depuis dans le ministère; il me remit à l'étude de l'italien, qu'il savait parfaitement, et dont, malgré toutes ses occupations, il eut l'extrême bonté de me donner régulièrement des leçons deux fois la semaine, pendant six mois. Je n'ai jamais connu personne d'un caractère aussi obligeant; il était d'une adresse extrême, il savait faire des montres comme un horloger; il se chargeait de nettoyer et de raccommoder celles de ses amis; en outre il tournait, et il faisait d'ailleurs mille jolies choses. Un jour qu'il arriva chez moi, il me trouva occupée à faire garnir de fleurs, en ma présence, par ma femme de chambre, et une fille de boutique de ma marchande de modes, une robe que je voulais absolument avoir pour le lendemain. Comme j'étais fort indécise sur la forme et le dessin de la garniture, M. de Fleurieu donna son avis, qui prévalut; ensuite il se mit à l'ouvrage, taillant, cousant aussi bien que la meilleure ouvrière, et tout cela avec un sérieux et une simplicité qui me faisaient rire aux

alors qu'il fut nommé gouverneur du dauphin : les événemens de 1792 le forcèrent à se retirer. Il a publié plusieurs ouvrages et laissé en manuscrit le commencement de l'histoire générale des navigateurs de tous les peuples. Né à Lyon en 1738, mort à Paris le 18 août 1810.

(*Note de l'éditeur.*)

larmes; il me grondait de cette gaîté, en disant que cela nous faisait perdre du temps. J'avais fait fermer ma porte, et nous travaillâmes avec acharnement depuis sept heures du soir jusqu'à une heure après minuit, avec le seul relâche d'un petit souper, qui ne dura pas un quart d'heure. La robe fut achevée; elle eut le lendemain le plus grand succès, tout le monde la trouva charmante. Il y a eu dans la vie de M. de Fleurieu une singularité remarquable : il a été successivement amoureux de trois femmes formant trois générations; d'abord dans sa première jeunesse, d'une personne beaucoup plus âgée que lui; ensuite de sa fille, qui épousa M. de Mondorge (oncle de M. de Fleurieu). Cette passion fut très-malheureuse. Madame de Mondorge, devenue veuve, se remaria à M. le marquis d'Arcamballe; elle eut une fille que vit naître M. de Fleurieu. Aussitôt qu'elle eut atteint l'âge où l'on peut être mariée, M. de Fleurieu en devint amoureux, et l'épousa. C'est une constance de *filiation* dont je ne connais pas d'autre exemple.

J'avais pris aussi un maître de langue anglaise; et, comme j'avais une très-grande mémoire, je lisais couramment les poètes au bout de cinq mois. Je ne perdais pas un moment; quand j'allais à

Versailles, je m'arrangeais pour y aller communément toute seule, afin de pouvoir lire en voiture. J'écrivais tous mes extraits dans des petits livres blancs; j'en portais toujours un sur moi, afin de lire quelque chose dans les petits momens perdus. Je n'ai jamais laissé échapper une occasion de faire parler ceux que je rencontrais sur les choses qui pouvaient m'instruire, les étrangers sur leurs pays, les voyageurs sur leurs voyages, les artistes sur leur art, etc. De cette manière, j'ai tiré un parti fort utile de beaucoup de gens ennuyeux d'ailleurs; et j'écrivais le jour même tout ce que dans ces entretiens je recueillais d'intéressant ou de nouveau pour moi. J'avais entendu conter que M. d'Aguesseau avait fait en plusieurs années quatre volumes in-4°, en employant douze ou quinze minutes tous les jours, que madame d'Aguesseau mettait constamment à se rendre dans la salle à manger, depuis l'annonce du dîner. Je profitai de cet exemple. L'heure du dîner du Palais-Royal était fixée à deux heures, mais madame la duchesse de Chartres n'était jamais prête qu'un quart d'heure après, et, quand je descendais à l'heure convenue, il fallait toujours attendre quinze ou vingt minutes. Je chargeai un valet de chambre de

venir m'avertir quand elle passait dans le salon. J'étais toute prête à deux heures précises; et, jusqu'au moment où l'on venait me chercher, j'employais ce temps à écrire à main posée d'une écriture très-fine, un choix de vers de différens auteurs, ce qui avait formé, quand je suis sortie du Palais-Royal, un recueil de mille vers, qui est très-curieux, puisqu'il commence par les vers les plus gothiques et les plus anciens que nous ayons. Ce recueil, qui n'a point été perdu, est aujourd'hui entre les mains de madame la comtesse de Choiseul (née princesse de Bauffremont). J'avais épuisé en trois ans la bibliothéque du chevalier de Durfort. Je fis connaissance avec l'abbé des Aulnais, premier bibliothécaire de la bibliothéque du Roi; il a eu pour moi pendant six ans la plus grande obligeance, m'indiquant et me prêtant tous les livres qui pouvaient m'instruire, et même des manuscrits. J'ai trouvé dans son amitié et dans sa conversation une source d'instruction qui m'a été de la plus grande utilité. J'allais souvent lui faire des visites à la bibliothéque, dont il me montrait les livres les plus curieux. Il me fit faire connaissance avec un savant, nommé M. d'Aimerie, qui demeurait sur le Palais-Royal, et qui avait une superbe collection de médailles

antiques, et en outre la plus belle collection de miniatures *en émail*, de Petitot, qui, après sa mort, fut achetée par le roi. J'allais aussi, à peu près tous les quinze jours, au Jardin du Roi, voir mon amie mademoiselle Thouin, qui me menait dans le cabinet d'histoire naturelle, et dans les serres, où l'on m'expliquait toutes ces merveilles de la nature. Un jour que j'étais avec elle et M. Thouin, son frère, dans les serres, j'y vis arriver un jeune homme de quatorze ou quinze ans, d'une figure charmante, qui, venant à moi, me dit que son père avait un désir passionné que j'allasse chez lui, pour me faire voir deux ou trois petits animaux singuliers qui n'étaient pas dans la ménagerie, et *ce père* était M. de Buffon. Je fus ravie de cette prévenance d'un homme dont j'admirais tant les ouvrages, et je devais cette bienveillance à tout ce que mademoiselle Thouin avait dit de moi. Le jeune Buffon me donna la main, et me conduisit chez son père, qui me reçut avec une cordialité et une grâce de bonhomie qui achevèrent de me gagner tout-à-fait le cœur. Depuis ce jour, il vint me voir au Palais-Royal, au moins une fois par mois; j'allais dîner chez lui tous les dix ou douze jours; j'y arrivais d'assez bonne heure pour le trouver seul:

nous ne parlions jamais que de littérature, et je le questionnais sans relâche sur la manière d'écrire et sur le style. Une chose très-extraordinaire, c'est que M. de Buffon, dont le style est si harmonieux, n'aimait pas la poésie, et n'était pas sur ce point un vrai connaisseur. Fénélon, écrivain moins parfait, mais dont le style a tant d'harmonie, offrait la même singularité. M. de Buffon m'a dit qu'il n'a commencé à écrire comme auteur, et à être remarqué, qu'à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans; son admirable talent s'est soutenu dans toute sa force jusqu'à la fin de sa longue carrière. Je vis chez lui beaucoup de savans et d'auteurs, entre autres les infortunés Bailli et Hérault de Séchelles [1], et M. de Lacépède [2], si recommandable par son savoir, son

[1] Le rôle politique joué par Hérault de Séchelles a fait oublier quelques opuscules littéraires dont il est l'auteur. Le plus remarquable et le moins honorable est une *Théorie de l'Ambition* publiée en 1802, par M. Salgues. On a dit que pour composer un tel ouvrage il fallait peu d'esprit et point de cœur.

Né à Paris en 1764, Hérault de Séchelles périt sur l'échafaud en 1794.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Élève de Buffon et de Daubenton, M. de Lacépède dut à ses maîtres la place de garde des cabinets du Jardin des

esprit et son caractère : d'ailleurs chez moi je ne voyais point de gens de lettres, à l'exception de M. de Sauvigny et de Dorat [1], qui dès lors se mourait de la poitrine. Il venait quelquefois me voir, parce que je l'avais connu à Soissons, où je l'avais vu chez l'intendant, M. Lepelletier-de-Morfontaine, et où, dans des fêtes que l'intendant m'avait données, il avait fait pour moi de fort jolis vers, chose dont une femme conserve toujours quelque reconnaissance. Cependant ce n'est pas ce sentiment, mais c'est la justice qui me fait dire qu'on a jugé trop sévèrement son talent; il avait sans doute quelquefois de l'afféterie; sa manière n'était pas celle d'une

Plantes qu'il occupait encore au commencement de la révolution. Il s'est montré digne d'être le continuateur du Pline français, et l'on peut considérer l'Histoire des quadrupèdes ovipares et des serpens, l'Histoire des poissons et l'Histoire des cétacées comme étant la suite de la grande Histoire naturelle de Buffon. M. de Lacépède est auteur de plusieurs autres ouvrages, au nombre desquels on remarque deux romans et une poétique de la musique. Ce savant naturaliste est né en 1756, à Cagen, d'une famille noble.

(*Note de l'éditeur.*)

[1] Dorat, poète essentiellement galant, s'était fait le chantre de toutes les femmes qui, par leur naissance, par leurs charmes ou leurs talens, avaient quelque célébrité. Souvent, sans les connaître, il leur adressait des éloges.

(*Note de l'éditeur.*)

bonne école, mais il avait souvent de la grâce, de la finesse, et toujours beaucoup d'esprit. Outre ses poésies et ses comédies, il a fait un roman en lettres, qui n'a eu aucune réputation, qui est tout-à-fait oublié, et qui néanmoins n'est assurément pas sans mérite. On en a beaucoup loué, de nos jours, qui sont très-inférieurs à cette production. Si Dorat [1] existait aujourd'hui, il serait de l'Académie, et il aurait un grand nombre d'admirateurs [2].

[1] Trop souvent dans ses poésies légères il a passé toutes les bornes prescrites à ce genre, et particulièrement dans ses Épîtres à mademoiselle Fanier, soubrette de la Comédie Française. Dans les vers qu'il lui adresse, il substitue toujours le mot *coquine* à l'expression *friponne*, employée jusqu'alors par les poètes qui s'adressent à une coquette. Il est bien extraordinaire que Dorat, qui avait tant de finesse, qu'elle dégénérait souvent en afféterie, ait pu regarder comme une gentillesse une semblable grossièreté. Quand on manque de naturel, quelque esprit qu'on puisse avoir, il est impossible de se préserver des écarts du mauvais goût.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Rhulières, plus que tout autre, poursuivit Dorat de ses mordantes épigrammes. Voici celle qu'il lui décocha, après avoir lu le poème de l'*Inoculation* :

Je les ai lus, avec plaisir,
Ces vers, fruits de vos longues veilles;
Mais leur longue cadence est pénible à saisir,
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

Dans ce même temps J.-J. Rousseau, qui profitait de la permission que j'avais obtenue pour lui, partageait ses journées entre le Jardin des Plantes et Mouceaux ; il me fit faire encore beaucoup d'avances par mademoiselle Thouin, qui me répéta qu'il conservait un *désir passionné* de me revoir; quoiqu'au fond de l'âme je l'aimasse toujours, je fus inflexible dans mes refus.

Mes diverses occupations me consolaient des méchancetés que j'éprouvais sans cesse au Palais-Royal ; cependant, malgré la haine qu'on avait pour moi, on venait sans cesse me prier de demander au prince et à la princesse les choses qu'on désirait. J'avoue que rien ne m'a plus flattée dans ma vie que cette étonnante confiance dans la générosité de mon caractère, et je n'ai jamais cessé un moment de prouver que je la méritais.

La collection des œuvres de Dorat forme 22 volumes in-8°, elles se composent de traductions, de lettres, de fables, d'héroïdes, d'odes, d'épîtres, de poèmes bucoliques, didactiques, érotiques, de comédies, de tragédies, et renferment, par conséquent, vingt fois plus de titres qu'il n'en faut aujourd'hui pour être admis à siéger dans le sénat académique. Cet homme, qui a loué tant de gens, et fait tant de madrigaux, avait un nombre infini de détracteurs. Dorat, né en 1734, est mort en 1780.

(*Note de l'éditeur.*)

Cette conduite est sublime quand la religion la donne; quand c'est la vanité, elle est toujours noble; mais elle serait absurde si elle était le fruit d'un calcul pour adoucir l'envie; on ne désarme point l'envieux, les succès mêmes qu'il obtient par l'entremise de l'objet de sa haine ne peuvent que l'irriter et l'humilier profondément. Il est vrai que dans ces sollicitations on commençait toujours par de petites apologies et de grandes louanges sur ma douceur et ma bonté naturelles : je n'étais nullement la dupe de ces fausse-tés, mais mon amour-propre était vivement flatté de ces espèces d'hommages. J'éprouvais aussi une joie maligne, en voyant des personnes si hautaines, qui ne parlaient que *d'élévation d'âme et de noblesse de sentiment*, s'abaisser ainsi tête à tête devant moi. Je me vengeais à ma manière, en les écoutant sans leur faire de reproches, et en faisant ce qu'elles désiraient.

En 1774, Louis XV mourut, l'infortuné Louis XVI monta sur le trône, ce qui donna d'abord l'idée que le Palais-Royal allait jouir d'un grand crédit, parce que madame la princesse de Lamballe, intimement liée avec M. le duc et madame la duchesse de Chartres, était favorite de la nouvelle reine. Madame de Lamballe était

extrêmement jolie, et, quoique sa taille n'eût aucune élégance, qu'elle eût des mains affreuses, qui, par leur grosseur, contrastaient singulièrement avec la délicatesse de son visage, elle était charmante sans aucune régularité; son caractère était doux, obligeant, égal et gai, mais elle était absolument dépourvue d'esprit; sa vivacité, sa gaîté et son air enfantin cachaient agréablement sa nullité; elle n'avait jamais eu un avis à elle, mais dans la conversation elle adoptait toujours l'opinion de la personne qui passait pour avoir le plus d'esprit, et c'était d'une manière qui lui était tout-à-fait particulière. Lorsqu'on discutait sérieusement, elle ne parlait jamais, et feignait de tomber en distraction, et tout à coup, paraissant sortir de sa rêverie, elle répétait mot à mot comme d'elle-même, ce que venait de dire la personne dont elle adoptait l'opinion, et elle affectait une grande surprise lorqu'on croyait lui apprendre que l'on venait de dire la même chose; elle assurait qu'elle ne l'avait pas entendue. Elle faisait ce petit manége avec beaucoup d'adresse, et j'ai été assez long-temps à m'en apercevoir. Elle avait d'ailleurs beaucoup de petits ridicules qui n'étaient que des affectations puériles; la vue d'un bouquet de violettes la faisait éva-

nouir, ainsi que l'aspect d'une écrevisse, ou d'un homard, même en peinture; alors elle fermait les yeux, sans changer de couleur, et restait ainsi immobile pendant plus d'une demi-heure, malgré tous les secours qu'on s'empressait de lui prodiguer, quoique personne ne crût à ces prétendus évanouissemens. C'est ainsi que je l'ai vue, en Hollande, s'évanouir dans le cabinet de M. Hope, après avoir jeté les yeux sur un petit tableau flamand, qui représentait une femme vendant des homards. Une autre fois à Crécy, chez M. le duc de Penthièvre, après souper, j'étais à côté d'elle, assise sur un canapé, mademoiselle Bagarotti [1] contait des histoires de revenans, lorsqu'on entendit dans l'antichambre un valet de chambre bâiller à haute voix, apparemment en se réveillant. Madame de Lamballe affecta un tel mouvement de frayeur, qu'elle tomba *évanouie* sur moi, ce qui dura si longtemps, qu'on alla réveiller M. Guénault, chirurgien de M. le duc de Penthièvre, qui accourut

[1] Le chevalier de Boufflers a fait une chanson plaisante sur cette demoiselle Bagarotti. En mourant, elle laissa beaucoup de dettes, ses meubles ne suffirent pas pour les payer. La princesse de Conti, qui l'avait beaucoup aimée, donna les quarante mille francs qui manquaient pour les acquitter.

(*Note de l'éditeur.*)

précipitamment en robe de chambre. Comme cet *évanouissement* ne finissait pas, et que j'avais grande envie d'aller me coucher, je proposai bien haut à M. Guénault, qui était un imbécile, de saigner du pied la princesse, bien certaine qu'elle reviendrait de son évanouissement avant la saignée; M. Guénault objecta qu'il faudrait peut-être attendre encore, à cause du souper; j'affirmai que j'avais remarqué que la princesse n'avait presque rien mangé. A ces mots, sans hésiter, M. Guénault commanda de l'eau chaude, et d'un air triomphant, car saigner la princesse était pour lui un glorieux exploit, il proposa d'aller réveiller M. le duc de Penthièvre, qui allait toujours se coucher avant nous, mais je m'y opposai. Enfin le seau d'eau chaude arriva; M. Guénault s'armait de sa lancette, lorsque la princesse reprit *inopinément* toute sa connaissance. Je lui ai vu faire mille fois des scènes de ce genre. Et, par la suite, lorsque les attaques de nerfs périodiques, suivies d'évanouissement, devinrent à la mode, madame de Lamballe ne manqua pas d'en avoir de régulières deux fois la semaine, aux mêmes jours et aux mêmes heures, pendant toute une année. Ces jours-là, suivant l'usage des autres malades de cette es-

pèce, M. Saiffert, son médecin, arrivait chez elle aux heures convenues; il frottait les tempes et les mains de la princesse d'une liqueur spiritueuse, ensuite il la faisait mettre dans son lit, où elle restait deux heures *évanouie*. Pendant ce temps ses amis intimes, rassemblés ce jour-là, formaient un cercle autour de son lit, et causaient tranquillement jusqu'à ce que la princesse sortît de sa léthargie. Telle était la personne que la reine choisit d'abord pour sa première amie! Mais la reine sentit bientôt que madame de Lamballe était hors d'état de donner un conseil utile, et même de prendre part à un entretien sérieux : ce ne fut donc point par légèreté, comme on l'a dit, que la reine lui ôta sa confiance; elle la jugea avec beaucoup de discernement. En même temps elle lui conserva tous les droits apparens de l'intimité, et la place de surintendante de sa maison, place recréée pour elle; il n'y avait point eu de surintendante à la cour depuis mademoiselle de Clermont [1].

[1] Quoique je n'aie point eu l'honneur d'être l'amie de madame la princesse de Lamballe, c'est à regret que je parle de ces petites faiblesses qui ont sans doute quelque chose de ridicule; mais lorsqu'on écrit ses mémoires et qu'on parle des contemporains remarquables, on devient historien et l'on

Le roi, dans la première année de son règne, alla à Marly pour s'y faire inoculer. Toutes les princesses furent de ce voyage, et j'y allai avec madame la duchesse de Chartres. Le voyage fut très-brillant, et je m'y amusai beaucoup. J'y courus un très-grand danger, ainsi que madame la duchesse de Chartres. Un jour nous étions au rez-de-chaussée, assises à côté l'une de l'autre sur un canapé, au dessus duquel était, derrière nous, une grande glace. Nous nous trouvions en face

ne doit point omettre alors les détails les plus minutieux qui peuvent faire connaître le caractère et le genre d'esprit de ces grands personnages, surtout lorsque ces détails donnent en même temps une idée générale des mœurs de la société, et il est certain que les *évanouissemens périodiques* furent une mode à cette époque. Il est très-remarquable que dès lors *les ambitions et les prétentions* s'exaltaient progressivement d'une manière surprenante et dans tous les genres. Nos grand'mères, qui ne pouvaient attirer sur elles l'attention que par des puérilités, se contentaient de paraître effrayées à la vue d'une araignée, d'une souris, d'une chauve-souris, etc. Mais, quarante ans après, on voulut étonner, épouvanter, on eut des maux extraordinaires, de si terribles convulsions qu'il fallut matelasser les chambres à coucher, des attaques périodiques, etc. Madame la princesse de Lamballe ne donna pas du moins la première l'exemple de ces folies, et lorsqu'elle le suivit, elle choisit la plus douce de ces maladies, elle n'eut jamais de *convulsions*.

(*Note de l'auteur.*)

d'une porte qui donnait sur la terrasse. M. le duc de Chartres et M. de Fitz-James s'amusaient à tirer au blanc, au pistolet chargé à balle; ils étaient placés vis-à-vis nous, mais nous tournant le dos. Une balle, allant frapper une statue de marbre, fut renvoyée par ricochet dans notre salon, et cassa, à deux doigts de nos têtes, la glace qui était derrière nous.

On m'avait d'abord logée à Marly dans une chambre assez vilaine, et qui n'était séparée que par une mince cloison du logement de madame de Valbelle [1], dame du palais, de sorte que nous nous entendions mutuellement d'une manière fort incommode, surtout n'ayant ensemble aucune liaison. En rentrant chez moi les soirs, après souper, je faisais communément de la musique deux bonnes heures avant de me cou-

[1] Le comte de Valbelle, d'une famille distinguée de Provence, quitta la carrière militaire pour se livrer à la littérature; il laissa un legs de 24,000 livres, une fois payées, à l'Académie française, afin qu'elle disposât, tous les ans, du revenu de ce capital en faveur d'un homme de lettres. M. de Valbelle mourut en 1778, et l'année suivante, le jour de la Saint-Louis, son buste, fait par Houdon, fut exposé aux yeux du public, avec cette inscription : *Joseph-Alphonse-Omer, comte de Valbelle, bienfaiteur des lettres.* D'Alembert fit son éloge qui fut moins applaudi que le buste.

(*Note de l'éditeur.*)

cher. Un soir, entre onze heures et minuit, que, suivant ma coutume, je jouais de la harpe, et que je déchiffrais une sonate, M. d'Avaray, à ma grande surprise, entra tout à coup dans ma chambre, et vint me dire tout bas que la reine était chez madame de Valbelle, pour m'entendre jouer de la harpe. Aussitôt je me mis à jouer tout ce que je savais le mieux en pièces et en morceaux de chant, ce qui dura une heure et demie sans interruption, car j'attendais que le mouvement dans la chambre voisine m'apprît que la reine s'en allait; mais le silence y était absolu. Enfin, réellement fatiguée, je m'arrêtai. Alors on m'applaudit très-vivement et à plusieurs reprises, et M. d'Avaray vint me remercier de la part de la reine, et me dire en son nom mille choses obligeantes. Elle me les répéta le lendemain quand j'allai faire ma cour. Elle fut si satisfaite de ma harpe et de mon chant, que j'eus dans ce moment toute facilité de me faire admettre dans son intérieur, en consentant à jouer dans ses petits concerts particuliers, où elle-même chantait. J'aurais été secondée par madame de Lamballe, qui me le conseillait; mais j'avais assez de chaînes pour n'en pas désirer d'autres : celle-là m'aurait pris un temps énorme, et elle

aurait par conséquent bouleversé toutes mes études, qui ont toujours fait tout le véritable charme ou toute la consolation de ma vie. Ainsi, je ne laissai faire aucune démarche à ce sujet. Au bout de quinze jours, on m'annonça que je serais logée dans l'un des charmans pavillons du jardin. Ce pavillon, pareil aux autres, contenait deux logemens, l'un, très-beau, au rez-de-chaussée, et l'autre, fort inférieur, au dessus, mais très-joli. Ce fut celui-là qu'on me donna; M. le prince de Condé occupait l'autre. Aussitôt qu'il sut que j'allais venir dans ce pavillon, il se hâta de déménager et de prendre le petit appartement pour me laisser le plus beau, que, malgré ma respectueuse résistance, il me força d'accepter. Je n'étais pourtant plus dans ses bonnes grâces; mais telle était alors la politesse avec les femmes.

Je voyais de temps en temps ma tante, qui me traitait fort bien, quoiqu'elle ne m'aimât plus; il lui prit envie de faire le voyage de Hollande; ma fille aînée était malade, et il me fut impossible d'accepter cette proposition. Je lui envoyai un bulletin sur l'état de ma fille, mais elle ne s'en persuada pas moins, avec la plus grande injustice, que la santé de ma fille n'était qu'un prétexte pour ne pas la suivre; elle en conserva le

plus violent ressentiment. Ce fut l'année d'ensuite, 1775, que je persuadai à madame la duchesse de Chartres et à madame de Lamballe de faire ensemble ce même voyage de Hollande, qui se passa avec tout l'agrément imaginable, ce qui acheva d'exalter mon goût naturel pour les voyages. L'année qui suivit fut une des plus douloureuses de ma vie, j'eus la rougeole, dont je fus long-temps malade et à la mort; ma mère et mes enfans demeuraient au quai des Célestins; mes enfans eurent en même temps la rougeole, ce que l'on me cacha avec le plus grand soin. Mon fils, enfant charmant, âgé de cinq ans, en mourut : je vais ici conter un fait qui fera rire de pitié les *esprits forts;* mais, comme j'en ai eu dix témoins auxquels des personnes qui existent encore l'ont entendu conter, je vais le rapporter avec la fidélité la plus scrupuleuse. J'ignorais entièrement, comme je l'ai dit, non-seulement que mes enfans eussent la rougeole, mais qu'ils fussent malades, chose qu'il était très-facile de me cacher, puisqu'ayant moi-même une maladie contagieuse, je ne pouvais songer à les demander. Ma mère, pour m'ôter tout soupçon, s'arrachait d'auprès d'eux tous les jours pendant trois heures, qu'elle passait auprès de mon lit; j'étais gardée, d'ail-

leurs, par M. de Genlis, M. de Sauvigny et M. de Saint-Martin, chirurgien du Palais-Royal. M. de Genlis, tous les soirs à neuf heures, sous prétexte de reconduire ma mère, allait au quai des Célestins passer quelques heures avec ses enfans. Mon fils mourut à cinq heures du matin; le même jour, à la même heure, j'étais seule avec ma garde, je ne dormais pas; et, levant les yeux vers le ciel de mon lit, dont une grande rosace dorée occupait tout l'impérial, je vis distinctement mon fils sous la figure d'un ange, dont les ailes bleues se dessinaient sur la dorure, il me tendait les bras!.... Cette vision, sans me donner aucun soupçon de la vérité, me causa l'étonnement qu'on peut imaginer; je me frottai les yeux à plusieurs reprises, et je vis toujours et constamment la même figure. Ma mère, M. de Genlis, et M. de Sauvigny vinrent à onze heures; ils étaient accablés de douleur; je ne fus point étonnée de leur profonde tristesse, je savais que j'étais malade de manière à donner une grande inquiétude. Comme il m'était impossible de ne pas regarder à toutes les minutes au ciel de mon lit, et avec un tressaillement involontaire, on me demanda plusieurs fois ce qui m'agitait, j'éludai de répondre; ma mère, sachant que je craignais les arai-

gnées, imagina que je croyais en voir une; enfin, les questions ne cessant point, je répondis que je ne voulais point dire ce que je voyais, parce qu'on me croirait le transport au cerveau, que je n'avais pas; on me pressa davantage encore, et je dis la vérité. Le saisissement et la surprise furent au comble; on prit un prétexte pour sortir de ma chambre, afin d'aller pleurer en liberté. La vision dura douze heures; à cinq heures après midi, elle disparut : on me cacha mon malheur pendant cinq semaines, en me répétant toujours que je ne pouvais voir mes enfans sans risquer de leur donner la rougeole. Lorsqu'il ne fut plus possible de m'abuser à cet égard, M. de Genlis entre un matin dans ma chambre, en me donnant le portrait de mon fils, représenté en ange, tel que je l'avais vu et dépeint; il s'élevait vers le ciel; on avait ajouté au dessous de ses pieds un cercueil couvert de roses, sur lequel ces mots étaient écrits : *Il s'envole au séjour des anges*. D'après un portrait fort ressemblant que Mme de Genlis avait de lui, on avait fait faire cette miniature sur le récit de ma vision. J'ai toujours porté sur moi ce tableau, et je l'ai encore [1]. C

[1] Depuis que ceci est écrit je me suis décidée à en faire le sacrifice à ma fille; j'ai fait mettre cette touchante miniatu

fut ainsi que j'appris sa mort, qui me causa une telle affliction, que je retombai dans un état de langueur qui fit craindre pour ma vie.

Je crus moi-même que ma poitrine était mortellement attaquée. Je fis une espèce de testament, dans lequel je laissais une marque de souvenir à toutes les personnes que j'aimais ; je fis aussi des vers sur la langueur où j'étais tombée ; je les montrai à M. de Sauvigny, qui les loua beaucoup ; je ne sais ce qu'ils sont devenus. Je ne regrettais de la vie que de ne pouvoir élever mes deux filles ; d'ailleurs j'étais déjà presque désabusée de toutes ses illusions ; l'ingratitude, l'injustice, et les calomnies dont j'étais sans cesse l'objet depuis mon entrée au Palais-Royal, avaient froissé mon cœur de mille manières ; la perte de mon fils et ma mauvaise santé aggravaient cruellement ces tristes dispositions, mais la religion me soutenait. Hélas ! d'après la vision que j'avais eue, d'après une telle grâce de Dieu, j'aurais dû devenir une sainte !... Il ne suffisait pas de croire et d'être touchée, il fallait consacrer à Dieu seul toute son imagination, toute sa sensibilité !.... J'ai attribué tous les malheurs particuliers qui

sur un joli petit coffre qu'elle désirait pour y renfermer des reliques, et je le lui ai donné. (*Note de l'auteur.*)

m'ont accablée depuis à la légèreté, à l'ingrati
tude, qui m'ont empêchée de reconnaître cett
faveur miraculeuse comme je l'aurais dû.

M. Tronchin[1] m'ordonna les eaux de Spa
M. de Genlis, forcé d'aller à son régiment, n

[1] Les professions que les jeunes gens embrassent en obéissan
à cette espèce d'instinct qu'on nomme vocation, finissent par
changer en passion dominante et jalouse, qui exclut ou r
froidit toute autre affection. Madame de Genlis en cite ce sin
gulier exemple, dans ses *Souvenirs de Félicie*.

« Le docteur Tronchin a la plus belle tête de vieillard qu
j'aie jamais vue, sans excepter celle de Franklin, qui, à
vérité, est plus âgé que lui. M. Tronchin ressemble, de la m
nière la plus frappante, à tous les bustes d'Homère. On c
qu'il eut dans sa jeunesse une beauté merveilleuse. Dans
temps, il parut, pour la première fois à l'école de Boerhav
qui dit tout haut en le regardant : « Voilà un jeune homme q
a des cheveux trop beaux et trop frisés pour devenir jamais
grand médecin. » Le lendemain, Tronchin reparut chez Bo
have la tête rasée; il devint son disciple favori : il l'av
mérité. J'ai vu de lui un trait qui prouve sa passion pour s
art, mais qui m'a fait frémir; ce fut à la maladie de M. de Pu
sieux. M. Tronchin était son médecin, *son ami intime*, et
avait les plus grandes obligations. M. de Puisieux, au cinquiè
jour d'une fluxion de poitrine, était à l'agonie, il n'avait p
de connaissance; à trois heures du matin, M. Tronchin,
ne l'avait pas quitté depuis vingt-quatre heures, dit à mada
de Puisieux, qu'il n'y avait plus rien à faire et qu'il allait
coucher. Nous entraînâmes madame de Puisieux dans sa cha
bre; M. de Genlis resta dans celle du malade. Au bout de tr
quarts d'heure, j'envoyai savoir de ses nouvelles, on vint

put y venir avec moi ; mais il me donna, pour m'accompagner, un homme en qui il avait toute

dire que M. Tronchin était rentré dans sa chambre et qu'il s'était remis au chevet de son lit. Je repris un peu d'espérance et je retournai chez M. de Puisieux ; j'entrai dans sa chambre, et je fus saisie d'horreur en le voyant dans l'état où il était. Aux derniers instans de sa vie, il avait un rire convulsif ; ce rire n'était pas bruyant, mais on l'entendait distinctement et sans discontinuité ; ce rire épouvantable, avec l'empreinte de la mort qui couvrait ce visage défiguré, formait le spectacle le plus affreux dont on puisse avoir l'idée. M. Tronchin, assis près du malade, le regardait fixement, en le considérant avec la plus grande attention. Je l'appelai et je lui demandai s'il avait repris quelque espérance, puisqu'il restait auprès de M. de Puisieux. *Ah ! mon Dieu non*, répondit-il ; *mais je n'avais jamais vu le rire sardonique ; et j'étais bien aise de l'observer.* Je frissonnai.... *Bien aise d'observer* ce symptôme affreux d'une mort prochaine ! et c'était l'ami du mourant qui s'exprimait ainsi ! »

Tronchin avait été reçu docteur à l'université de Leyde et avait d'abord exercé la médecine avec succès à Amsterdam. Un des premiers il adopta et propagea la méthode de l'inoculation. « La petite-vérole nous décime, dit-il, l'inoculation nous milsime, il n'y a pas à balancer. » Il vint à Paris en 1756, et bientôt devint le premier médecin du duc d'Orléans. Il rendit l'air aux malades qu'on étouffait dans des appartemens chauds, hermétiquement fermés ; comme tous les médecins vraiment habiles, il comptait plus sur l'efficacité d'un régime approprié aux tempéramens des malades que sur le succès des remèdes. Il fut le médecin des grands seigneurs et des pauvres, qu'il soulageait par ses conseils et secourait de sa bourse.

Tronchin, né à Genève en 1704, est mort à Paris en 1781.

(*Note de l'éditeur.*)

confiance (M. Gilier), et qui la méritait. M. Gilier avait alors quarante-cinq ou quarante-huit ans; il avait été major, pendant plusieurs années, du régiment que M. de Genlis avait commandé dans les Indes. J'ai rendu compte dans mes *Souvenirs* de ses aventures extraordinaires. Il fut certainement le seul homme, qui, avec un très-bon caractère, une figure d'Hercule, une bravoure reconnue, ait dans sa vie reçu deux soufflets de deux hommes différens, qu'il a tués tous les deux. J'emmenai aussi avec moi un peintre allemand, nommé M. Ott, qui avait un talent supérieur pour copier, et réduire de grands tableaux en miniature. Quelques jours avant mon départ, j'allai seule en voiture me promener au bois de Boulogne; le temps était beau, l'air pur et serein; le bois était rempli d'aubépines en fleurs. Cette enseigne charmante du printemps, le parfum et la vue de ces ravissans arbustes qui se hâtent de paraître pour nous annoncer le retour des beaux jours, la verdure naissante, la douce fraîcheur d'un air embaumé, me causèrent un attendrissement et une émotion dont je ne perdrai jamais le souvenir. Mon imagination languissante se ranima, elle enfanta mille fictions romanesques, et, dans l'espace de trois heures que j

passai dans ce bois, je composai dans ma tête tout le plan des *Vœux téméraires;* de retour chez moi, j'en écrivis sur-le-champ les principaux traits, et l'idée des caractères. Je mûris ce plan en voyageant, je commençai même à Spa à écrire cet ouvrage, dont je rapportai à Paris les quatre-vingts premières pages; ensuite d'autres idées me firent abandonner ce roman, que je n'ai fini que dans ma chaumière de Brevel, environ vingt ans après.

Je partis pour les eaux au mois d'avril [1]; de Paris je me rendis d'abord à Bruxelles, où je passai un mois à Éverberg, maison de campagne de madame la comtesse de Mérode, remariée au comte de Lannoy. Je retrouvai à ce voyage la duchesse d'Ursel et le prince de Ligne; le prince Charles y vint dîner deux fois. Comme il s'occupait beaucoup d'histoire naturelle, il fut plus frappé que nous d'un incident qui néanmoins nous étonna. Le jardinier vint apporter dans la salle à manger, pendant que nous étions à table, un gros scorpion vivant, qu'il venait de trouver dans le jardin. Chacun l'examina avec la plus grande curiosité. Il fut impossible de concevoir comment ce dangereux insecte des pays chauds

[1] 1776.

avait pu pénétrer tout seul dans un parc de la Belgique. Nous allâmes encore à Malines; ce fut là que, dans une auberge, la duchesse d'Ursel se chargea de nous faire tous les entremets de notre dîner : elle se rendit tout de suite à la cuisine, elle y mit un grand tablier, elle retroussa ses manches, et découvrit ainsi les plus beaux bras du monde, ce qui, joint à l'éblouissante fraîcheur de sa figure, offrit à nos regards la plus *appétissante* cuisinière que l'on verra jamais. Elle nous renvoya de la cuisine, nous ne pouvions nous lasser de la contempler. A l'heure du dîner elle nous servit des crèmes excellentes, et le meilleur gâteau d'amandes qu'on ait jamais mangé. En sortant de table nous allâmes à la cathédrale; je marchais en avant, en regardant en l'air, pour voir les tableaux; tout à coup je tombai dans une fosse sépulcrale que je n'avais point aperçue, et qu'on venait d'ouvrir pour un enterrement; j'aurais pu me casser une jambe, et même me tuer, j'en fus quitte pour une large écorchure au genou droit. Les dames de la Belgique, du moins alors, étaient fort superstitieuses, elles regardèrent cet accident comme un funeste présage qui m'annonçait une mort prochaine. Cette idée attrista toute la société; mais, comme on vit que je ne la

partageais nullement, ma *force d'esprit* rassura bientôt tout le monde. D'Everberg j'allai à Spa; j'y avais fait louer d'avance une petite maison que nous occupâmes tout entière. J'éprouvai, en y entrant, la sensation la plus pénible et la plus inattendue. Chacun alla à sa chambre, on me laissa seule dans la mienne; je me trouvai environnée de paquets dans une vilaine chambre mal meublée : je pensai que je passerais là quatre mois, loin de tout ce que j'aimais et de tout ce que je connaissais. Cette idée m'oppressa le cœur; pour m'en distraire, je voulus ouvrir ma fenêtre et regarder dans la rue; la fenêtre était à coulisse, en la levant je m'accrochai le doigt à un petit clou, je me blessai, et mon sang coula abondamment; ce petit incident acheva de m'accabler. J'ai su depuis supporter courageusement d'autres maux et d'autres peines, mais je n'avais pas encore pris l'habitude des contrariétés et du malheur. Je tombai sur une chaise, mon doigt saignant toujours, et je fondis en larmes; je me trouvai moi-même si déraisonnable, que j'eus honte de l'état où j'étais, et je n'appelai personne. Au bout de huit ou dix minutes la porte s'ouvre, et je vois entrer un homme qui s'avance vers moi avec l'expression de la joie et d'une vive émotion;

c'était un Anglais, M. Conway, fils de lord Erford, avec lequel j'avais passé six mois de suite à Sillery, six ou sept ans auparavant; son père, qui avait été ambassadeur en France, et ami intime de M. de Puizieux, l'avait envoyé à Reims pour apprendre à parler le français, et M. de Puisieux l'avait fait venir et retenu à Sillery; il conservait de ce séjour le plus tendre souvenir. Il était dans la rue lorsque j'arrivai; il me reconnut, il accourut avec empressement chez moi. Sa vue me rappela le temps le plus heureux de ma vie, et mes pleurs redoublèrent : il était sensible et bon; il pleura de tout son cœur avec moi, car je lui appris la triste cause du dérangement de ma santé. De son côté il me conta qu'il s'était marié, et qu'il était à Spa avec sa femme, pour la santé de cette dernière; et pour toute la saison. Le soir même il m'amena madame Conway, qui était la meilleure personne du monde. Nous allâmes le lendemain ensemble déjeûner au Wauxhall; et bientôt je m'accoutumai à Spa, et je finis par le trouver ce qu'il est, c'est-à-dire, un lieu charmant. Plusieurs personnes de ma connaissance y arrivèrent; j'y fis beaucoup de musique, de longues promenades à cheval et sur les montagnes. Je me réservai constamment chez moi, tous

les jours, cinq ou six heures d'une solitude absolue, que j'employais à dessiner des fleurs, à jouer de la harpe, et à composer. Je ne recevais personne chez moi, à l'exception de trois ou quatre fois où l'on y fit de la musique. Il y avait à Spa quelques musiciens voyageurs que je rassemblai pour ces petits concerts, où je jouais de la harpe. Ma santé était parfaitement rétablie au bout de six semaines.

M. Gilier, chargé de toute ma dépense, me fut très-utile sous ce rapport, quoique la sévérité de son économie m'ait souvent déplu; par exemple, lorsque je lui disais de donner un petit écu ou six francs pour boire, il donnait communément six ou douze sous; je ne savais ces choses-là qu'après; et, lorsque j'en témoignais mon mécontentement, il m'assurait qu'il serait plus noble à l'avenir, ce qu'il n'a jamais été. Un jour, il eut une contestation avec Saint-Jean, mon domestique, sur un petit compte de ports de lettres, Saint-Jean se révolta jusqu'à l'impertinence; alors M. Gilier lui dit gravement : « Je sais ce que je dois à *la livrée* de madame la comtesse; puisque vous la portez, je ne vous donnerai point de coups de bâton, mais il faut pourtant que votre insolence soit punie. » A ces mots, il le prit

dans ses bras, Saint-Jean eut beau se débattre, M. Gilier, dont la force était infiniment supérieure à la sienne, alla le déposer dans le ruisseau de notre rue, où il l'étendit tout de son long; ce qui inspira au pauvre Saint-Jean une si grande frayeur et un tel respect pour M. Gilier, qu'il n'osa même se plaindre de cette aventure, que je n'ai sue que plus de quinze jours après.

Je fis avec madame la marquise de Champignelle le voyage de Dusseldorf, pour voir la superbe galerie de tableaux; nous nous arrêtâmes trois jours à Aix-la-Chapelle, où je vis pour la première fois madame la comtesse de Potocka, qui se prit d'une telle passion pour moi, qu'elle quitta sur-le-champ Aix-la-Chapelle, pour venir sans délai avec moi à Spa, où je retournais, et où nous passâmes deux mois ensemble; elle me promit de venir à Paris l'hiver prochain, elle me tint parole. J'écrivis à Paris pour demander une prolongation de congé, et à M. de Genlis la permission de faire le voyage de Suisse. J'obtins tout ce que je désirais, et nous partîmes.

Pour nous rendre directement à Luxembourg, nous fûmes obligés, contre notre intention, de coucher dans un horrible cabaret, au milieu des bois, et nommé *la Baraque*; on nous avait

fort prévenus contre ce mauvais gîte, en nous assurant qu'on le regardait presque comme un coupe-gorge; mais la nécessité nous força de nous y arrêter. M. Gilier ne prit qu'une seule précaution, celle de mettre en évidence ses deux pistolets et son couteau de chasse; ainsi armé de toutes pièces, il passa le premier pour entrer dans cette terrible baraque, et M. Ott, ma femme de chambre et moi, nous le suivîmes. Nous trouvâmes, dans une grande salle au rez-de-chaussée, le maître de la maison avec quatre ou cinq valets, établis autour d'une table et mangeant: tous avaient leurs chapeaux sur la tête, qu'ils n'ôtèrent point en nous voyant. Je remarquai que le chef avait un large point d'Espagne en or autour de son chapeau. M. Gilier, choqué du maintien insolent de ces hommes, s'avança vers la table, et d'un air martial, fit sauter en l'air, avec sa canne, le beau chapeau au point d'Espagne du chef de la bande, en disant: *Vous ne voyez donc pas Madame?* Cette action me fit frémir, mais elle en imposa tellement à toute l'assemblée, que chacun, du premier mouvement, se leva en ôtant son chapeau. Je profitai de cette impression pour demander tout de suite que M. Gilier fût logé à côté de moi; on y consentit, et l'on me

conduisit dans une vilaine chambre, qui n'était séparée de celle de M. Gilier que par une cloison. Nous étions à peine couchées sur nos paillasses, où l'idée d'être dans un *coupe-gorge* nous tenait fort éveillées, que nous entendîmes un vacarme épouvantable dans la chambre de M. Gilier; je distinguai parfaitement la voix de M. Gilier, qui disait avec un accent concentré : *Ah ! scélérat, je te tiens donc, tu ne m'échapperas pas !* J'entendis aussi M. Ott sangloter, il me parut qu'il demandait grâce, ce qui ne me surprit pas, car je savais qu'il était excessivement poltron; remplie d'effroi, je me jetai à bas de ma paillasse, ainsi que mademoiselle Victoire, nous frappâmes de toutes nos forces à la cloison, et aussitôt le bruit cessa, et j'entendis distinctement M. Ott s'écrier : *Ah ! madame la comtesse, sauvez-moi, M. Gilier veut m'étrangler.* Aussitôt nous volâmes à la chambre de nos deux compagnons de voyage, on nous fit attendre un peu avant de nous ouvrir, parce que M. Ott était en chemise. Débarrassée des terreurs de voleurs et de meurtres, j'interrogeai M. Gilier sur cette scène singulière; M. Ott, qui s'était ranimé en me voyant, se hâta de me conter que M. Gilier l'avait pris à la gorge, en le menaçant de l'étrangler,

s'il ne lui demandait pas pardon de ses moqueries continuelles. Il faut savoir, pour l'intelligence de cette aventure, que, peu de jours auparavant, nous avions trouvé dans une auberge un portrait fort ridicule de la maîtresse de la maison ; cette femme, qui était fort laide, s'était fait peindre *en Flore*, tenant une montre sur laquelle ses yeux étaient fixés ; cette figure nous fit rire, et M. Ott trouva tout de suite, avec beaucoup de raison, que cette figure ressemblait, comme deux gouttes d'eau, à M. Gilier ; j'eus le malheur de convenir que cette ressemblance était frappante, et ma gaîté, à cet égard, inspira à M. Gilier non-seulement une violente colère, mais un profond ressentiment, qu'il dissimula de son mieux, mais qu'il laissa éclater, comme on vient de le voir, lorsqu'il se trouva seul, dans la nuit, avec M. Ott. Il ne voulait, dit-il, que donner à M. Ott une petite correction qui lui apprît à être moins impertinent à l'avenir, et si sa poltronnerie ne l'avait pas fait crier, tout se serait passé *d'une manière convenable*. Depuis cet incident, M. Ott fut en effet très-respectueux avec M. Gilier, il ne s'en moquait que *traîtreusement*, quand nous étions tête à tête.

Le lendemain nous continuâmes notre route,

et nous arrivâmes à Luxembourg, où je logeai dans la maison du prince de Hesse, qu'il m'avait obligeamment prêtée. Comme nous voyagions suivant ma fantaisie, de là nous allâmes à Strasbourg, où je trouvai le chevalier de Coigny et M. du Coudray, homme très-aimable, et militaire rempli de mérite, qui alla depuis en Amérique, aux États-Unis, un peu avant M. de La Fayette; ce dernier eut le bon esprit de se lier avec lui, de se conduire uniquement par ses conseils. M. du Coudray dirigea et seconda toutes ses opérations militaires, dont il lui dut tout le succès. M. du Coudray, après ces succès, se noya dans la rivière Dellaware, qu'il voulut passer à cheval; il fut vivement regretté des Américains, auxquels ses talens ont été si utiles. Il n'a manqué à sa gloire qu'un nom plus connu et une famille puissante, qui aurait su conter en France et faire valoir ses actions; c'est un soin qu'il n'aurait jamais pris lui-même, car il était d'une extrême modestie. Lui et le chevalier de Coigny me firent voir tout ce qu'il y avait de curieux à Strasbourg, nous montâmes ensemble le fameux clocher de la cathédrale, et j'eus l'honneur de tracer mon nom sur la cloche d'argent. De Strasbourg, j'allai à Colmar; dans le trajet pour m'y rendre, nous

nous arrêtâmes dans une auberge pour y dîner; et là, M. Gilier fit une scène d'un genre tout nouveau pour lui; on nous servit un excellent poisson, qu'on appelle ferare, dont le foie, justement renommé, est aussi bon que celui de la lotte et infiniment plus gros. Je servis ce poisson, et je mangeai tout entier son foie; après voir fait cette gourmandise, je m'aperçus que M. Gilier pleurait, je lui demandai la cause de cet étrange mouvement, il se mit à fondre en larmes; je multipliai mes questions, et ses réponses entrecoupées m'apprirent qu'il était *vivement affecté que j'eusse mangé le foie de ferare tout entier, sans lui en offrir un petit morceau.* Il ajouta *que ce n'était pas pour le foie de ferare, dont il ne se souciait nullement; mais que ce manque d'égards pour lui l'avait blessé au cœur.* Pendant cette explication, M. Ott, pour ne pas éclater de rire, se mouchait, ou tenait son mouchoir ou sa serviette sur son visage; cependant le mouvement de ses épaules aurait pu le trahir; mais il échappa à l'observation de M. Gilier, dont la *sensibilité* n'était occupée que de moi.

En arrivant à Colmar, j'y trouvai mon beau-père, le baron d'Andlau, qui me reçut à ravir, me donna un bal, me fit de très-beaux présens,

et me conduisit à Bâle, en payant toute ma dépense; chose très-étonnante, et dont je fus doublement reconnaissante, car il était naturellement fort avare; il me fit séjourner quatre jours à Bâle, dans la belle auberge des Rois. Nous faisions quatre repas par jour, les plus longs que j'aie faits de ma vie. Je fis tout le voyage de Suisse, écrivant tous les soirs avec soin mon journal. Je séjournai à Lausanne, où je voulais consulter M. Tissot [1] sur la santé de ma mère. On venait de toute l'Europe, dans cette saison, consulter ce grand médecin. En arrivant à Lausanne, il me fut impossible de trouver un logement. Pendant que M. Gilier et M. Ott en cherchaient en vain, j'étais tristement dans ma voi-

[1] Tissot fut fort habile dans deux choses que beaucoup de médecins séparent, *la théorie* de l'art de guérir et *la pratique* de cet art. Les médecins spéculateurs écrivent beaucoup et pratiquent peu, même les préceptes qu'ils impriment, et parmi les médecins qui assistent les malades, ceux qui font des livres ne sont pas toujours les meilleurs.

Les dix volumes dont se compose la collection des œuvres de Tissot ne sont guère que le recueil des observations qu'il a faites au chevet de ses malades; les plus célèbres sont : *Avis au peuple sur la santé*, *Avis aux gens de lettres sur le même objet*. Les vertus et la bienfaisance de Tissot égalaient son talent. Il est mort à Lausanne en 1797, âgé de soixante et dix ans.

(*Note de l'éditeur.*)

ture avec ma femme de chambre. Un jeune homme, appelé le prince de Holstein, que j'avais rencontré dans la bibliothéque de Bâle, était à sa fenêtre, me reconnut, vit mon embarras, descendit, vint à ma voiture, l'ouvrit, me pria d'en descendre, me donna la main, en me disant qu'il allait me mener chez une dame qui me logerait. Charmée de cette aventure, je me laissai conduire; au bout de la rue, il me fit entrer dans une maison; nous montons un escalier, nous traversons plusieurs pièces, et nous entrons dans un joli salon, où je trouve une jeune dame toute seule, d'une figure fort agréable, et qui jouait de la guitare; c'était madame de Crouzas, depuis madame de Montolieu, auteur de jolies traductions de romans. Le prince me nomme, conte mon embarras et demande pour moi, à madame de Crouzas [1], un appartement dans la

[1] Madame de Montolieu a publié beaucoup d'ouvrages très-agréables, traduits ou imités de l'allemand et de l'anglais. J'ai été l'éditeur du premier de tous (Caroline de Lichtfield) que l'auteur m'envoya manuscrit, en me demandant de n'y pas faire le plus léger changement, recommandation qui venait non de son amour-propre, mais de sa délicatesse; elle aurait reçu avec plaisir des conseils donnés de vive voix; elle ne voulait point, avec raison, de *corrections écrites*. Cette charmante production avait beaucoup de succès, et le méritait. Le

maison de son beau-père, qui était absent. Madame de Crouzas m'accueille avec une grâce infinie, se lève, me conduit sur-le-champ dans la maison de son beau-père, après avoir envoyé chercher mes compagnons de voyage, et m'installe dans un appartement charmant, et dont la vue, sur le lac de Genève, était ravissante.

public a trouvé dans ses autres ouvrages le même intérêt et le même talent.

(*Note de l'auteur.*)

Malgré son embonpoint extrême et sa prodigieuse grosseur, le célèbre historien anglais Gibbon était très-galant. Pendant un séjour qu'il fit à Lausanne, il devint amoureux de madame de Montolieu, qui s'appelait alors madame de Crouzas. On trouve dans les *Souvenirs de Félicie* le récit de la déclaration d'amour de Gibbon à cette dame; je vais copier ce récit :

« Un jour, se trouvant tête à tête, pour la première fois, avec madame de Crouzas, Gibbon voulut saisir ce moment si favorable; et, tout à coup, il se jeta à ses genoux, en lui déclarant son amour dans les termes les plus passionnés. Madame de Crouzas lui répondit de manière à lui ôter l'envie de recommencer cette jolie scène. Gibbon prit un air consterné, et cependant il restait à genoux, malgré l'invitation réitérée de se remettre sur sa chaise; il était immobile et gardait le silence. « Mais, monsieur, reprit madame de Crouzas, relevez-vous donc! — Hélas! madame, reprit ce malheureux amant, *je ne peux pas....* » En effet la grosseur de sa taille ne lui permettait pas de se relever sans aide. Madame de Crouzas sonna, et dit au domestique qui survint : « *Relevez M. Gibbon.* »

(*Souvenirs de Félicie.*)

Je passai douze jours à Lausanne, sans quitter un instant madame de Crouzas. On me donna des fêtes, des bals, des concerts; je chantai, je jouai de la harpe tant qu'on voulut. On me mena faire des promenades délicieuses sur le lac; je ne manquai pas d'aller voir les rochers de Meillerie. La société de madame de Crouzas était fort aimable; j'y voyais tous les jours M. Tissot, qui me parut flatté que je susse par cœur tous ses ouvrages; il aimait la musique, et je me trouvais heureuse de jouer de la harpe pour lui. A l'une de ces soirées que nous passions ensemble, j'eus un triste triomphe qui me fit beaucoup de peine. Un homme en deuil, que je n'avais pas encore vu, s'y trouva. Je chantais particulièrement bien l'air, *J'ai perdu mon Eurydice*, dont Gluck lui-même m'avait donné le goût et l'expression; au milieu de cet air, l'homme en deuil fondit en larmes, et tout à coup, se trouvant mal, il tomba sans connaissance dans les bras de son voisin; il avait perdu trois mois avant une femme qu'il adorait. Madame de Crouzas, qui m'avait déjà entendu chanter cet air, et qui n'était pas auprès de moi dans ce moment, me fit signe de ne pas le chanter; mais malheureusement je ne la compris pas. Je quittai Lausanne,

en m'engageant à entretenir avec madame de Crouzas une correspondance, qui a duré vingt ans. De Lausanne j'allai à Genève, et de là chez M. de Voltaire.

Je n'avais point pour lui de lettres de recommandation; mais les jeunes femmes de Paris en sont toujours bien reçues. Je lui écrivis pour lui demander la permission d'aller chez lui; il n'y avait, dans mon billet, ni esprit, ni prétentions, ni fadeurs, et je le datai du mois d'août. M. de Voltaire voulait qu'on écrivît du mois d'*auguste*. Cette petite pédanterie me parut une flatterie, et j'écrivis fièrement du mois d'août. Le philosophe de Ferney me fit une réponse très-gracieuse; il m'annonça qu'en ma faveur il quitterait ses pantoufles et sa robe de chambre, et il m'invita à dîner et à souper.

Quand j'eus reçu la réponse aimable de M. de Voltaire, il me prit tout à coup une espèce de frayeur qui me fit faire des réflexions inquiétantes. Je me rappelai tout ce qu'on racontait des personnes qui allaient, pour la première fois, à Ferney. Il était d'usage, surtout pour les jeunes femmes, de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir et même de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire; on se précipitait dans ses bras, on bal-

butiait, on pleurait, on était dans un trouble qui ressemblait à l'amour le plus passionné. C'était l'étiquette de la présentation à Ferney. M. de Voltaire y était tellement accoutumé, que le calme et la seule politesse la plus obligeante, ne pouvaient lui paraître que de l'impertinence ou de la stupidité. Cependant je suis naturellement timide et d'une froideur glaciale avec les gens que je ne connais pas; je n'ai jamais eu le courage de donner une louange *en face* à ceux avec lesquels je ne suis pas intimement liée; il me semble qu'alors tout éloge est suspect de flatterie: qu'il ne saurait être de bon goût et qu'il doit déplaire ou blesser. Je me promis pourtant, non pas de faire une scène pathétique, mais de me conduire de manière à ne pas causer un grand étonnement, c'est-à-dire, que je pris la résolution de n'être pas ridicule, de sortir de ma simplicité habituelle, et d'être moins réservée et surtout moins silencieuse.

Je partis de Genève d'assez bonne heure, suivant mon calcul, pour arriver à Ferney avant l'heure du dîner de M. de Voltaire; mais, m'étant réglée sur ma montre, qui avançait beaucoup, je ne reconnus mon erreur qu'à Ferney. Il n'y a guère de gaucherie plus désagréable que celle

d'arriver trop tôt pour dîner chez les gens qu s'occupent et qui savent employer leur matinée Je suis sûre que j'ai coûté une ou deux pages à M. de Voltaire; ce qui me console, c'est qu'il ne faisait plus de tragédies; je ne l'aurai empêché que d'écrire quelques impiétés, quelques lignes licencieuses de plus....

Cherchant, de bonne foi, quelque moyen de plaire à l'homme célèbre qui voulait bien me recevoir, j'avais mis beaucoup de soin à me parer; je n'ai jamais eu tant de plumes et tant de fleurs. J'avais un fâcheux pressentiment que mes prétentions, en ce genre, seraient les seules qui dussent avoir quelque succès. Durant la route, je tâchai de me ranimer en faveur du fameux vieillard que j'allais voir; je répétais des vers de la Henriade et de ses tragédies; mais je sentais que, même en supposant qu'il n'eût jamais profané son talent par tant d'indignes productions, et qu'il n'eût fait que les belles choses qui doivent l'immortaliser, je n'aurais eu, en sa présence, qu'une admiration silencieuse. Il serait permis, il serait simple de montrer de l'enthousiasme pour un héros, pour le libérateur de la patrie, parce que, sans instruction et sans esprit, on peut comprendre de telles actions, et que la

reconnaissance semble autoriser l'expression du sentiment qu'elles inspirent : mais, lorsqu'on se déclare le partisan passionné d'un homme de lettres, on annonce qu'on se croit en état de juger convenablement tous ses ouvrages, on s'engage à lui en parler, à disserter, à détailler ses opinions : combien toutes ces choses sont déplacées dans la jeunesse et surtout dans une femme!....

Je menai avec moi un peintre allemand, qui revenait d'Italie (M. Ott). Il avait beaucoup de talent et très-peu de littérature ; il savait à peine le français, et il n'avait jamais lu une ligne de Voltaire; mais, sur sa réputation, il n'en avait pas moins pour lui tout l'enthousiasme *désirable*. Il était hors de lui en approchant de Ferney, j'admirais et j'enviais ses transports ; j'aurais voulu en prendre quelque chose. On nous fit passer devant une église sur le portail de laquelle ces mots étaient écrits : *Voltaire a élevé ce temple à Dieu*. Cette inscription me fit frémir ; elle ne peut être que l'extravagante ironie de l'impiété ou l'inconséquence la plus étrange.

Enfin nous arrivons dans la cour du château, et nous descendons de voiture. M. Ott était ivre de joie. Nous entrons. Nous voilà dans une antichambre assez obscure. M. Ott aperçoit sur-le-

champ un tableau, et s'écrie : « *C'est un Corrége !* » Nous approchons; on le voyait mal, mais c'était en effet un tableau original du Corrége, et M. Ott fut un peu scandalisé qu'on l'eût relégué là. Nous passons dans le salon; il était vide. Je vis dans le château cette espèce de rumeur désagréable que produit une visite inopinée qui survient mal à propos. Les domestiques avaient un air effaré ; on entendait le bruit redoublé des sonnettes qui les appelaient, on allait et venait précipitamment, on ouvrait et fermait brusquement les portes. Je regardai à la pendule du salon, et je reconnus avec douleur que j'étais arrivée trois quarts d'heure trop tôt, ce qui ne contribua pas à me donner de l'aisance et de la confiance. M. Ott vit, à l'autre extrémité du salon, un grand tableau à l'huile, dont les figures sont en demi-nature. Un cadre superbe, et l'honneur d'être placé dans le salon, annonçaient quelque chose de beau. Nous y accourons, et, à notre grande surprise, nous découvrons une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule représentant M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas, et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan, etc., qui expriment

eur humiliation en ouvant des bouches énormes t en faisant des grimaces effroyables. M. Ott fut ndigné du dessin, du coloris, et moi de la composition. « Comment peut-on placer cela dans un salon ! » disais-je. « Oui, disait M. Ott, et quand on laisse un tableau du Corrége dans une vilaine antichambre !.... » Ce tableau est entièrement de l'invention d'un mauvais peintre génevois, qui en avait fait présent à M. de Voltaire; mais il me paraît inconcevable que ce dernier ait eu le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une telle platitude. Enfin la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paraître madame Denis, la nièce de M. de Voltaire, et madame de Saint-Julien. Ces dames m'annoncèrent que M. de Voltaire viendrait bientôt. Madame de Saint-Julien, qui était fort aimable, et que je ne connaissais pas du tout, était établie pour tout l'été à Ferney; elle appelait M. de Voltaire *mon philosophe*, et il l'appelait *mon papillon*. Elle portait une médaille d'or à son côté. J'ai cru que c'était un ordre; mais c'est un prix d'arquebuse donné par M. de Voltaire, et qu'elle avait gagné depuis peu de jours. Une telle adresse est un exploit pour une femme. Elle me proposa de faire un tour de promenade : ce que j'acceptai avec

empressement; car je me sentais si refroidie, si embarrassée, je craignais tellement l'apparition du maître de la maison, que j'étais charmée de m'échapper un moment, afin de retarder un peu cette terrible entrevue. Madame de Saint-Julien me conduisit sur une terrasse de laquelle on eût pu découvrir la magnifique vue du lac et des montagnes si l'on n'avait pas eu le mauvais goût d'établir sur cette belle terrasse un long berceau de treillage tout couvert d'une verdure épaisse qui cachait tout. On n'entrevoyait cette admirable perspective que par des petites lucarnes où je ne pouvais passer la tête; d'ailleurs, le berceau était si bas, que mes plumes s'y accrochaient partout. Je me courbais extrêmement, et, comme pour me rapetisser encore, je ployais beaucoup les genoux, je marchais à toute minute sur ma robe, je chancelais, je trébuchais, je cassais mes plumes, je déchirais mes jupons, et, dans l'attitude la plus gênante, je n'étais guère en état de jouir de la conversation de madame de Saint-Julien, qui, petite, en habit négligé du matin, se promenait très à son aise, et causait très-agréablement. Je lui demandai, en riant, si M. de Voltaire n'avait pas trouvé mauvais que j'eusse daté ma lettre du mois d'août. Elle me répondit que non;

mais elle ajouta qu'il avait remarqué que je n'écrivais pas avec son orthographe. Enfin on vint nous dire que M. de Voltaire entrait dans le salon. J'étais si harassée et en si mauvaise disposition, que j'aurais donné tout au monde pour pouvoir me trouver transportée dans mon auberge à Genève.

Madame de Saint-Julien, me jugeant d'après ses impressions, m'entraîne avec vivacité. Nous regagnons la maison, et j'eus le chagrin en passant dans une des pièces du château, de me voir dans une glace. J'étais décoiffée et tout ébouriffée, et j'avais une mine véritablement piteuse et tout-à-fait décomposée. Je m'arrêtai un instant pour me rajuster, ensuite je suivis courageusement madame de Saint-Julien. Nous entrons dans le salon, et me voilà en présence de M. de Voltaire. Madame de Saint-Julien m'invita à l'embrasser, en me disant avec grâce: « *Il le trouvera très-bon.* » Je m'avançai gravement, avec l'expression du respect que l'on doit aux grands talens et à la vieillesse. M. de Voltaire me prit la main et me la baisa. Je ne sais pourquoi cette action si commune me toucha, comme si cette espèce d'hommage n'était pas aussi vulgaire que banale; mais enfin je fus flattée que M. de Voltaire m'eût baisé

la main, et je l'embrassai de très-bon cœur intérieurement, car je conservai toute la tranquillité de mon maintien. Je lui présentai M. Ott, qui fut si transporté de s'entendre nommer à M. de Voltaire, que je crus qu'il allait faire une scène. Il s'empressa de tirer de sa poche des miniatures qu'il avait faites à Berne. Malheureusement un de ces tableaux représentait une Vierge avec l'enfant Jésus : ce qui fit dire à M. de Voltaire plusieurs impiétés aussi plates que révoltantes. Je trouvai qu'il était contre les devoirs de l'hospitalité et contre toute bienséance de s'exprimer ainsi devant une personne de mon âge qui ne s'affichait pas pour un *esprit-fort*, et qu'il recevait pour la première fois. Extrêmement choquée, je me tournai du côté de madame Denis, afin d'avoir l'air de ne pas écouter son oncle. Il changea d'entretien, il parla de l'Italie et des arts comme il en a écrit, c'est-à-dire, sans connaissance et sans goût. Je ne dis que quelques mots, qui exprimaient que je n'étais pas de son avis. Il ne fut question de littérature ni avant ni après le dîner, M. de Voltaire ne jugeant pas, je crois, que cette conversation dût intéresser une personne qui s'annonçait d'une manière aussi peu brillante. Néanmoins il soutint l'entretien avec politesse

et même quelquefois avec galanterie pour moi.

On se mit à table, et, pendant tout le dîner, M. de Voltaire ne fut rien moins qu'aimable. Il eut toujours l'air d'être en colère contre ses gens, criant à tue-tête avec une telle force, qu'involontairement j'en ai plusieurs fois tressailli. La salle à manger était très-sonore, et sa voix de tonnerre y retentissait de la manière la plus effrayante. On m'avait prévenue de cette manie, qui est si hors d'usage devant les étrangers : et l'on voit parfaitement, en effet, que c'est une habitude ; car ses gens n'en paraissent être ni surpris, ni le moins du monde troublés. Après le dîner, M. de Voltaire, sachant que j'étais musicienne, a fait jouer madame Denis du clavecin. Elle a un jeu qui transporte, en idée, au temps de Louis XIV ; mais ce souvenir-là n'est pas le plus agréable qu'on puisse se retracer de ce beau siècle. Elle finissait une pièce de Rameau, lorsqu'une jolie petite fille de sept ou huit ans entra dans la chambre, et vint se jeter au cou de M. de Voltaire en l'appelant *papa*. Il reçut ses caresses avec grâce ; et, comme il vit que je contemplais ce tableau si doux avec un extrême plaisir, il me dit que cet enfant appartenait à la petite-fille du grand Corneille, qu'il a mariée. Combien j'eusse été tou-

chée dans ce moment si je ne m'étais pas rappelé ses Commentaires, où l'injustice et l'envie se trahissent si mal adroitement! Dans ce lieu on était à chaque instant blessé par des contrastes bizarres, et sans cesse l'admiration y était suspendue et même détruite par des souvenirs odieux et même par des disparates révoltantes.

M. de Voltaire reçut plusieurs visites de Genève, ensuite il me proposa une promenade en voiture. Il fit mettre ses chevaux, et nous montâmes dans une berline, lui, sa nièce, madame de Saint-Julien et moi. Il nous mena dans le village pour y voir les maisons qu'il a bâties et les établissemens bienfaisans qu'il a formés. Il est plus grand là que dans ses livres; car on y voit partout une ingénieuse bonté, et l'on ne peut se persuader que la même main qui écrivit tant d'impiétés, de faussetés et de méchancetés, ait fait des choses si nobles, si sages et si utiles. Il montrait ce village à tous les étrangers, mais de bonne grâce; il en parlait simplement, avec bonhomie; il instruisait de tout ce qu'il avait fait, et cependant il n'avait nullement l'air de s'en vanter, et je ne connais personne qui pût en faire autant. En rentrant au château, la conversation fut fort animée; on parlait avec intérêt de ce qu'on avait

vu. Je ne partis qu'à la nuit. M. de Voltaire me proposa de rester jusqu'au lendemain après dîner ; mais je voulus retourner à Genève.

Tous les portraits et tous les bustes de M. de Voltaire sont très-ressemblans; mais aucun artiste n'a bien rendu ses yeux. Je m'attendais à les trouver brillans et pleins de feu : ils étaient en effet les plus spirituels que j'aie vus ; mais ils avaient en même temps quelque chose de velouté et une douceur inexprimable : l'âme de Zaïre était tout entière dans ces yeux-là. Son sourire et son rire extrêmement malicieux changeaient tout-à-fait cette charmante expression. Il était fort cassé, et sa manière gothique de se mettre le vieillissait encore ; il avait une voix sépulcrale qui lui donnait un ton singulier, d'autant plus qu'il avait l'habitude de parler excessivement haut, quoiqu'il ne fût pas sourd. Quand il n'était question ni de la religion, ni de ses ennemis, sa conversation était simple, naturelle, sans nulle prétention, et par conséquent, avec un esprit tel que le sien, parfaitement aimable. Il me parut qu'il ne supportait pas que l'on eût, sur aucun point, une opinion différente de la sienne; pour peu qu'on le contredît, son ton prenait de l'aigreur et devenait tranchant. Il avait certaine-

ment beaucoup perdu de l'usage du monde qu'il avait dû avoir, et rien n'est plus simple : depuis qu'il était dans cette terre, on n'allait le voir que pour l'enivrer de louanges ; ses décisions étaient des oracles ; tout ce qui l'entourait était à ses pieds ; il n'entendait parler que de l'admiration qu'il inspirait, et les exagérations les plus ridicules dans ce genre ne lui paraissaient plus que des hommages ordinaires. Les rois mêmes n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée : du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries ; on n'entre point en conversation avec eux, leur présence impose silence, et, grâce au respect, la flatterie, à la cour, est obligée d'avoir de la pudeur et de ne se montrer que sous des formes délicates. Je ne l'ai jamais vue sans ménagement qu'à Ferney : elle y était véritablement grotesque ; et lorsque, par l'habitude, elle peut plaire sous de semblables traits, elle doit nécessairement gâter le goût, le ton et les manières de celui qu'elle séduit. Voilà pourquoi l'amour-propre de M. de Voltaire était singulièrement irritable, et pourquoi les critiques lui causaient ce chagrin puéril qu'il ne pouvait dissimuler. Il venait d'en éprouver un très-sensible. L'empereur avait passé tout près de

Ferney : M. de Voltaire, qui s'attendait à recevoir la visite de l'illustre voyageur, avait préparé des fêtes et même fait des vers et des couplets, et malheureusement tout le monde le savait. L'empereur passa sans s'arrêter et sans faire dire un seul mot. Comme il approchait de Ferney, quelqu'un lui demanda s'il verrait M. de Voltaire. L'empereur répondit sèchement : « Non ; je le connais assez. » Mot piquant et même profond, qui prouve que ce prince lisait en homme d'esprit et en monarque éclairé.

Après avoir fait un voyage instructif et charmant, je revins en France par le fort de l'Écluse et par Lyon, et j'arrivai au Palais-Royal dans les premiers jours de l'automne, après une absence de cinq mois et demi.

M. de Genlis, peu de jours après mon arrivée, me dit que, le gouvernement de l'Ile Saint-Domingue étant vacant, il désirait l'obtenir, ce qui serait facile, ajouta-t-il, parce que le ministre de la marine, M. de Boines, étant très-favorablement disposé pour lui, il ne s'agissait que d'engager madame de Lamballe à faire demander ce gouvernement par la reine. Je déclarai à M. de Genlis que je ne consentirais point à solliciter pour lui un tel éloignement, à moins

de le suivre; il combattit cette résolution, mais en vain; il ne m'est jamais arrivé, après avoir annoncé un dessein extraordinaire et pénible, de m'en être dédite; il fut convenu que j'irais à Saint-Domingue. Madame de Lamballe parla à la reine et obtint ce que nous désirions. La chose paraissait tellement sûre, que nous commandâmes ce qu'il faut d'argenterie et de linge pour une grande représentation; mais tout à coup l'affaire manqua, parce que M. de Boines fut subitement renvoyé, et M. de Sartine lui succéda; il était ennemi personnel de M. de Genlis : à dire la vérité, je ne m'en affligeai pas, mais j'ai beaucoup regretté depuis ce grand et long voyage, qui m'aurait instruite, qui aurait fait beaucoup d'honneur à mon caractère, et qui, par la suite, m'aurait épargné bien des embarras et bien des peines.

En revenant de Suisse, j'avais trouvé à Paris madame de Potocka, qui ne comptait passer que deux ou trois mois en France, et qui, à cause de moi, y resta beaucoup plus long-temps; afin de ne la point quitter, je m'étais arrangée pour n'être pas cette année du voyage de la cour à Fontainebleau. J'allai avec elle, ma mère, mes enfans, M. de Genlis, le comte de Brostocki, un

jeune Polonais, parent de madame de Potocka, et M. de Sauvigny, passer tout ce temps, c'est-à-dire six semaines, à Versailles, où nous nous établîmes dans *les appartemens du Palais-Royal;* on appelait ainsi les logemens de M. le duc d'Orléans, de M. le duc et de madame la duchesse de Chartres, dans l'intérieur du château, et ceux de ses dames dont on me permit de disposer durant tout le voyage de Fontainebleau : nous vîmes, dans le plus grand détail, tout l'intérieur du château, et même les petits appartemens particuliers des princes de la famille royale. Nous menâmes là une vie délicieuse, M. de Genlis y fit une quantité de charmans dessins à la plume, et plusieurs jolies chansons. M. de Sauvigny nous lut des scènes d'une tragédie à laquelle il travaillait; j'y commençai à donner des leçons suivies à ma fille aînée Caroline, qui avait dix ans, et dont l'intelligence était étonnante pour son âge; elle avait une beauté si extraordinaire, elle était si aimable, que, sans aucune façon de parler, le comte de Brostocki, qui avait vingt-quatre ans, en devint véritablement amoureux, et six mois après il me la demanda sérieusement en mariage. On verra, par la suite, combien il atenu à ce projet.

Je ne retournai à Paris qu'au retour de Fontainebleau, dans les premiers jours de novembre; madame de Potocka me donna beaucoup de distractions pendant tout l'hiver, car elle voulut voir tout ce que Paris renferme de curieux en monumens, établissemens publics, manufactures, et même cabinets particuliers de curiosités, d'histoire naturelle et de tableaux. Nous fîmes aussi un cours de physique chez M. Sigault de la Fond, et tout de suite après un cours de chimie appliquée aux arts, chez M. Mittouart [1]; nous fîmes celui-là en société particulière, composée de vingt-cinq personnes de notre connaissance, parmi lesquelles se trouvaient mesdames d'Harville [2], de Jumilhac, de Chastenet, de Melette, d'Arcamballe, de Meulan, et MM. le che-

[1] Mittouart était démonstrateur de chimie et premier apothicaire de Louis XVI. Il a fait, avec Macquer, des expériences de chimie à la fois utiles et curieuses. Mittouart est mort en 1786.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Madame la comtesse d'Harville m'a lu une charmante comédie de sa composition; nous étions tête à tête. Je lui ai proposé d'en faire une lecture à sept ou huit personnes de notre connaissance : « Non, m'a-t-elle répondu, c'est une indiscrétion d'amour-propre qui n'est excusable qu'avec ses amis intimes. » Madame d'Harville ne veut pas faire parler; que cela est sage!

(*Souvenirs de Félicie.*)

valier de Cossé, le vicomte de Gand, le chevalier de Chastellux, M. Guibert [1], le comte de Custines, M. de Genlis et quelques autres. Je crois avoir déjà dit que j'avais, deux ou trois ans avant, engagé madame la duchesse de Chartres à nous donner, au Palais-Royal, trois fois la semaine, après le dîner, la *récréation* d'un cours d'histoire naturelle, qui ne *récréa* que moi, car seule j'en profitai, parce que le bon M. de Bomare venait de temps en temps me donner des leçons

[1] On connaît de lui un *Traité de la force publique*, l'*Essai sur la tactique;* trois tragédies, *le Connétable de Bourbon*, imprimé à cinquante exemplaires, *Anne de Boulen*, et *les Gracques*, connues par des lectures que l'auteur en faisait volontiers, mais qui ne furent point imprimées de son vivant : les *éloges de Michel de l'Hôpital*, de *Catinat*, du *roi de Prusse*, et le *Journal de ses voyages en Allemagne* avaient donné une grande vogue à Guibert. Il s'occupa aussi d'administration publique, ce qui fit dire au roi de Prusse que Guibert voulait aller à la gloire par toutes les routes. Son *Essai sur la tactique* eut tant de succès, que les femmes mêmes, qui n'y pouvaient rien comprendre, voulurent le lire. On a même cité à cet égard un trait d'ignorance assez plaisant : une femme, voulant plaire à Guibert, lui dit que son *tic tac* était charmant. Il fut imprimé à Bouillon et parut en 1772. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit, et surtout parce que l'auteur y fait l'éloge de Frédéric II, qui était alors généralement regardé comme le héros du siècle.

(*Note de l'éditeur.*)

dans ma chambre; il me fit présent d'une clef par ordre de matières de son *Dictionnaire*, que j'étudiai avec beaucoup d'attention. Tous ces cours ne me rendirent point savante, mais ils me donnèrent des notions générales qui, par la suite, ont rendu mes lectures plus agréables, mes voyages plus instructifs, et qui, même, m'ont été utiles dans mes études littéraires.

J'avais fait, pendant mon séjour à Spa, et tout de suite après mon retour, plusieurs petites comédies pour mes filles; les trois premières furent, *Agar dans le désert, les Flacons*, et *la Colombe*. Je les leur fis jouer sur un petit théâtre de société qu'on me prêta. J'invitai à ce petit spectacle environ soixante personnes. Le succès de ces deux pièces fut prodigieux. Pulchérie, ma seconde fille, avait dans ce genre un talent merveilleux. A peine âgée de huit ans, elle fit fondre en larmes tous les spectateurs dans le rôle d'Agar, et elle montra autant de talent dans le comique. Mademoiselle Sainval l'aînée, de la Comédie-Française, lui donnait des leçons dans le genre tragique, et je me chargeais de lui faire jouer les rôles comiques; elle excella également dans les uns et dans les autres. Elle n'avait pas la beauté, l'éclat, la régularité de sa sœur, mais son visage était char-

mant, rempli d'expression, et le son de sa voix allait au cœur. La fille de madame de Jumilhac joua le rôle d'Ismaël, et ma fille aînée celui de l'Ange; elle en avait tellement la figure, que lorsqu'elle parut il y eut une exclamation générale dans la salle, et elle fut applaudie pendant plus de cinq ou six minutes. Ce succès m'encouragea, et sur-le-champ je me mis à faire, nuit et jour, deux autres pièces plus longues, *les Dangers du monde*, et *la Curieuse*. J'eus tant de demandes pour ce spectacle, qu'il fallut chercher une salle beaucoup plus grande. Enfin, on m'en trouva une plus vaste que je ne désirais, elle contenait cinq cents personnes; elle appartenait à une société bourgeoise, qui me la prêta avec la grâce la plus obligeante; je lui donnai une centaine de billets, et le reste de la salle fut rempli de toutes les personnes que je connaissais, et de beaucoup d'autres avec lesquelles je n'avais aucune liaison. Pulchérie, dans *la Curieuse*, parut encore au dessus de tout ce qu'on avait déjà dit d'elle dans la société; et ma fille aînée, dans *les Dangers du monde*, joua le rôle de la vicomtesse avec un charme inexprimable; sa sœur eut le même succès dans le rôle de la marquise. Les spectateurs demandèrent à grands cris l'*auteur*, qui ne parut

point, et une seconde représentation, que j'accordai, en l'indiquant à la quinzaine. Dans cet intervalle, il me fut demandé une quantité de billets qu'il m'était impossible d'accorder, entre autres à un jeune homme très-aimable, que je connaissais à peine dans ce temps, M. le marquis de Saint-Blancard [1]; mais il y vint à mon insu, déguisé en garçon de théâtre [2]. Je ne pus refuser trois billets à M. de Schomberg, et six autres au vicomte de Latour-du-Pin, pour trois hommes de lettres célèbres, avec lesquels je n'avais eu jusqu'alors aucun rapport, MM. de La Harpe, Marmontel, et d'Alembert [3]. Le succès de cette

[1] Aujourd'hui vicomte de Gontaut. Madame la vicomtesse de Gontaut, son épouse, est gouvernante des enfans de France. (*Note de l'auteur.*)

[2] Le marquis de Saint-Blancard, né en 1751, était, avant la révolution, capitaine de grenadiers aux gardes françaises; il émigra en 1792, fut fait maréchal de camp dans l'armée du prince de Condé, revint en France en 1803, et vécut dans la retraite. Il a été fait, en 1816, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. (*Note de l'éditeur.*)

[3] Ce dernier m'écrivit le lendemain le billet le plus obligeant sur cette représentation. J'admirai même sa mémoire, car il avait retenu plusieurs de ces petites pièces qu'il citait avec exactitude et même littéralement. (*Note de l'auteur.*)

représentation alla jusqu'à un tel enthousiasme, que le chevalier de Chastellux, qui m'aimait beaucoup à cette époque, en fut effrayé pour moi. Après la pièce, la toile étant baissée, j'étais sur le théâtre, il accourut à moi, il avait les yeux pleins de larmes, il m'embrassa avec la plus vive émotion : « Ce jour est beau, me dit-il, mais il annonce des orages qui me font trembler pour vous. » Il avait raison. Je ne partageai point son effroi; la vanité de mère et d'auteur m'empêchait de pénétrer dans l'avenir. Je fis en quinze jours *Zémire et Azor*, ou *la Belle et la Bête*, qui fut jouée dans le cours de l'hiver, avec l'*Enfant gâté*. Toutes ces pièces eurent le même succès, excitèrent le même enthousiasme, mais pas une de mes compagnes du Palais-Royal ne me demanda d'y venir. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que madame de Montesson et M. le duc d'Orléans ne me demandèrent pas de voir une représentation. Cependant je n'étais nullement brouillée avec ma tante, et j'avais même la complaisance de jouer assez souvent des proverbes chez elle; mais sa jalousie sur ce point fut telle, qu'elle ne put se résoudre à me voir applaudir ainsi. Le chevalier de Chastellux fit de fort jolis vers sur ces petits spectacles; M. de La Harpe en fit de

charmans qui se trouvent dans sa correspondance avec le grand-duc de Russie [1]. Je reçus

[1] Parmi plusieurs pièces de vers également flatteuses sur ces représentations, que M. de La Harpe inséra dans sa correspondance avec le grand-duc de Russie, je citerai seulement la lettre suivante :

« Madame de Genlis fait jouer ces petits ouvrages par ses » propres enfans, qui n'ont que dix à douze ans, et dont les » talens précoces et l'intelligence surprenante prêtent encore » un nouveau charme aux compositions de leur mère. Elle » donna ainsi en dernier lieu, sur un théâtre particulier, une » représentation de trois de ces comédies, où la meilleure com- » pagnie de Paris était invitée, et qui fit à toute l'assemblée, » sans exception, un plaisir inexprimable. J'avais le bonheur » d'être du nombre des spectateurs, et j'envoyai le lendemain » les vers suivans à l'aimable auteur que je ne connaissais » point, et qui m'avait procuré une des plus douces impres- » sions que j'eusse éprouvées de ma vie. »

Non, ce que j'ai senti ne peut être un prestige;
Non, j'ai su trop bien en jouir,
Et si l'on doute d'un prodige,
Comment douter de son plaisir?
Les drames ingénus, composés pour l'enfance,
Où l'art, soumis à l'innocence,
Se défend les ressorts qu'ailleurs il fait mouvoir,
Avec tant de réserve ont-ils tant de pouvoir?
Ton art, belle Genlis, l'emportant sur le nôtre,
Ne fait parler qu'un sexe, et charme l'un et l'autre.
Que tes tableaux sont vrais dans leur simplicité!
Tu peins pour des enfans, mais la maturité

des billets remplis d'éloges de d'Alembert et de M. de Marmontel. Outre toutes ces pièces, je fis

Et se reconnaît et t'admire;
Le miroir où tu les fais lire
Sur nous de tes leçons réfléchit la clarté.
Jamais, jamais la vérité
N'exerça sur les cœurs un plus aimable empire.
Mais je parle à l'auteur de ses succès brillans,
Quand je puis applaudir au bonheur d'une mère!
Je suis assuré de te plaire,
En te parlant de tes enfans.
Vous, la gloire et l'amour d'une mère attendrie!
O Caroline, Pulchérie,
Des mains de la nature ô chefs-d'œuvre naissans!
Elle a sur votre aurore épuisé ses présens.
Vous semblez ignorer, parmi tant de suffrages,
Et nos plaisirs et vos talens;
A celle dont les soins forment vos jeunes ans
Vous reportez tous nos hommages;
Vous oubliez enfin dans vos jeux innocens
Qu'il n'est donné qu'à vous d'embellir ses ouvrages.
Quel ensemble enchanteur! quel spectacle charmant!
Mon cœur est encor plein du plus pur sentiment,
Mon œil encor frappé de la plus douce image,
De ce transport flatteur, de ce ravissement,
Que faisaient naître à tout moment
Les grâces de son style et celles de votre âge.
Je pensais à sa joie, à ses félicités,
Aux mouvemens de sa tendresse;
Je songeais que ces cris de la publique ivresse,
Dans son cœur maternel étaient tous répétés.

encore *le Bailli*, pièce tout-à-fait comique, dans laquelle Pulchérie, qui joua le bailli, fut ravissante. Cette pièce, qui fit rire aux éclats, ne se trouve point dans le *Théâtre d'éducation*. Elle a été perdue d'une manière singulière. Je ne l'avais pas fait copier; je donnai mon manuscrit au souffleur, que l'on appela sur le théâtre après la représentation, pour lui dire un mot; il laissa la pièce dans son trou, quand il y retourna il ne la retrouva plus. Toutes les recherches possibles furent inutiles; elle a été perdue sans qu'on ait jamais pu deviner qui l'avait volée. Je fis encore dans ce même hiver l'*Ile heureuse*, mais elle ne fut jouée qu'en très-petite société. Madame de Potocka et moi nous jouâmes les deux rôles de fées dans cette pièce, à laquelle nous joignîmes *les Flacons*, où nous jouâmes aussi, madame de Potocka la fée, et moi la mère. Ces représentations se prolongèrent jusqu'à l'été, de sorte qu'elles durèrent sans interruption huit mois. Je ne comptais nullement faire imprimer ces pièces,

Digne mère, jouis, jouis de ces délices.
Ton âme et tes talens, voilà tes justes droits.
Dans toi seule aujourd'hui l'on adore à la fois
L'auteur, l'ouvrage et les actrices.

(*Note de l'auteur.*)

quoique je fusse déjà, depuis deux ans, auteur imprimé, mais non sous mon nom. M. de Sauvigny, qui travaillait à un ouvrage intitulé, *le Parnasse des dames*, me conjura, avec tant d'instances, de lui donner, pour insérer dans cet ouvrage, trois comédies que j'avais faites, et qu'il connaissait, que je cédai à ses prières, à condition qu'il me garderait le plus inviolable secret. Il les donna sous le titre de *Pièces d'une jeune dame*. Ces pièces étaient, *les Fausses délicatesses*, dont j'ai déjà parlé; *la Mère rivale*, et l'*Amant anonyme*, que je fis en quinze jours, à Villers-Cotterets [1].

[1] Monsieur le chevalier de Chastellux fit, sur l'auteur, les acteurs et les pièces de ce petit théâtre les stances que voici : elles étaient adressées à madame de Genlis.

Lise, à vos spectacles charmans
Qui peut refuser son suffrage?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
Et l'on n'y voit que vos enfans.
De vous même heureuse rivale,
Et féconde dans le printemps,
Vous voulez que l'enfance égale
Et vos appas et vos talens.
Partout, en voyant ces prodiges,
Dont nos Garricks seraient jaloux,
On sent que leurs plus doux prestiges
Sont encore émanés de vous.

J'avais passé un hiver très-brillant; mes succès m'avaient mise fort à la mode, je reçus des quantités d'invitations de souper, que je refusai toutes, ainsi que les nouvelles connaissances; mais j'en fis faire plusieurs agréables à madame de Potocka, qui eut de grands succès dans le monde, par sa beauté, sa grâce et son esprit. Elle venait à presque tous les grands soupers du Palais-Royal; elle vit là successivement toutes les personnes de la cour; elle les jugeait comme une Française spirituelle. Parmi les jeunes personnes, celles qui lui parurent les plus remarquables furent madame la princesse d'Hénin, la vicomtesse de Laval, d'une figure à la fois douce et piquante,

Ainsi dans vos jeux le plus sage
Sans le savoir peut s'engager,
Et, n'adorant que votre image,
Il croit vous aimer sans danger.
Eh! qui peut voir dans la prairie
L'onde errer sur de verts gazons,
Sans chercher la nymphe chérie
Qui les enrichit de ses dons.
Ah! suivons plutôt dans leur course,
Suivons ces aimables ruisseaux;
Qui voit en paix couler leurs eaux
Pourrait s'enivrer à leur source.

Ces spectacles furent donnés dans l'hiver de 1777 et 1778. (*Note de l'éditeur.*)

et sa conversation ressemblait à son joli visage; madame la princesse de Poix, dont j'ai déjà parlé; la duchesse de Polignac, favorite de la reine, dont le visage était ravissant, depuis la mode de rabattre les cheveux de manière à cacher le front, la seule chose défectueuse de sa figure. Sa faveur ne lui avait rien ôté de sa douceur et de sa simplicité naturelles. On dit qu'elle avait peu d'esprit; mais il faut en avoir un très-bon pour conserver un tel maintien dans une telle situation et pour avoir su se maintenir dans la plus haute faveur, sans enivrement et sans se faire d'ennemis. J'ai souvent causé avec elle, je l'ai toujours trouvée fort aimable. Madame de Châlons, sa cousine et son amie, sœur de M. d'Andlau [1], neveu de mon beau-père, avait une belle figure, elle était aimable et très-spirituelle. Madame d'Andlau, sa belle-sœur, fille de M. Helvétius, aurait été fort jolie, si elle n'avait pas eu un

[1] Le comte d'Andlaw ou d'Andelau, de Hombourg, (Frédéric-Antoine-Marc), né en 1736, était maréchal de camp, au commencement de la révolution. Il fut député aux états-généraux, en 1789, par la noblesse de Haguenau. En 1815, le roi le nomma président de l'assemblée électorale du Haut-Rhin; mais sa santé, déjà très-affaiblie, ne lui permit pas de remplir ces fonctions. Il est mort vers la fin de l'année 1819. (*Note de l'éditeur.*)

œil défectueux, dont elle ne voyait point; elle avait de l'amabilité, de la grâce, d'excellens sentimens, et des principes tout-à-fait opposés à ceux que son père a montrés dans ses ouvrages. Elle a eu le mérite de donner une éducation parfaite à ses deux filles, qui sont également aimables et intéressantes. Madame de Sabran, aujourd'hui madame de Buffloers, était une des plus charmantes personnes que j'aie connues, par la figure, l'élégance, l'esprit et les talens; elle dansait d'une manière remarquable; elle peignait comme un ange; elle faisait de jolis vers; elle était d'une douceur et d'une bonté parfaites. Madame de Potocka fut souvent invitée, à cause de moi, aux petits soupers du Palais-Royal; car les princes avaient cette bonté pour leurs dames d'admettre dans leur intérieur leurs plus proches parens et leurs amis intimes. Les personnes non attachées au Palais-Royal, qui venaient le plus souvent à ces petits soupers, étaient mesdames de Beauvau, de Boufflers, de Luxembourg, de Ségur, mère et belle-fille; la baronne de Talleyrand, la marquise de Fleury, amies intimes de madame la duchesse de Chartres. Le baron de Talleyrand était d'une très-belle figure; il ne manquait pas d'esprit, mais il était

lourd dans sa conversation, et peu aimable. Sa femme avait de la gentillesse dans la taille, et quelque chose de *vieillot* dans le visage; ses manières et son ton manquaient de noblesse : il y avait à la fois dans sa conversation du commérage et de l'insipidité; mais elle a eu une conduite irréprochable : elle a été également bonne épouse et bonne mère. La marquise de Fleury avait un beau visage et des yeux admirables, quoiqu'elle eût la vue très-basse, et qu'elle l'ait perdue depuis. Elle était bonne, spirituelle et naturelle. J'ai été fort liée avec elle, et jusqu'à sa mort. A propos d'elle, je veux réfuter ici une calomnie tout-à-fait absurde : dans je ne sais quel Souvenir imprimé (car depuis les miens on en a fait des quantités), on dit que M. le duc de Chartres avait écrit sur des tablettes les noms, posés sur des colonnes différentes, de toutes les jeunes personnes qui venaient au Palais-Royal, avec ces indications, *les Jolies*, *les Agréables* et *les Abominables*; *et que dans cette dernière colonne il y avait mis madame de Fleury, qui le sut et ne lui pardonna jamais.* Il n'y a pas à tout cela la moindre vérité : madame de Fleury était fort jolie; M. le duc de Chartres l'aimait tellement qu'il l'appelait sa sœur : elle l'appelait aussi son frère; elle a tou-

jours été intimement liée avec lui, et lui a montré constamment la plus vive amitié. On la loua trop sur son naturel : elle finit par mettre de la prétention à cet agrément, qui en donne tant à tous les autres, et alors elle en perdit le charme par les singularités les plus bizarres. J'ai fait, sans la nommer, son portrait dans *les Souvenirs de Félicie* [1] ; mais je n'y ai point conté le trait suivant, qui achèvera de donner l'idée de sa manière d'être dans la société. Elle était un soir à souper à Versailles chez madame la princesse de Guéménée, où, comme à l'ordinaire, il y avait beaucoup de monde; madame de Fleury venait de faire sa cour, elle était en grand habit. Au lieu

[1] Madame de F..... est légère, étourdie, et elle a des accès de gaîté qui ressemblent un peu à la folie; mais quoiqu'on ait la perfidie de s'amuser de ses travers et de les exciter autant qu'on peut, ils ne réussissent point; elle est jeune et jolie, et elle trouve dans les femmes de sévères censeurs; il est vrai aussi que la jeunesse et la beauté donnent à ces tournures extraordinaires quelque chose d'indécent. Si madame de F....., qui ne manque point d'esprit, était bien laide, elle ne paraîtrait qu'originale. C'est un Anglais qui a fait d'elle la meilleure critique. M. Horace Walpole soupait avec elle pour la première fois, en nombreuse compagnie, et voyant tout le monde occupé d'elle et rire de ses folies, il dit à l'oreille de son voisin : *Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison?*

(*Souvenirs de Félicie.*)

d'ôter son bas de robe [1] dans l'antichambre, elle ne s'en débarrassa que dans le salon ; madame de Guéménée lui conseilla en riant de se défaire aussi de son immense panier. *Très-volontiers*, répondit madame de Fleury. A ces mots, très-inattendus, plusieurs femmes s'élancent vers elle pour l'exhorter à faire cette folie ; on lui ôte son panier, sa jupe, de superbe étoffe, on la déshabille en un clin d'œil, et elle se trouve avec son grand corps et sa palatine, et en petit jupon court de basin, sur lequel ballotaient ses deux poches. Tout cela se passa en présence de cinquante personnes. J'étais dans ce nombre. Madame de Fleury resta dans cet étrange costume toute la soirée entière, depuis neuf heures et demie jusqu'à deux heures après minuit, sans montrer le moindre embarras, et comme si elle n'eût fait que la chose du monde la plus simple.

Madame de Rochambeau, belle-fille de celui qui a été depuis maréchal de France, était, ainsi que madame de Dampierre, très-remarquable par une naïveté de caractère, de ton et de manières, que je n'ai jamais vus dans le grand monde qu'à ces deux personnes ; la pureté de

[1] C'est-à-dire une queue de plusieurs aunes.
(*Note de l'auteur.*)

leurs mœurs donnait un prix inestimable à cette singularité. Le chevalier de Chastellux, qui était dans ce temps l'un de mes plus chers amis, avait de la grandeur et de la générosité dans l'âme, et de la faiblesse dans le caractère; son esprit était fort au dessus du médiocre, mais n'allait pas jusqu'à la supériorité. Sa société était agréable et sûre; avec beaucoup d'instruction il n'avait nulle pédanterie; sa conversation eût été particulièrement aimable, s'il n'avait pas eu la manie de la remplir de calembours. Il a fait de jolies comédies de société; son livre de la *Félicité publique* n'est pas un bon ouvrage; mais il doit faire estimer l'homme de la cour et du monde qui a été en état de le faire; il est, je crois, le premier auteur qui ait montré une grande indignation contre ces mœurs antiques lacédémoniennes si vantées, au fond si barbares, ce que le chevalier de Chastellux a eu le mérite de sentir vivement, et de bien exprimer dans son livre de la *Félicité publique*[1].

[1] Le chevalier de Chastellux avait quelquefois d'assez singulières fantaisies : quoiqu'il n'eût pas la moindre notion de musique, il prit parti pour Piccini; il se déchaîna contre l'*Iphigénie* et contre l'*Alceste* de Gluck; il soutint que le grand compositeur n'était qu'un barbare.

Outre les ouvrages dont a déjà parlé madame de Genlis, le

Le vicomte de Ségur venait aussi, mais rarement, à ces petits soupers; il avait une jolie figure, mais une affectation d'indolence qui rendait ridicules, à mes yeux, son maintien et sa manière de parler [1]. Je n'ai jamais vu dans le monde, sans exception, une fatuité aussi peu déguisée, et par conséquent de plus mauvais goût; son esprit n'était que du jargon, sa réputation d'agrément qu'une mode; son frère avait beaucoup plus de mérite et d'esprit. Je n'ai pas eu l'occasion de connaître son caractère; mais j'en ai en-

chevalier, depuis marquis de Chastellux, est auteur d'un *Voyage dans l'Amérique septentrionale en* 1780, 1781 *et* 1782, et d'une *Notice sur la vie et les écrits d'Helvétius*, qui fut attribuée à Duclos. L'Académie l'admit au nombre de ses membres en 1775; il est mort à Paris en 1788.

(*Note de l'éditeur.*)

[1] Le vicomte de Ségur a conservé cette affectation jusqu'aux derniers jours de sa vie, et si sa réputation d'homme spirituel n'avait pas été établie par un assez grand nombre d'ouvrages agréables, ces airs de jeunesse dans un âge déjà mûr l'auraient fait passer pour un homme très-médiocre. Il a composé des romans, des comédies, des opéra et un grand nombre de couplets pleins de sel et de gaîté. Son dernier ouvrage, espèce de roman historique sur les femmes, est le plus long et le moins bon; son esprit fin et brillant n'était pas propre aux compositions étendues et qui exigent une certaine profondeur. Né à Paris en 1752, mort à Barège en 1805.

(*Note de l'éditeur.*)

tendu conter des traits qui font honneur à son cœur. M. de Dampierre, mari de celle dont je viens de parler, avait une franchise et une loyauté qui lui gagnaient tous les cœurs. Le marquis de Rouffignac était l'homme le plus véritablement chevaleresque qu'on ait jamais vu de mon temps dans la société; brave, sincère, capable d'une héroïque amitié, il était estimé de tous ceux qui le connaissaient. Il n'avait que le défaut d'être trop susceptible, et de se battre fort légèrement, ce qui contrastait étonnamment avec l'extrême douceur de son ton. J'aurai occasion de conter de lui plusieurs traits qui achèveront de le faire connaître. Le chevalier de Boufflers, si célèbre par son esprit, qui ne montra d'abord que de la grâce et de la légèreté dans de fort jolis vers, mais qui avait autant de solidité que d'agrément, se moqua long-temps de la *sensibilité*, et fit l'éloge de l'inconstance. Cependant il a prouvé qu'il était profondément sensible, et que le mérite uni à la grâce pouvait le fixer. Il a épuisé, dans sa première jeunesse, tout ce que la légèreté, la plaisanterie ont de piquant, il a réservé la raison pour l'âge mur : c'est lui donner toute l'autorité qu'elle peut avoir. J'ai déjà parlé de M. de Vaudreuil et de quelques autres, je vais reprendre le fil de ma narration.

Je fis, dans ce temps, une rencontre qui me combla de joie. Un matin que je me promenais au Palais-Royal, j'aperçus une femme de trente-sept ou trente-huit ans, qui se promenait avec une très-jeune personne, et qui me regardait avec une attention et une expression qui me frappèrent. Je l'examinai de mon côté, ses traits ne m'étaient point inconnus; et, tout à coup je tressaille, et je m'écrie : « C'est mademoiselle de Mars! » Elle vint à moi, me prit la main qu'elle serra fortement en me disant d'une voix entrecoupée : « Contenons-nous ici. A quelle heure pourrais-je vous revoir demain? » A toute heure de la matinée, répondis-je. A ces mots, elle s'éloigna précipitamment, me laissant dans un si grand trouble, que je rentrai sur-le-champ chez moi. Pendant toute la journée, je ne pensai qu'à elle, je ne fermai pas l'œil de la nuit, et je me levai de grand matin. Elle ne vint qu'à dix heures; aussitôt que je l'entendis, je courus à elle, je me jetai à son cou, en fondant en larmes, et sans pouvoir proférer une seule parole. Cette excellente personne partagea toute ma joie, elle déjeûna avec moi, et nous causâmes jusqu'à une heure après midi. Nous ne parlâmes presque que du château de Saint-Aubin et de mon en-

fance. Elle me conta seulement qu'elle était, depuis très-peu de temps, gouvernante des enfans de madame de Voyer; mais que, le caractère de cette dernière lui convenant peu, elle ne comptait pas y rester long-temps. En effet, elle fut placée peu de temps après, pour ses talens, chez madame la princesse Louise de Condé. Le secrétaire de M. de Voyer, qui s'était assuré un sort indépendant, et qui avait assez de mérite pour apprécier celui de mademoiselle de Mars, l'épousa, et l'emmena en province. Mais pendant tout le temps qu'elle resta chez madame de Voyer, je la vis presque tous les jours. Elle vint plusieurs fois à nos petits spectacles; elle s'y rappelait avec délices le temps où elle m'avait vu jouer *Iphigénie* et *Zaïre*, à l'âge de mes filles, et même plus jeune encore.

Au milieu de beaucoup d'inquiétudes de tous genres, j'en avais une qui me tourmentait cruellement, c'était sur le sort de mon frère, car ma tante, qui ne le connaissait que pour l'avoir aperçu quelquefois au jour de l'an, ne faisait rien du tout pour lui. Il était plus jeune que moi de quinze mois; sa figure était alors jolie, et ses manières douces, modestes et naturelles. Mon frère est né avec beaucoup de génie pour la géométrie,

qu'il a appliquée, avec de grands succès, à la mécanique : il a d'ailleurs infiniment d'esprit. Il avait pour la poésie un talent naturel très-agréable, et beaucoup de goût pour les arts, surtout pour la musique; il savait parfaitement la composition, et il a fait de charmantes romances; son caractère est d'une extrême douceur qui, par la suite, a quelquefois dégénéré en faiblesse; mais il est impossible d'avoir plus de bonté, de meilleurs sentimens et une plus belle âme. Nous nous aimions tendrement, et depuis notre première enfance, sans qu'il y ait eu jamais entre nous l'apparence du refroidissement, ou un seul mot de discussion. Je songeais sans cesse à lui faire faire un bon mariage; j'avais déjà, après bien des peines, échoué trois fois dans cette entreprise; enfin on me donna l'idée de lui faire épouser mademoiselle de Raffettau, jeune personne d'une grande naissance, et j'en vins à bout, par le crédit qu'on me supposait au Palais-Royal, et la puissante protection qu'on devait naturellement attendre de madame de Montesson. Cependant, malgré toutes mes instances, elle ne fit pas la moindre chose pour ce mariage, qui ne se serait pas fait, si je n'avais pas pris l'engagement de loger et de nourrir les nouveaux mariés. Il

fallait, pour cela, l'approbation de M. de Genlis, et même un grand sacrifice de sa part, car je ne pouvais les loger que dans son appartement qui tenait au mien. M. de Genlis, avec une bonté parfaite, leur céda ce logement tout meublé, tout arrangé, et en loua un pour lui sur le jardin du Palais-Royal, mais hors du Palais. Mademoiselle de Raffetau avait perdu sa mère à l'âge de douze ans, elle en avait dix-huit, elle était au couvent de Panthemont avec une gouvernante, qui n'avait point d'instruction, mais qui cependant lui donna tout l'essentiel d'une éducation parfaite, la piété, la charité, et toutes les qualités les plus attachantes du caractère. Je ne citerai qu'un trait des leçons de morale qu'elle lui donnait, il fera juger de la perfection de son éducation. Feue madame de Raffetau prenait soin d'une pauvre femme paralytique; à sa mort, sa fille s'en chargea, sa gouvernante la faisait venir une fois par semaine en chaise à porteurs au couvent. On la recevait au parloir extérieur, où la gouvernante et son élève se trouvaient ce jour-là; comme la pauvre femme ne pouvait pas se servir de ses mains, mademoiselle de Raffetau la peignait, lui lavait les pieds et lui coupait les ongles; lorsque la gouvernante n'était pas contente de son élève, elle

la privait du bonheur d'exercer ces pieux devoirs de charité, et les remplissait elle-même; cette pénitence fut la seule que mademoiselle de Raffetau reçut, et qui lui causait la plus vive affliction. Ce fait, que j'ai rapporté depuis dans *les Veillées du Château*, suffit seul à l'éloge de la gouvernante et de l'élève. Il y a loin de cette pensée sublime de bonté à l'idée de priver une jeune personne du plaisir de porter une jolie parure. Cette excellente institutrice n'avait jamais été qu'une femme de chambre de madame de Raffetau ; on trouverait difficilement aujourd'hui parmi le peuple une femme pensant ainsi ; c'est qu'alors il y avait encore beaucoup de religion dans la classe du peuple. Mademoiselle de Raffetau était petite, mais charmante ; son visage était également agréable et régulier. Je n'ai vu qu'à madame de Louvois des mains aussi parfaites et d'aussi jolis pieds ; elle était d'une adresse de fée; personne ne brodait comme elle, sa gouvernante lui avait donné un maître de musique, elle avait une voix admirable et chantait comme un ange. Pour tout présent de noces, madame de Montesson lui donna une montre de dix louis ; pour moi, je lui donnai sa corbeille de mariage, et dans laquelle je mis une partie de mes plus

jolis bijoux ; madame de Montesson donna le repas de noces, où je menai la nouvelle mariée, qui eut le plus grand succès par sa figure et ses manières ; je la menai aussi faire toutes ses visites de noces, je la présentai à la cour et chez les princes, enfin je lui tins lieu de mère, et ce fut de grand cœur, car je pris pour elle la plus vive tendresse ; elle avait de l'esprit naturel, de la gaîté, une douceur remplie de charmes. Elle n'était jamais un seul instant oisive ; je lui donnai des leçons d'orthographe, elle y fit des progrès étonnans en peu de temps ; elle s'appliquait aussi beaucoup à perfectionner son écriture qu'elle rendit très-jolie ; le but de cette étude était de se mettre en état de copier les mémoires sur différens sujets, que mon frère faisait sans cesse ; elle en vint promptement à bout, elle devint son meilleur copiste, et même elle copiait sans faute des mémoires sur les sciences, où se trouvait un nombre infini de figures géométriques. Elle ne resta chez moi que dix mois, elle eut tant de succès dans le monde, elle intéressa si vivement tous ceux qui la connaissaient, que madame de Montesson, voyant combien l'on trouvait extraordinaire qu'avec sa fortune ce ne fût pas elle qui se fût chargée de la loger, se décida enfin à la prendre chez elle avec mon frère.

Ce fut Monsigny qui la détermina à prendre ce grand parti. Cet excellent homme, qui mettait constamment le plus vif intérêt à tout ce qui me touchait, avait autant d'esprit et de finesse que de bonhomie; il connaissait parfaitement le caractère et l'égoïsme de madame de Montesson; il lui conta avec une grande apparence de simplicité tous les détails qui pouvaient prouver l'affection si vraie que ma belle-sœur avait pour moi, et combien notre attachement mutuel nous faisait honneur dans le monde. Le résultat de ces récits fut que madame de Montesson les emmena d'abord à Sainte-Assise, et ensuite les garda pour toujours. Ils me quittèrent au bout de dix mois, et ce ne fut pas sans regrets de part et d'autre. Je conservai toujours avec ma belle-sœur la liaison la plus intime, et qui a duré jusqu'à sa mort. Quand elle me quitta, M. de Genlis ne reprit point son appartement; il le céda à ma mère et à mes enfans, afin que j'eusse la possibilité de donner moi-même des leçons suivies à mes filles.

Madame de Potocka passa deux ans à Paris. Nous reprîmes nos petits spectacles l'année d'ensuite, et ce fut vers le milieu de cet hiver que j'eus l'idée d'établir un ordre que j'appelai l'ordre de la Persévérance. Je ne pris pour confidens

que madame de Potocka et M. de Brostocki, qui soutinrent dans le monde que cet ordre avait existé anciennement en Pologne. Tout le monde le crut; voici comment : Le roi de Pologne m'avait envoyé son portrait avec une lettre, dans laquelle il me demandait le mien, en me remerciant de toutes *les grâces* que j'avais pour les Polonais; car, en effet, toutes les dames polonaises qui arrivaient à Paris venaient d'abord chez moi. Je me chargeais de les présenter au Palais-Royal, et de leur rendre tous les petits services de société qu'on peut rendre à des étrangers. J'envoyai mon portrait au roi de Pologne, en le mettant dans la confidence de notre ordre de la Persévérance. Il eut la bonté de m'écrire une lettre charmante, faite pour être montrée, dans laquelle il me remerciait de faire *revivre cet ordre, jadis fondé en Pologne*. Cette lettre était écrite de sa main et signée. Je la montrai à tout le monde, et personne ne douta de l'histoire que nous avions composée. Je dis que je tenais les statuts de madame de Potocka et et de M. de Brostocki, et que je les avais seulement rédigés. Je pris, pour composer cet ordre, une partie des plus jolis costumes de l'ancienne chevalerie, et j'y ajoutai mille choses romanesques de mon invention et plusieurs

costumes académiques. On n'était reçu qu'au scrutin, on subissait des épreuves; mais toutes *spirituelles;* il fallait deviner des énigmes que j'avais composées, et répondre à des questions morales que faisait le président. Ensuite on lisait ou l'on débitait un discours qui devait être l'éloge d'une vertu, à son choix. Le président répondait par une petite exhortation morale, et faisait prêter le serment, qui était à la fois religieux, patriotique et chevaleresque. Je n'avais pas oublié d'y faire promettre de défendre, en toute occasion, la faiblesse et l'innocence opprimées, et de mettre au jour toutes les belles actions que l'on pourrait découvrir. J'avais même fondé un prix pour cette dernière chose. Tout chevalier et toute dame qui avaient apporté à l'assemblée la découverte de trois belles actions bien constatées, et jugées telles à la puralité des voix, recevait une médaille d'or du prix de cent vingt livres; mais il fallait que ces actions n'eussent été faites ni par un parent, ni par un ami de la personne qui les déclarait, ni par un membre de l'assemblée. La médaille représentait d'un côté une couronne de laurier et d'immortelles, avec ce mot, *Persévérance*, et de l'autre ces paroles : *Prix de vertu.* Il y a eu en tout quatre

médailles de données : j'en ai eu une; et en outre, quand nous avons été au nombre de cinquante, on m'en a décerné une pour récompense des services que j'avais rendus à l'ordre. Chaque chevalier et chaque dame étaient obligés de prendre une devise. Chaque chevalier se choisissait un frère d'armes, et chaque dame une amie. Pour ne point causer de jalousie parmi mes amies, ma mère me permit de la prendre pour la mienne. Les dames, à volonté, prenaient ou ne prenaient pas *un chevalier;* et, lorsqu'on en prit, il fut toujours choisi de manière à ne pas donner lieu à de malignes interprétations. Mon frère et M. d'Osmont, neveu de celui du Palais-Royal, furent les premiers chevaliers que nous reçûmes. Mon frère prit M. d'Osmont pour frère d'armes. Notre troisième chevalier fut le duc de Lauzun; et les premières dames, ma mère, mesdames d'Harville, de Jumilhac, et mes deux belles-sœurs. Notre premier président fut le marquis de Seignelai. Quand nous fûmes une quinzaine, M. de Lauzun nous donna, dans une maison qu'il avait hors des barrières, au milieu d'un jardin, une tente qu'il avait fait faire exprès pour nous, qui nous servit à nos assemblées, qui se tenaient tous les quinze jours. Cette

tente était vaste, superbe, richement décorée en dedans. Chacun des membres de l'ordre, était obligé de donner un petit tableau d'une mesure convenue, bien peint et bien encadré, représentant sa devise, et que l'on plaçait dans l'intérieur de la tente, que nous avions nommée *le Temple de l'Honneur* [1]. Nous avions un uniforme, qui était blanc et gris de lin. Les hommes et les femmes portaient une écharpe gris de lin, brodée d'argent. On donnait aux chevaliers que l'on recevait, un anneau d'or, qui portait, en émail, les lettres initiales de la devise de l'ordre. Voici cette devise :

Candeur et loyauté, courage et bienfaisance,
Vertu, bonté, persévérance.

Cet ordre fit beaucoup de bruit [2]; nous eûmes

[1] M. le comte d'Estaing, un de nos chevaliers, *frère d'armes* de M. de Genlis, prit la jolie devise, un bouquet de lis et de roses, et pour âme : *tout pour eux et pour elles*. Je l'ai citée depuis dans mes ouvrages.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Je me promenais un matin au Palais-Royal, j'y trouvai M. de Rulhière; je l'avais prié de se charger d'une lettre pour l'Amérique : Il me dit qu'il l'avait donnée au comte de Palouski qui partait; il avait des droits, ajouta M. de Rulhière, pour être choisi de préférence par vous. — Pourquoi? — N'êtes-vous pas dame *de la Persévérance?* — Oui, eh bien? — Mais c'est

une infinité de demandes, et nous fîmes en peu de temps un grand nombre de réceptions. Cet

que le comte de Palouski est fils du fondateur de votre ordre. A ces mots, je souris et je dis : « Cela ne se peut pas, car notre ordre est du temps des croisades. — Eh! mon Dieu! à qui dites-vous cela? je le sais bien qu'il est de ce temps; quoique je ne sois pas chevalier de *la Persévérance*, je suis un peu instruit sur ce point; j'ai été long-temps en Pologne; j'ai écrit l'histoire des dernières révolutions; j'ai donc fait beaucoup de recherches et je savais tout ce qu'on peut savoir sur l'ordre de *la Persévérance* bien des années avant qu'on en connût ici l'existence. — En effet, c'est savoir l'impossible. Je serais charmée que vous voulussiez bien entrer dans quelques détails à cet égard. — De tout mon cœur. »

Alors, je pris une chaise pour écouter avec plus d'attention une chose si curieuse; et M. de Rulhière s'asseyant et reprenant la parole : « Je me suis donc servi d'un terme impropre, dit-il, en appelant le comte de Palouski *fondateur*, mais il est le restaurateur de cet ordre tombé dans l'oubli; il l'a fait revivre, en armant un nombre prodigieux de chevaliers, dont, en quelque sorte, il est devenu le chef. A sa mort, son fils s'est trouvé à la tête de ce parti opposé au roi, ce qui a réellement formé une ligue très-redoutable contre ce prince; alors le roi fit dans cette occasion ce que fit jadis Henri III; il s'est déclaré le chef de la ligue qu'il craignait. Il a fait, à la hâte, un nombre étonnant de réceptions; les chevaliers du parti de Palouski ont déserté, et le roi les a incorporés avec les siens; chose d'autant plus utile au parti du roi, qu'elle pouvait se faire sans éclat, puisque tout est mystérieux dans cet ordre; car, par les statuts, les assemblées et les cérémonies doivent être secrètes, et les chevaliers ne portent aucune marque distinctive. Ce coup de

empressement nous flatta d'autant plus que nous n'avions, à nos assemblées, ni danse, ni musique, ni rafraîchissemens, et que chaque séance se terminait par une quête pour les pauvres. Lorsqu'une ou plusieurs quêtes avaient produit une somme de six cents francs, on nommait un che-

politique est très-fin et très-bien combiné, et il me donne du roi de Pologne une idée bien supérieure à celle qu'on en a communément : mais c'est que personne ne connaît ces détails. Enfin donc, Palouski se trouve maintenant seul et proscrit, et passe aux insurgens; voilà son histoire. — Elle est singulière, répondis-je; je l'ignorais, quoique je le connaisse un peu : je sais qu'il était le chef de la conjuration, et à la tête de ceux qui ont arrêté le roi; mais tous les détails relatifs à l'ordre de *la Persévérance* m'étaient alors absolument inconnus. — Il est plaisant que ce soit un profane qui les apprenne à une initiée. — Oh! oui, très-plaisant!... mais du moins je sais de plus que vous le détail des cérémonies. — Point du tout; ne vous en flattez pas : je sais qu'elles sont très-belles, très-guerrières, et faites pour inspirer l'enthousiasme, surtout dans des temps de trouble. — Enfin rien ne doit vous être caché. — Oh! quand on écrit l'histoire, et l'histoire moderne, on est obligé de faire tant de recherches qu'il faut bien découvrir les choses les plus obscures et les plus secrètes. »

Voilà notre entretien. Je n'ai pas exagéré d'un mot, et j'ai écrit sur-le-champ afin que ce récit fût fidèle. Que serait devenu cet homme, *cet historien*, si je lui eusse dit que c'est moi qui ai inventé tout cela, et que cet ordre n'a jamais existé que dans ma tête?

(*Souvenirs de Félicie.*)

valier et une dame, que l'on chargeait de s'informer des pauvres qui pouvaient mériter ce secours, et le chevalier et la dame promettaient d'aller ensemble visiter ces pauvres, pour vérifier les informations, afin de décider ensuite à qui les secours seraient donnés, en tout ou en partie. Ceci produisait le bien, de plus, que le chevalier et la dame donnaient toujours quelques petits secours aux pauvres qu'ils avaient vus et qu'ils ne choisissaient pas; en outre, ils étaient obligés d'écrire, avec le plus grand détail, le journal de ce qu'ils avaient fait à cet égard, et les noms et l'adresse des pauvres auxquels l'aumône avait été distribuée. A l'assemblée d'ensuite, le journal était lu tout haut, signé et remis au président, qui le déposait dans *nos archives*. Madame de Sabran, aujourd'hui madame de Boufflers, fut l'une de nos dames qui remplit avec le plus de zèle, d'intelligence et de bonté cette pieuse mission. Très-difficiles dans nos choix, nous étions cependant, au bout de peu de mois, quatre-vingt-dix. Cet ordre serait certainement devenu une institution sociale, utile et durable, si je n'avais pas été forcée de l'abandonner, au milieu de sa plus grande vogue, par mon voyage d'Italie et mon entrée à Belle-Chasse. Nous avions

plusieurs cérémonies particulières fort agréables dont je ne parle point, parce que le détail en serait trop long, entre autres les initiations de l'adolescence. On y admettait les jeunes gens des deux sexes, de onze à douze ans, seulement comme spectateurs, et sans voix. Je ne compte point les *initiés*, que nous avions au nombre de quatre-vingt-dix membres, dont j'ai déjà parlé. Nous avions aussi la cérémonie du *départ des guerriers*, quand nos chevaliers militaires partaient pour leurs régimens. Alors la dame du chevalier était obligée de lui promettre une écharpe brodée de sa main pour sa première belle action. Je donnai cette écharpe à M. de Rouffignac, suivant nos lois. Par un hasard singulier, il eut occasion de faire une très-belle action. En allant rejoindre son régiment, en passant près d'un bois, étant en chaise de poste, il entendit crier dans le bois au meurtre. Quoiqu'il fût seul, son domestique étant en avant, il fait arrêter la voiture, met l'épée à la main, et se précipite dans le bois, du côté d'où partaient les cris, en criant à haute voix, comme s'il eût appelé des compagnons qui le suivaient : ce qui fit aussitôt prendre la fuite aux assassins. M. de Rouffignac trouva un homme percé de mille coups, nageant dans

son sang. Il le prit dans ses bras et le porta dans sa voiture. Il respirait encore ; mais il pouvait mourir en chemin, et M. de Rouffignac risquer d'avoir une horrible affaire criminelle. Arrivé à la poste, il l'y déposa, envoya chercher le chirurgien du lieu, et le fit panser en sa présence. Cet homme fit sa déposition juridique, et mourut une demi-heure après. M. de Rouffignac m'envoya toutes les preuves authentiques de cette aventure, en m'écrivant pour me demander une écharpe, que je brodai avec tout le soin et toute la promptitude possibles, et que je me hâtai de lui envoyer.

On a dit, à ce sujet, dans ces derniers temps, et même dans des mémoires, une fausseté si ridicule, qu'elle mérite à peine d'être réfutée : on a prétendu que la reine, charmée des récits qu'on lui faisait de nos cérémonies chevaleresques, avait voulu être de cet ordre, qu'elle nous l'avait fait demander, et que nous l'avions *refusée*. Le fait est que, dans une de nos assemblées, quelqu'un dit que la reine avait parlé avec éloge de cette association, et que peut-être il ne serait pas difficile de l'engager à s'en déclarer la grande-maîtresse. Là dessus plusieurs personnes observèrent que cet honneur serait ruineux pour nous,

par les fréquens voyages qu'il exigerait nécessairement, et que d'ailleurs il nous ôterait toute espèce de liberté; ainsi, on ne fit aucune démarche auprès de la reine, et la chose en resta là. J'ai conservé très-long-temps une copie des statuts de *cet ordre,* que j'avais composés, comme je l'ai déjà dit; un jour, à Belle-Chasse, le duc de Lauzun me demanda instamment de les lui prêter; il les donna à madame la marquise de Coigny, qui les garda de mon consentement.

Ce fut pendant que j'étais au Palais-Royal que l'abbé Raynal acheva son grand ouvrage sur *le commerce des Européens dans les deux Indes.* Cet ouvrage, qui n'eut alors que trop de partisans, me parut, sous tous les rapports, un véritable monstre. Je ne concevais pas qu'un prêtre eût l'effronterie et le mauvais goût d'insérer, dans un ouvrage historique, les détails les plus licencieux, les impiétés les plus révoltantes, les sentimens les plus séditieux; d'ailleurs je trouvai dans ce mauvais livre le style le plus inégal, et une quantité de morceaux véritablement ridicules par la boursouflure, l'emphase et le galimatias; on nous a bien accoutumés à toutes ces choses depuis; mais, malgré les verbiages inintelligibles qui se trouvent dans les œuvres de

Diderot, on n'avait pas encore pris l'habitude de cette manière extravagante d'écrire. J'allais quelquefois aux séances académiques, et je trouvais toujours dans les discours quelque chose de ridicule ; ce qui faisait dire à M. de Schomberg que j'avais le caractère le plus doux et l'esprit le plus frondeur qu'il eût jamais connu.

Outre le sacrifice des spectacles, j'avais fait encore, à l'étude et aux talens, celui des bals dansans ; quoique j'aimasse assez la danse, j'y renonçai à vingt-cinq ans, et sans retour. Il était impossible d'aller aux bals de Paris, sans aller, au moins tous les quinze jours, à ceux de la cour. Il fallait coucher deux nuits à Versailles, c'était une grande perte de temps, et j'en gagnai beaucoup par ce sacrifice. Peu d'années après, je ne concevais plus que c'en eût été un, et je possède encore ce qu'il m'a valu. Toutes les sages privations que l'on s'impose dans la jeunesse, c'est-à-dire, durant le court espace d'un bien petit nombre d'années, préparent des ressources certaines et les plus douces jouissances pour les trois quarts de la vie. Voltaire a dit :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur.

Cependant, l'esprit raisonnable est bon à tous

les âges ; et, dans la jeunesse, il peut mener à tout. Il est alors si distingué, si frappant, si méritoire !..

On voyait paraître sans cesse des discours et des éloges académiques ; le style de ces ouvrages était en général d'une mauvaise école, la littérature, commençait à tomber en décadence. M. de Voltaire ne faisait plus de mauvaises tragédies ; *les Scythes*, *les Guèbres*, *Zulime*, etc.[1]. Lemierre, auteur de plusieurs tragédies médiocres, était épuisé. Cependant il y a des beautés dans son *Guillaume Tell*. Madame Riccoboni[2] avait donné tous

[1] Qui n'est autre chose que la tragédie de *Bajazet*, refaite. (*Note de l'auteur.*)

[2] Madade Riccoboni était alors plus que sexagénaire, étant née en 1714. Son dernier ouvrage, les *Lettres de milord Rivers*, parut en octobre 1776; l'intrigue de ce roman est faible et commune, mais dans la conduite il y a beaucoup d'intérêt, et ces lettres plaisent par les détails, et par le style remarquable par la grâce, la légèreté et une touche spirituelle. Le meilleur des ouvrages de madame Riccoboni, est *Juliette Catesby*, c'est la perfection du genre et le chef-d'œuvre de son auteur. Il parut, en 1783, deux nouveaux volumes de madame Riccoboni ; c'est un *recueil de pièces et d'histoires*. Cette dame est morte en 1792. Ses œuvres ont été réunies et publiées, elles forment 14 volumes in-18. (*Note de l'éditeur.*)

ses romans. M. Gaillard[1] fit paraître les seuls ouvrages remarquables de ce temps, après ceux de Buffon, l'*Histoire de François* Ier et la *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, deux excellens ouvrages qui feront toujours honneur à ce siècle et à la littérature française. L'auteur se fit une grande querelle avec les philosophes ses amis alors, pour avoir follement reconnu, dans la *Rivalité de la France et de l'Angleterre*, qu'il y avait incontestablement du miraculeux dans l'histoire de Jeanne d'Arc. M. de Buffon donna aussi plusieurs descriptions d'animaux, et toujours avec cette perfection de style qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours, au milieu de la mauvaise école formée par Thomas.

Pendant que j'étais au Palais-Royal, M. de Voltaire vint et mourut à Paris; comme il m'avait

[1] M. Gaillard fut nommé de l'académie française en 1771. Son discours de réception fut une espèce de prestation de serment dont on se moqua un peu; il annonça, avec une espèce d'apparat, le sujet qu'il allait traiter, et on trouva qu'il eût mieux valu entrer en matière sans préface; cependant ce discours eut beaucoup de succès à l'académie et dans le monde. Gaillard fut un écrivain très-fécond, il a donné un grand nombre d'ouvrages : l'*Histoire de Charlemagne* et l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre* sont les plus estimés. Né en 1726, mort en 1806.

(*Note de l'éditeur.*)

reçue à Ferney, et qu'il vint se faire écrire chez moi, j'allai le voir trois ou quatre fois; il me reçut avec beaucoup de grâce, mais je le trouvai si abattu et si cassé, que je vis bien que sa fin était prochaine. Quelque temps après, j'eus une liaison assez intime avec M. Gibbon[1], auteur de *la Chute de l'empire romain*, ouvrage anglais que nos philosophes ont beaucoup loué, parce qu'il renferme de très-mauvais principes, mais qui est, à tous égards, un mauvais ouvrage, très-diffus, sans vues nouvelles, et fort ennuyeux. M. de Schomberg, qui était intimement lié avec d'Alembert, me l'avait amené deux ou trois fois, et m'apportait régulièrement, de sa part, tous ses petits éloges académiques, à mesure qu'il les faisait imprimer; il m'arriva, à ce sujet, une plai-

[1] L'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* parut d'abord sous le format in-4°. Le premier volume fut publié en 1776, le second et le troisième en 1781, et les trois derniers en 1788, six ans seulement avant la mort de *Gibbon*. Il était né en 1737. Cet écrivain est encore l'auteur de plusieurs autres ouvrages; les plus remarquables sont, l'*Histoire des libertés de la Suisse*, l'*Essai sur l'étude de la littérature*, et les *Extraits raisonnés* des livres qu'il avait lus. Ces extraits furent publiés après la mort de *Gibbon*. L'*Essai sur l'étude de la littérature* est écrit en français, avec autant de pureté que de goût.

(*Souvenirs de Félicie.*)

sante méprise. Un jour que je n'étais pas chez moi, il y laissa l'éloge, sans nom d'auteur, de La Condamine; je ne doutai point que cet éloge fût, comme le précédent, de d'Alembert; je le lus sur-le-champ, il me plut infiniment plus que tous les autres. J'écrivis le soir même un petit billet à d'Alembert, pour le remercier, et dans lequel je lui disais que je trouvais cet éloge au-dessus de tous ceux qu'il avait faits et sans comparaison le meilleur, et j'envoyai aussitôt ce billet. Le lendemain, M. de Schomberg vint me gronder avec beaucoup d'amertume, et il m'apprit que cet éloge était de M. de Condorcet[1].

[1] Condorcet débuta dans la carrière des panégyristes, par les éloges des académiciens du dix-septième siècle que Fontenelle n'avait point placés dans son Panthéon. Les éloges publiés par Condorcet annonçaient un très-bon esprit et beaucoup de simplicité; mais on trouva son style dénué d'intérêt, et qu'il manquait de l'art que Fontenelle avait si bien possédé, de mettre les idées les plus abstraites, les systèmes les plus compliqués, à la portée de tous les lecteurs. L'éloge de La Condamine est l'histoire abrégée de la vie de ce savant célèbre. Ce morceau eut le plus grand succès; cependant on trouva quelque chose de trop poétique dans la description de la douleur de madame de La Condamine, quelques phrases un peu trop longues, et quelque exagération dans les éloges. Il concourut encore pour l'éloge du chancelier de L'Hôpital; mais son discours fut écarté, parce qu'il était d'une excessive longueur. Cependant

D'Alembert ne m'a jamais pardonné un jugement aussi peu flatteur pour lui.

L'empereur d'Allemagne, frère de la reine de France, vint à Paris; il y réussit extrêmement, par sa politesse, ses manières, ses connaissances en tous genres, et son désir de les accroître; l'étiquette l'empêcha d'aller chez les princes du sang. J'avais grande envie de le rencontrer, et, me doutant bien qu'il aurait la curiosité de voir la collection des tableaux du Palais-Royal, je chargeai le garçon d'appartemens, qui la montrait aux étrangers, de m'avertir quand il viendrait; ce qu'il fit en effet. Il était midi, je descendis aussitôt, et je trouvai l'empereur dans la galerie, il était à quinze ou vingt pas de moi, je traversai lentement la galerie. Mon intention était de m'en aller par la petite porte qui était au bout. L'empereur questionna tout bas le garçon d'appartemens; et, en apprenant que j'étais une des da-

on y reconnut plus de fini, d'énergie et de mouvement que dans celui de l'abbé Remi, dont le style avait plus d'harmonie, d'élégance, de pureté, et qui obtint le prix. Condorcet avait autant de talent pour la bonne plaisanterie que pour les hautes sciences. Il se livra aussi à la politique, mais elle lui devint funeste; on sait quelle fut sa fin tragique en 1794. Il était né le 17 septembre 1743.

(*Note de l'éditeur.*)

mes de madame la duchesse de Chartres, il vint tout de suite à moi, et avec la politesse la plus aimable il entra en conversation; je lui expliquai tous les tableaux dont je connaissais non-seulement les peintres, mais les anecdotes et les généalogies, c'est-à-dire, dans quelles mains ils avaient successivement passé. L'empereur parut prendre le plus vif intérêt à cette conversation; il me remerciait à toutes minutes; nous passâmes ainsi deux heures. Il était véritablement connaisseur en tableaux; il nommait presque tous les grands maîtres, sans se tromper. Sa figure était fort agréable, il ressemblait, en jeune et en très-beau, à M. le prince de Condé; ce prince eut la politesse de se faire écrire le lendemain chez moi, sous son nom de voyageur.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES NOMS

CITÉS DANS LE SECOND VOLUME.

Abbé italien, 117, 118.
Accompagnement dans les morceaux pathétiques, 248.
Action; toute belle action doit être faite avec calme, 111.
Adolphe-Frédéric, roi de Suède, 129.
Agar dans le désert, comédie, 314.
Aguesseau (M. d'), 258.
Aimeri (M. d'), 259.
Alary (l'abbé), 170.
Albert (la marquise d'), 136.
Alembert (d'), 316, 319, 351, 352.
Amans; histoire de deux amans, 69 *et suiv.*
Amant anonyme (l'), comédie, 321.
Ambitieux; ménageant jusqu'aux gens sans crédit, 189.
Ambition; artifices auxquels elle a recours, 14.
Amelot (madame d'), 65. *Voyez* Damezague, 66.
Andlau (le baron d'), beau-père de madame de Genlis, 29, 291.
Andlau (le comte d'), 323.
Andlau (madame d'), 323.
Anges; quel doit être leur langage, 38.
Année littéraire, de Fréron, 244.

ARCAMBALLE (le marquis d'), 257.
ARCAMBALLE (madame d'), 312.
AREMBERG (la duchesse d'), 234.
ARGENTAL (M. d'), 128.
ATHÉES, qui ont peur des revenans, 178.
ATTENTION; manière d'attirer l'attention, 239.
AUGER (M.), 103.
AULNAIS (l'abbé des), 259.
AUMONT (le duc d'), 82.
AVARAY (M. d'), 272.

BAGAROTTI (mademoiselle), 267.
BAILLY (M.), 261.
BAILLY (le), comédie, 320.
BAL MASQUÉ (aventure d'un), 58.
BALINCOUR (le maréchal de), 121, 122, 124.
BALINCOUR (M. de), 118, 119, 120.
BARBANTANE (madame de), 45, 247, 253.
BARBANTANE (la marquise de), 164.
BARBANTANE (le marquis de), 183.
BARRY (madame du), 125, 126, 166.
BASSESSE des manières, du langage, des actions, 194.
BASSESSES utiles, considérées comme une habileté permise, 194.
BEAUPRÉ (mademoiselle), actrice, 22.
BEAUVAU (madame de), 324.
BELZUNCE (madame de), 113.
BÉNIOUSKI (le comte de), 250.
BERCHINI (madame de), 35 *et suiv.*
BEVERLEY, drame, 21.
BEZENVAL (le baron de), 53, 62.
BIENSÉANCES; mises à la place des vertus, 188.

Biron (le maréchal de), 121, 123.
Bissy (le comte de), 176, 181.
Blot (le comte de), 181.
Blot madame de), 158, 159, 164 *et suiv.* 200, 201, 203.
Boines (M. de), 309.
Boisgelin (madame de), 61.
Bonne Compagnie; personnes qui s'arrogeaient ce titre; conditions exigées pour en faire partie, 188, 189. — Sa politesse, ses grâces, 190. — La médisance en est bannie, 192. — Ce qu'elle respectait, 193. — Ce qu'elle repoussait, 194. — Base sur laquelle elle était appuyée, 195. — Effets de la désapprobation, 195. — Principes de ses arrêts, 195. — Reléguaient dans la mauvaise société, 196. — Retour dans la bonne société, 197.
Bons fonds; gens ainsi désignés, 25.
Boufflers (la marquise de), 61, 324.
Boufflers (le chevalier de), 61, 330.
Boufflers (la comtesse de), 236, 237.
Boufflers (madame de), femme du chevalier, 344.
Bourbon (le prince de), 247.
Bourbon (la princesse de), 247, 253.
Bouzoles (le marquis de), 58, 135.
Brione (la comtesse de), 28.
Broglie (le maréchal de), 129.
Brostocki (le comte), 311, 338.
Brugnon (la marquise de), 134, 135.
Buffon (le comte de), 260, 261, 350.
Buffon (le fils du comte de), 260.
Buzançai (M. de), 229.

Caillot (acteur), 22.
Calas, 300.
Cambis (madame de), 30, 31.

CANILHAC (le marquis de), 123.
CARACTÈRES artificieux ; faciles à deviner, 44.
CARACTÈRES raisonnables, qui n'ont rien de brillant, 81.
CARAMAN (le comte de), 69 *et suiv.*
CARAMAN (madame de), 30.
CARLIN, l'Arlequin de la comédie italienne, 35, 36,
CAROLINE, fille aînée de madame de Genlis, 311.
CASTOR ET POLLUX, opéra, 2.
CASTRIES (le maréchal de), 61, 186.
CELLES (madame de), 242.
CHABOT (le comte, depuis duc de), 185.
CHALONS (madame de), 323.
CHAMBORD (la duchesse de), 163.
CHAMPCENEZ (madame de), 31, 32.
CHARLES (le prince), 232, 281.
CHARTRES (le duc de), 98 *et suiv.* 104, 107, 108, 109, 110, 111 *et suiv.*, 132, 169, 172, 173, 200, 252, 265, 311.
CHARTRES (la duchesse de), 113, 148, 163, 200, 230, 240, 242, 250, 258, 265, 270, 274, 311, 325, 354.
CHASTELLUX (le chevalier de), 313, 316, 321, 328.
CHASTENET (madame de), 312.
CHATELET (le marquis et la marquise du), 63.
CHATONS; ce que c'était, 36.
CHIMAY (le comte de), 233.
CHIMAY (la comtesse de), 233.
CHOISEUL (la comtesse de), 259.
CHOISY (le comte de), 160 *et suiv.*
CHOISY (la comtesse de), 159 *et suiv.*
CHOLERA-MORBUS; traitement de cette maladie, 118.
CLAIRVAL, l'auteur, 22.
CLERMONT (le vicomte de), 159, 182, 269.

CLERMONT-GALLERANDE (la vicomtesse de), 159, 167.
COASLIN (madame de), 129.
COIFFEURS; les femmes ne se faisaient pas coiffer par des hommes, 210.
COIGNY (le chevalier de), 172, 290.
COLOMBE (la), comédie, 314.
COMÉDIES; jouées par les enfans de madame de Genlis, 314 *et suiv.*
CONCERT céleste; quel il doit être, 38.
CONDAMINE (M. de La), 352.
CONDÉ (le prince de), 229, 245, 273, 354.
CONDÉ (la princesse Louise de), 253, 332.
CONDORCET (le marquis de), 352.
CONFIDENT; rôle auprès des femmes, 180.
CONFLANS (M. de), 172.
CONTI (le prince de), 129, 229, 235, 236.
CONTI (la princesse de), 267.
CONVULSIONS (modes des), 271.
CONWAY, jeune Anglais, 83, 284.
CONWAY (madame), 285.
CORNEILLE, petite-fille du *grand* Corneille, 305.
COSSÉ (le chevalier de), 313.
COUDRAY (M. du), 290.
COUR de Louis XV, 103.
COURTISANS, 103.
COURTISANS qui avaient vu Louis XIV, 186, 187.
CROUZAS (madame de); depuis madame de Montolieu, 293 *et suiv.*
CUSSÉ (madame de), 61. *Voyez* Boisgelin.
CUSTINES (la comtesse de), 138 *et suiv.*, 207, 209, 211, 214, 227, 229.
CUSTINES (le comte de), 144, 149, 219, 220, 223, 313.

CUSTINES (le jeune), 140.
CUSTINES (le vicomte de), 60, 138, 140, 142, 144, 205, 214, 216, 217 *et suiv.* 221 *et suiv.*

DAMAS (M. de), 107.
DAMÉCOURT (M. de), 83.
DAMEZAGUE (M. et Mme), 65. *Voyez* AMELOT, 66.
DAMPIERRE, (madame de), 327.
DAMPIERRE, (M. de), 330.
DANGERS DU MONDE (les), comédie, 315.
DANEMARCK (le roi de), 34, 36.
DENIS (madame), 301, 305.
DÉSERTEUR (le), opéra, 21, 22.
DÉSHONNEUR; ne s'efface point, 197.
DIEPPE, 74 *et suiv.*
DONÉZAN, 25.
DORAT, 262, 263.
DROMÉNIL (la marquise de), 116.
DUCHATELET (M. et Mme), 63, 183, 185.
DUCREST (M.), frère de madame de Genlis, 332, 333, 334, 335, 336, 337 *et suiv.*
DUCREST (madame), 341.
DUEL du comte de Schomberg, 179.
DUFOUR (madame), coiffeuse, 210.
DURFORT (le duc de), 245.
DURFORT (le marquis de), nommé le *grand* Durfort, 185.
DURFORT (le chevalier de), 172, 175, 200, 239, 252, 259.

EAU EMPOISONNÉE, 90 *et suiv.*
EGMONT (madame d'), 137.
ÉLUS; quel doit être leur langage, 38.
EMPEREUR D'ALLEMAGNE (l') à Paris, 309, 353.

Émulation ; nécessaire à la vertu, 152.
Empire (Journal de l'), 103.
Enfant Gaté (l'), comédie, 317.
Ennemis reconnus ; on n'en pouvait médire, 192 ; se traitant réciproquement avec tous les égards de la politesse ; 205.
Erford (le lord), 284.
Ermitage de la Montagne des deux Amans, 71.
Ermites de la forêt de Sénard, 221.
Estaing (le comte d'), 341.
Estampes (le marquis d'), 181.
Étrée (la maréchale d'), 28, 83, 88, 101, 124, 127.
Évanouissemens ; attaque de nerfs devenues une mode, 267, 268.

Familiarité imprévue ; réussit auprès des princes, 58.
Fats ; finissent par passer pour hommes à bonnes fortunes, 189.
Fée Guignon, 23.
Femmes ; ce qui les perd, ou compromet seulement leur réputation, 198.
Femmes de la cour, 103.
Fêtes des Corsaires au Vaudreuil, 77 *et suiv.*
Fêtes, 23, 24, 25.
Feu d'artifice de la place Louis xv ; détails, 134 *et suiv.*
Fitz-James (le duc de), 114, 172, 271.
Flacons (les), comédie, 314, 320.
Fleurieu (le comte de), 255, 256.
Fleury (la marquise de), 324, 325.
Foncemagne, de l'Académie française, 170, 171.
Fréron, 244, 245, 300.
Frize (le comte de), 181.

Gabrielle d'Estrée, tragédie, 17.
Gaillard (M.), 250.

GAND (le vicomte de), 313.
GÉANT, domestique empoisonneur, 90 *et suiv.*
GENLIS (le marquis de), 92.
GENLIS (la marquise de), 88, 89.
GENLIS (le comte de), 3, 4, 5, 6, 11, 12, 13, 14, 42, 43, 49, 84, 88, 89, 93, 118, 120, 126, 144, 153, 207, 212, 275, 276, 278, 309, 311, 313, 334.
GIBBON, 351.
GILIER (M.), 280 *et suiv.*
GLUCK, 2, 248, 249, 250.
GONTAUT (le vicomte de), 316.
GONTAUT (la vicomtesse de), 316.
GRAMMONT (madame de), 184.
GRÉTRY, 22.
GUÉMÉNÉE (la princesse de), 326, 327.
GUÉNAULT, chirurgien, 267, 268.
GUIBERT, 313.
GUINES (le comte de), 31, 45.
GUSTAVE III, roi de Suède, 128.

HARPE (de La), 316, 317.
HARVILLE (madame d'), 312.
HELVÉTIUS (M.), 323.
HÉNIN (la princesse d') 19, 322.
HÉRAULT DE SÉCHELLES, 261.
HESSE (le prince de), 290.
HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES INDES, 127.
HOLSTEIN (le prince de), 293.
HOPE (M.), 267.
HUSSON (madame d'); son portrait, 25.
HYPOCRISIE; se décèle par l'exagération, 183.

IMPORTANS (les), ménagés et sollicités, 188, 189.
INIMITIÉS suspendues dans le monde, 204.

JARNAC (le vicomte de), 185.
JARNOWITZ, violon, 249.
JÉSUITES; initiation à cet ordre, conditions, avantages et obligations, 132 *et suiv.*
JOLY, 115.
JUMILHAC (madame de), 312, 340.
JUMILHAC (mademoiselle de), 315.

LACÉPÈDE (le comte de), 261.
LA FAYETTE (M. de), 290.
LA HAIE (madame de), grand'mère de madame de Genlis; sa mort, 42.
LAMBALLE (la princesse de), 265, 266, 267, 272, 274, 309, 310.
LAMBESC (le prince de), 32.
LANGAGE des anges et des élus; ce qu'il doit-être, 38.
LANNOY (la comtesse de), 66. *Voyez* MÉRODE.
LARSENEUR, premier coiffeur de femmes, 210.
LARUETTE, auteur, 22.
LARUETTE (madame), actrice, 22.
LAUZUN (le duc de), 340.
LAVAL (la vicomtesse de), 32, 322.
LEFÈVRE (mademoiselle), 243.
LEFORT, officier au régiment de Schomberg, 179.
LEGRAND (mademoiselle), femme de chambre, 48.
LEMIÈRE, 349.
LEPELLETIER DE MORFONTAINE, 262.
LENORMAND D'ÉTIOLES, 103.
LIENS DU SANG, respectés par la bonne société, 193.
LIGNE (la princesse de), 83.

Ligne (le prince de), 233, 281.
Littérature; sa décadence, 349.
Louanges de l'Éternel; en quoi elles consistent, 38.
Louis XV, 126, 265.
Louis XVI, 101, 107, 138, 265.
Loup, espèce de masque, 58.
Louvois (mademoiselle de), 88, 89.
Luxembourg (la maréchale de), 324.

Macquer, chimiste, 312.
Maillebois (le comte de), 61, 166.
Manchettes, 94.
Manières provinciales, 192.
Marck (la comtesse de La), 31, 32.
Marie-Antoinette (la reine), 310.
Marigny (madame de), 34.
Marmontel, 10, 316, 319.
Mars (mademoiselle de), 152, 331.
Mazarin (la duchesse de), 23 *et suiv.*
Médisance (la) gâte le ton d'une femme, 28; bannie de la grande société, 192; mais admise dans les fractions de cette société, 193. — Caractère qu'elle doit avoir, 195.
Mélanie, drame, 20, 21.
Melette (madame de), 312.
Mémoires; obligations de ceux qui écrivent leurs mémoires, 269.
Mère Rivale (la), comédie, 321.
Méris, peintre, 241.
Mérode (madame de), 66, 69, 70, 71, 73, 74, 81, 84, 216, 217, 232, 281. *Voyez* Lannoy (la comtesse de).
Meulan (madame de), 312.
Miévreries; ce que le duc de Chartres appelle de ce nom, 98.
Milot, maître-d'hôtel, 93, 137, 156.

MITTOUART, chimiste, 312.
MOEURS, 172, 173, 192, 193.
MONACO (la princesse de), 33.
MONDE; chaos où l'on ne retrouve plus ses amis dès qu'on les perd de vue, 34. — Tolère les torts et les travers des gens d'esprit, 159.
MONDORGE (M. de), 257.
MONSIEUR (mariage de), 101.
MONSIGNY, 1, 9, 21, 22, 106, 109, 110, 249, 337.
MONTAGNE DES DEUX AMANS, 69. — Ermitage qui s'y trouve, 70. — Drame sur ce sujet, 71.
MONTAIGNE, cité, 121.
MONTAUBAN (la comtesse de), 167, 168.
MONTAUBAN (le chevalier de), 167.
MONTBOISSIER (madame de), 200, 201.
MONTESSON (M. de), 18, 39, 41 42, 49, 101.
MONTESSON (mademoiselle de), 40.
MONTESSON (madame de), 22, 56 *et suiv.*, 98, 99, 100, 101, 104, 106, 107, 109, 110, 113, 115, 148, 317, 333, 335, 336, 337.
MONTOLIEU (madame de), 293.
MONVILLE (le marquis de), 249.
MORT du maréchal de Balincour, 124 *et suiv.*; — de madame de Custines, 143 *et suiv.*; — du maréchal d'Étrée, 125; — du marquis de Puisieux, 132 *et suiv.*; — de mademoiselle de Sillery, 133.
MOTS REMARQUABLES de la duchesse de Tollard, 54; — sur la princesse de Ligne, 74; — de M. de Valence, 166.
MUSIQUE en général, 2, 9.
MUSIQUE dramatique, 2.
MUSIQUE; expressions des accompagnemens, 248. — Querelle des glukistes et des piccinistes, 250.

NÉDONCHEL (M. de), 73, 75, 135.
NEWKERQUE (madame de); son portrait, 31.
NOAILLES (le marquis de), 117.
NOAILLES (madame de).
NOLSTEIN (M. de), 254, 255.
NOLSTEIN (la comtesse de), 253, 254, 255.
NOUVELLE HÉLOÏSE; discussion à laquelle ce roman donne lieu, 200.

OPINION (danger de la braver), 174.
OPINION (définition de l'), 197. — N'a pas la puissance de déshonorer, 198. — Son pouvoir, 201.
ORAISON (le chevalier d'), 185.
ORDRE DE LA PERSÉVÉRENCE; ce que c'était, 342. — Statuts, épreuves, 343 *et suiv.*
ORLÉANS (le duc d'), confident de madame de Montesson, 18. — Fait ramasser et renvoyer des diamans perdus, 36. — Léger refroidissement avec madame de Montesson, 44. — Épreuve, 46. — Choses dont il est dupe, 47. — Va voir madame de Genlis avec le duc de Chartres, 51. — Sentimens romanesques, 52. — Récit de ses bonnes fortunes, 53. — Ses aventures avec la duchesse d'Orléans, 54. — Manière dont il devient amoureux de madame de Montesson, 55. — Son indifférence pour madame de Montesson, 56. — Caractère du duc, 57. — Constance en amour, sur quoi fondée, 58. — Son ampleur en domino, 59. — Vu à Villers-Cotterets, 61. — Se réchauffe pour madame de Montesson, 64. — Offre de l'épouser secrètement, 97. — Elle veut le consentement du duc de Chartres, et celui par écrit du roi, 98, 100. — Craintes du duc, 104. — En triomphe; le roi consent à son mariage; conditions, 105. — Triomphe du duc, 105. — Épouse secrètement madame de Montesson, 107. — Suites de ce mariage, 109 *et suiv.* — Offres qu'il fait à madame de

Genlis, 110. — Réponse qui le blesse, 112. — Désire que madame de Genlis aille au Palais-Royal, 148. — Donne une maîtresse à son fils, 172. — N'a pas de bibliothéque, 239. — Ne demande pas à voir les comédies de madame de Genlis, 317.

ORLÉANS (la duchesse d'), 183.

OSMONT (le comte d'), 182, 340.

OTT, (M.), peintre, 280, 287, 288, 289, 291, 298, 301.

OXENSTIERN (Pensées du comte), 80.

PALOUSKI (le comte), 341.

PATER (madame), *Voyez* Newkerque.

PAUL, valet de chambre, 92.

PENTHIÈVRE (le duc de), 132, 148, 267, 268.

PERSIFLEUR (le), comédie, 12.

PETITS JOURS; ce qu'on appelait ainsi, 183, 199.

PICARD (M.), 103.

PICCINI, 250.

POLIGNAC (la comtesse, depuis duchesse de); portrait de cette dame, 32, 33, 163, 323.

POMPADOUR (madame de), 102.

POMPIGNAN, 300.

PONT (M. de), 45.

PONT (madame la comtesse de), 174, 175.

PONT-DE-VESLE, 238.

PONT-SAINT-MAURICE (le comte de), 169, 170, 174, 175.

PORTAL (le président), 65, 69.

POTOCKA (madame de), 310 *et suiv.*

POUDENS (le baron de), 182.

PRÉSENTATION A LA COUR, 101 *et suiv.*

PRÉVENTIONS D'UNE FEMME (les), nouvelle de M. de Genlis, vaudeville de M. Radet, 66.

PRÉTENTIONS constamment soutenues assurent dans le monde une sorte d'état, 188.
PRÉVILLE, 2, 3, 4, 5.
PRINCES; choses qui réussissent auprés d'eux, 57.
PRINCES (mœurs des), 164.
PRIVATIONS; avantages qu'on retire de celles qu'on s'impose, 348.
PROVINCIALES (manières), 192.
PRUDES; finissent par obtenir les hommages dus à la vertu, 189.
PUISIEUX (M. de), 85, 86, 87, 88, 90, 91, *et suiv.*, 125 131 *et suiv.* 148, 284.
PUISIEUX (madame de), 28, 50, 58, 60, 61, 64, 65, 69, 73, 74, 78, 81, 83, 91, 101, 137, 149, 150, 154, 238.
PULCHÉRIE (mademoiselle de Genlis), 314, 315, 320.

RADET, auteur, 66.
RAFFETEAU (madame de), 334, 335.
RAFFETEAU (mademoiselle de), 333.
RAISON; on ne lui échappe point, 157.
RAMEAU, 2.
RAYNAL (l'abbé), 127 *et suiv.*, 347.
RÉNAC (M. de), 92.
REVENANS, 50.
REVENANS. Athées qui en ont peur, 179.
RÊVERIES où le cœur agit seul; aucun langage ne peut rendre les pensées qu'il inspire, 39.
REYNIÈRE (M. de La), 134.
RICCOBONI (madame), 349.
RIDICULES; il n'y en a point chez les peuples grossiers, 194.
RIDICULES; pour en avoir il faut les accepter, 166.
RIENTI (la comtesse de), 136.
ROCHAMBAULT (la comtesse de), 166.

ROCHAMBEAU (madame de), 131, 327.
ROCHEFORT (le comte de), 84.
ROHAN (le cardinal prince Louis de), 131.
ROI DE POLOGNE; plaisanterie à laquelle il se prête, 338.
ROUFFIGNAC (le marquis de), 330, 345, 346.
ROUSSE (madame de), 60.
ROUSSEAU (J.-J.); de quelle manière il fait connaissance avec madame de Genlis, 1 *et suiv.* — Son portrait, 3, 4, — Voltaire, 7. — Manière dont il composa sa *Nouvelle Héloïse*, 8. — Récite la scène de *Pygmalion*, 9. — Connaisseur en musique, 6. — Sa lettre à madame de Pompadour, 10. — Se brouille avec madame de Genlis, 11 *et suiv.* — Obtient l'entrée du jardin de Mousseaux, 16. — *Nouvelle Héloïse*, 200. — Tentatives inutiles pour se rapprocher de madame de Genlis, 264.
RULHIÈRES, 341.
RUMIN (la comtesse de), 163.

SABRAN (madame de), 324, 344.
SAIFFERT, médecin, 269.
SAILLY (madame de), 83, 89.
SAINT-BLANCARD (le marquis de), 316.
SAINT-CHAMAND (madame de), 58, 83, 89.
SAINT-FÉLIX (M. et Mme de), 183.
SAINT-JULIEN (madame de), 301 *et suiv.*
SAINT-MARTIN (M. de), 275.
SAINT-POUEN (l'abbé de), 92.
SAINVAL (l'aînée) actrice du Théâtre-Français, 314.
SARTINES (M. de), 310.
SAUVIGNY, 2, 3, 6, 11, 12, 14, 15, 18, 243, 262, 275, 277, 311, 321.
SCELLÉS mis gaîment, 43.

SCHOMBERG (le comte de), 177, 178, 180, 201, 203, 316, 348, 351, 352.
SEDAINE, 22.
SÉGUR (le maréchal de), 29.
SÉGUR (madame de), 29, 324.
SEGUR (mademoiselle de), fille naturelle du régent, 29, 324.
SÉGUR (le vicomte de), 29, 329.
SÉNARD (Ermites de la forêt de), 221.
SERRANT (madame de) 34.
SÉVIGNÉ (madame de), citée, 26.
SIGAULT DE LAFOND, 312.
SILLERY (mademoiselle de), 83, 133.
SOCIÉTÉ DU ROI (la); ce qu'on appelait ainsi, 126.
SOCIÉTÉ; ses mœurs, son ton, son esprit vers la fin du règne de Louis XV, 190 *et suiv.*
SOCIÉTÉ, grande société. *Voyez* Bonne compagnie, 190, 195.
SOUVENIRS, manie nouvelle, 9.
SOUVRÉ (le marquis de), 83.
SOURCY (la marquise de), 241.
STARENBERG (le prince et la princesse de), 233.
SUÈDE (le roi de), 128.
SULTANES (les Trois), pièce de madame de Genlis, 72.

TALLEYRAND (de), coadjuteur, depuis archevêque, 82.
TALLEYRAND (M., depuis le prince de), 183.
TALLEYRAND (le baron de), 82, 324.
TASSE (le), cité, 105.
TENCIN (mademoiselle de), 238.
THIARS (le comte de), 43, 176, 177, 200, 201.
THOUIN (mademoiselle), 16, 17, 240, 260.
THOUIN (M.), 240, 260.
TIQUET (M.), 85 *et suiv.*
TISSOT, le médecin, 117, 118, 292, 295.

TOLLAND (la duchesse de); mot sur la duchesse d'Orléans, 54.
TOUR-DU-PIN (le vicomte de la), 105, 107, 182, 316.
TRADITIONS sur le goût, sur l'étiquette, 187.
TRIAL, auteur, 22.
TRONCHIN, médecin, 140, 142, 278.
TURC; histoire plaisante de madame de Choisy, 161 *et suiv.*

URSEL (la duchesse d'), 234, 271.

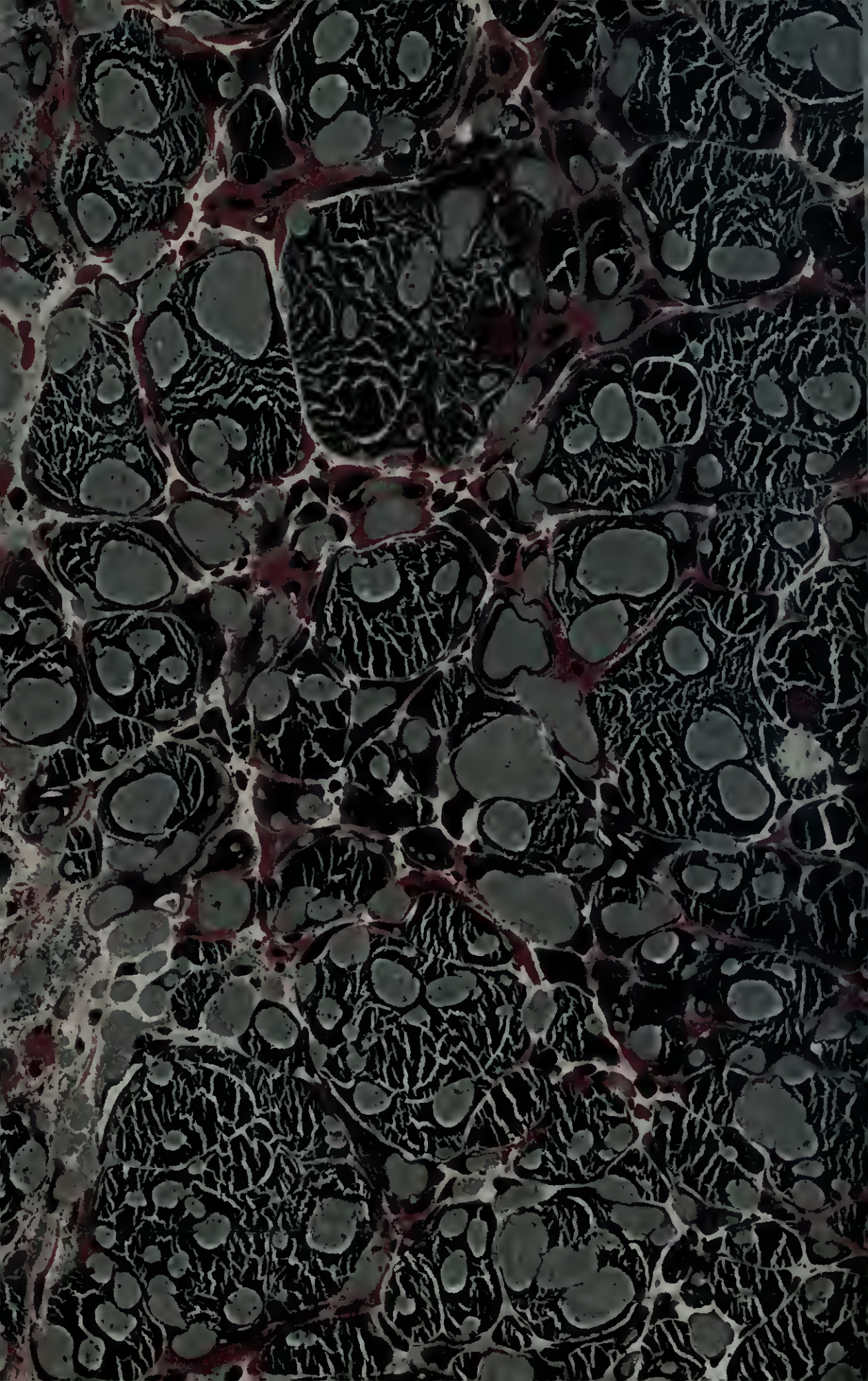
VALBELLE (le comte de), 271.
VALBELLE (la comtesse de), 271, 272.
VALENCE (madame de), 242.
VALENCE (M. de), 166.
VALENCEY (le comte de), 181.
VALMONT DE BOMARE, 239, 313.
VANITÉ; gâte les bonnes actions en voulant leur donner un éclat surnaturel, 105. — Avait plus d'influence sur la conduite que le cœur et les principes, 195.
VAUDREUIL (la terre du), 65.
VAUPALIÈRE (M. et Mme de La), 63.
VEILLÉES DU CHÂTEAU, — citées, 335.
VERTUS, remplacées par les bienséances, 187.
VEUVE qui accepte les bienfaits du meurtrier de son mari, 179.
VILLARS (le duc de), 35, 83.
VŒUX TÉMÉRAIRES, roman de madame de Genlis, 181, 281.
VOLTAIRE; opinion de J.-J. sur lui, 6. — Voltaire, 10, 20, 179, 396, *et suiv.*, 249.
VOUGNY (M. de), 78.
VOUGNY (madame de), 78.
VOYER (M. de), 332.

WALPOLE (Horace), 326.

ZÉMIRE ET AZOR, *ou* la Belle et la Bête, comédie de madame de Genlis. 317.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



DC
146
G3A3
1825b

Location .....
No. of copies ....1....
Binding .....

SUBSTITUTE

IXC
146
G3A3
1825b
t.2

Genlis, de, Madame
Memoires inedits de
Madame la comtesse de Genlis